OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51690/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.



AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
HALLE (SAALE)
L 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51690/fragment/page=0008

LETTRES

DE

M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1772 — 1778.

1792.

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
ET
DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.
DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 6 de mars.

IL y a un siécle, mon cher maître, que je ne vous ai rien dit. Je vous sais fort occupé, et je respecte votre temps, à condition que vous vous souviendrez toujours que vous avez en moi l'admirateur le plus constant, et l'ami le plus dévoué. 1772.

Vous ignorez peut-être qu'un polisson, nommé *Clément*, va de porte en porte lisant une mauvaise satire contre vous. Je ne l'ai point lue, quoiqu'on assure qu'elle est imprimée. On dit, et je le crois de reste, qu'elle ne vaut la peine ni d'être imprimée ni d'être lue. On ajoute que la plupart de vos amis y sont maltraités; mais on ajoute encore, et on assure même que le grand prôneur de la pièce, le grand protecteur de l'auteur, est M. l'abbé de *Mably* qui mène M. *Clément* sur le poing de porte en porte, et

—— qui le présente à toutes ses connaissances. Ce M. l'abbé
1772. de *Mably* est frère de l'abbé de *Condillac*, dont il n'a surement pas pris les conseils en cette occasion. La haine que ce protecteur de *Clément* affiche contre les philosophes est d'autant plus étrange, qu'assurément personne n'a plus affiché que lui, et dans ses discours et dans ses ouvrages, les maximes anti-religieuses et anti-despotiques qu'on reproche à tort ou à droit à la plupart de ceux que *Clément* attaque dans sa rapsodie. Voilà, mon cher confrère, ce qu'il est bon que vous sachiez; car enfin il est bon de ne pas ignorer à qui l'on a affaire.

Je n'ajouterai rien à ce détail, sinon que la littérature est dans un état pire que jamais; que je deviens presque imbécille de découragement et de tristesse; mais que cet imbécille vous aimera et vous admirera toujours.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse et vous recommande les polissons et leurs protecteurs.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de mars.

Mon très-cher philosophe, je conçois par votre lettre, et par ce qu'on m'écrit d'ailleurs, que la littérature et la philosophie sont comme nos finances un peu sur le côté. Notre gouvernement a besoin d'économie, et les philosophes de patience. C'était

dans ce temps-ci qu'il vous fallait voyager. Pour moi, dans tous les temps, il faut que je reste dans ma retraite; ma santé s'affaiblit tous les jours. Il n'y a pas d'apparence que je vienne vous faire une visite à Paris, et j'en suis bien fâché. 1772.

Je n'ai point vu la *Clémentine*; M. de *la Harpe* m'en parle, M. de *Chabanon* aussi, et ils n'en disent pas plus de bien que vous. S'il y a de bons vers, j'en ferai mon profit, car j'aime toujours les bons vers, tout vieux que je suis : mais on prétend que l'ouvrage est très-ennuyeux; c'est un grand mal. Une satire doit être piquante et gaie. J'ai peur que ce *Clément* ne soit un petit pédant, fort vain, fort sot, fort étourdi, de fort mauvaise humeur. Il se flatte qu'à force d'aboyer contre d'honnêtes gens il sera entendu à la cour, et qu'il obtiendra une pension, comme le savetier *Nuttelet* en eut une du clergé, pour avoir insulté des jansénistes dans la rue.

M. de *Condorcet* m'a parlé d'une tragédie des Druides, qui est, dit-on, l'abolition de l'ancienne prêtraille. Il dit que la pièce est philosophique; c'est peut-être pour cela qu'on ne la joue point. Il y a deux choses que je voudrais voir à Paris, vous et l'opéra de Castor et Pollux; mais il faut que je renonce à tous les plaisirs.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons; nous vous regrettons, nous vous aimons très-tendrement.

J'ai arrangé avec *Gabriel Cramer* la petite affaire avec l'enchanteur *Merlin*.

1772. A l'égard de ſes tomes de mélanges, il faut que vous ſachiez que ce ſont bêtiſes de typographie, tours de libraire, menſonges imprimés. Il a plu à *Gabriel* de débiter, ſans me conſulter, tous les rogatons qu'il a trouvés ſous mon nom dans les *Mercures* et dans les feuilles de *Fréron*. Il en a même farci ſon édition in-4°. Je l'ai grondé terriblement, il n'en a fait que rire; il dit que cela ſe vend toujours, que cela s'achète par les ſots pendant un certain temps, qu'enſuite cela ſe vend quatre ſous et demi la livre aux épiciers, et qu'il y a peu à perdre pour lui. Je ſuis une eſpèce d'agoniſant qui voit vendre ſa garde-robe avant d'avoir rendu le dernier ſoupir. Bonſoir; mon agonie eſt votre très-humble ſervante.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de juillet.

» J'EN appelle aux étrangers qui ont pouſſé les » hauts cris, qui ont répété, après des Français, » *que nous étions une nation frivole qui ſavait rouer* » *et ne ſavait pas combattre.* Qui a donné le plus » grand ſcandale, ou un enfant indiſcret, ou des juges » qui le font périr dans les plus affreux ſupplices? » La mort de l'infortuné chevalier de *la Barre* eſt » un plus grand crime que celle de *Calas*. Au moins, » dans celle-ci, un juge peut alléguer d'avoir été

» séduit par des présomptions et par le cri public ; —
» dans celle-là, c'est une indécence punie comme 1772.
» le prétendu parricide de Toulouse.

» Obscurs fanatiques, qui du fond de vos tanières,
» où vous rongez les os et sucez le sang des sages,
» apprenez à l'univers que vous êtes les colonnes
» des mœurs et du culte ; phraseurs mitrés ou sans
» mitres, avec un capuchon ou sans capuchon,
» quand cesserez-vous de faire des homélies sur la
» charité, pour apprendre que c'est au savant
» d'instruire et non pas au bourreau ? »

Voilà, mon cher philosophe, ce qui a été prononcé à Cassel, le 8 d'avril, en présence de monsieur le landgrave, de six princes de l'Empire, et de la plus nombreuse assemblée, par un professeur en histoire, que j'ai donné à monseigneur le landgrave. J'espère qu'il ne lui arrivera pas la même chose qu'à l'abbé *Audra*. On peut chez vous faire pendre des philosophes, mais la philosophie subsistera toujours.

Virtutem videant, intabescantque relictam.

M. *Marmontel* vous a-t-il montré les Systêmes ? quel profane a si cruellement estropié les Cabales ?

C'était un bizarre effet de la destinée qui préside au petit comme au grand, qu'on travaillât en même temps, à Paris et à Ferney, au sujet des Druides, sous des noms différens, et qu'on fît les mêmes difficultés à ces deux ouvrages.

Il faut que les Français écrivent, et que l'étranger les imprime.

1772. Le parti est pris d'écraser les lettres.

Tenez-vous bien. Adieu, *Platon*; vivez chez vos barbares.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juillet.

Mon très-cher ami, mon très-illustre philosophe, madame de *Saint-Julien*, qui veut bien se charger de ma lettre, me fournit la consolation et la liberté de vous écrire comme je pense.

Vous sentez combien j'ai dû être affligé et indigné de l'aventure des deux académiciens. Vous m'apprenez que celui qui devait être le soutien le plus intrépide de l'académie en a voulu être le persécuteur. Le présent et le passé me font une égale peine: je ne vois que cabale, petitesses et méchanceté. Je bénis tous les jours les causes secondes ou premières qui me retiennent dans la retraite. Il est plus doux de faire ses moissons que de faire des tracasseries; mais ma solitude ne m'empêchera pas d'être toujours uni avec les gens de bien, c'est-à-dire avec vos amis, à qui je vous supplie de me bien recommander.

Votre *chût* est fort bon; mais il n'est pas mal d'ordonner, de la part de DIEU, à tous ceux qui voudraient être persécuteurs, de rire et de se tenir tranquilles.

Je vois qu'en effet on cherche à persécuter tous

les gens de lettres, excepté peut-être quelques charlatans heureux, et quelques faquins sans aucun mérite. Il faut un terrible fonds de philosophie pour être insensible à tout cela; mais vous savez qu'ainsi va le monde. 1772.

Ce qui se passe dans le Nord n'est pas plus agréable. Votre Danemarck a fourni une scène qui fait lever les épaules et qui fait frémir. J'aime encore mieux être français que danois, suédois, polonais, russe, prussien ou turc; mais je veux être français solitaire, français éloigné de Paris, français suisse et libre.

Je m'intéresse beaucoup à l'étrange procès de M. de *Morangiés*. Mes premières liaisons ont été avec sa famille. Je le crois excessivement imprudent. Je pense qu'il a voulu emprunter de l'argent très-mal à propos, et au hasard de ne point payer; que dans l'ivresse de ses illusions et d'une conduite assez mauvaise, il a signé des billets avant de recevoir l'argent. C'est une absurdité; mais toute cette affaire est absurde comme bien d'autres. Si vous voyez M. de *Rochefort*, je vous prie de lui dire qu'il me faut beaucoup plus d'éclaircissemens qu'on ne m'en a donné. Les avocats se donnent tant de démentis, les faits qui devaient être éclaircis le sont si peu, les raisons plausibles que chaque partie allégue sont tellement accompagnées de mauvaises raisons, qu'on est tenté de laisser tout là. Un traité de métaphysique n'est pas plus obscur: et j'aime autant les disputes de *Malle-branche* et d'*Arnaud*, que la querelle de *du Jonquay*.

—— C'est par-tout le cas de dire : *Tradidit mundum*
1772. *disputationi eorum.*

J'en reviens toujours à conclure qu'il faut cultiver son jardin, et que *Candide* n'eut raison que sur la fin de sa vie. Pour vous, il me paraît que vous avez raison dans la force de votre âge. Portez-vous bien, mon cher philosophe; c'est-là le grand point. Je m'affaiblis beaucoup; et, si je suis quelquefois *Jean* qui pleure et qui rit, j'ai bien peur d'être *Jean* qui radote; mais je suis surement *Jean* qui vous aime.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de septembre.

Je voudrais, mon très-cher et très-grand philosophe, qu'on donnât rarement des prix, afin qu'ils fussent plus forts et plus mérités. Je voudrais que l'académie fût toujours libre, afin qu'il y eût quelque chose de libre en France. Je voudrais que son secrétaire fût mieux renté, afin qu'il y eût justice dans ce monde.

Je voudrais.... je m'arrête dans le fort de mes *je voudrais*, je ne finirais point. Je voudrais seulement avoir la consolation de vous revoir avant que de mourir.

On m'a parlé des *Maximes du droit public français*. On m'a dit que cela est fort; mais cela est-il fort bon?

et avons-nous un droit public, nous autres Velches? —— il me semble que la nation ne s'assemble qu'au par- 1772.
terre. Si elle jugeait aussi mal dans les états généraux que dans le tripot de la comédie, on n'a pas mal fait d'abolir ces états. Je ne m'intéresse à aucune assemblée publique, qu'à celles de l'académie, puisque vous y parlez. On vous a cousu la moitié de la bouche; mais ce qui vous en reste est si bon qu'on vous entendra toujours avec le plus grand plaisir.

Nous attendons une histoire détaillée de l'aventure du Danemarck; on la dit très-curieuse; on prétend même qu'elle est vrai: en ce cas, ce sera la première de cette espèce.

Le roi de Prusse me mande qu'il m'envoie un service de porcelaine, vous verrez qu'elle se cassera en chemin. Il jouira bientôt de sa Prusse polonaise; en digèrera-t-il mieux? en dormira-t-il mieux? en vivra-t-il plus long-temps?

J'ai à vous dire pour nouvelle que nous nous moquons ici de la foudre; que les conducteurs, les anti-tonnerres deviennent à la mode comme les dragées de *Keiser*. Si *Nicolas Boileau* avait vécu de notre temps, il n'aurait pas dit si crûment:

Je crois l'ame immortelle, et que c'est Dieu qui tonne.

Vivez *memor nostri*; je suis à vous passionnément.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de septembre.

1772. MON cher philosophe, ce siècle-ci ne vous paraît-il pas celui des révolutions, à commencer par les jésuites, et à finir par la Suède, et peut-être à ne point finir. Voici une révolution qui m'arrive à moi. Vous avez sans doute entendu parler d'un abbé *Pinzo*, qui a écrit, ou laissé écrire sous son nom, une lettre à la *Jean-Jacques*, prodigieusement folle et insolente. On a imprimé cette lettre; l'imprimeur s'est servi de mon orthographe; les sots l'ont crue de moi, et un fripon l'a envoyée au pape: voilà où j'en suis avec sa sainteté. Elle est infaillible, mais je ne sais si c'est en fait de goût, et s'il démêlera que ce n'est pas là mon style.

Mandez-moi, je vous prie, ce que c'est que cet abbé *Pinzo*; et, au nom du grand Etre dont *Ganganelli* est le vicaire, *dammi consiglio*.

Nous avons ici *le Kain*; il enchante tout Genève. Il a joué dans Adélaïde du Guesclin; il jouera *Mahomet* et *Ninias*, après quoi je vous le renverrai.

Voici mon petit remercîment au remercîment de M. *Vatelet*.

Je vous embrasse de toutes mes forces.

LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de novembre.

MON cher et grand philoſophe, mon véritable ami, j'ai reçu, par une voie détournée, une lettre que je n'ai pas cru d'abord être de vous, parce que voici la ſaiſon où je perds la vue ſelon mon uſage. Je ne ſavais pas d'ailleurs que vous fuſſiez l'ami de madame *Geoffrin*; je vous en félicite tous deux: mais mettez un D dorénavant au bas de vos lettres, car il y a quelques écritures qui reſſemblent un peu à la vôtre, et qui pourraient me tromper. Il eſt vrai que perſonne ne vous reſſemble; mais n'importe, mettez toujours un D. 1772.

Pour vous ſatisfaire ſur votre lettre, vous et madame *Geoffrin*, il faut d'abord vous dire que je brochai, il y a un an, les Lois de Minos, que vous verrez ſiffler inceſſamment. Dans ces Lois de Minos, le roi *Teucer* dit au ſénateur *Mérione*,

Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

Le ſénateur lui répond:

Je vous offre mon bras, mes tréſors et mon ſang;
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang,
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie, etc.

1772. C'était le roi de Pologne qui devait jouer ce rôle de *Teucer*, et il se trouve que c'est le roi de Suède qui l'a joué.

Quoi qu'il arrive, je me trouve d'accord avec madame *Geoffrin* dans son attachement pour le roi de Pologne, et dans son estime pour M. le comte d'*Hessenstein*; mais je l'avertis que *Mérione* n'est qu'un petit fanatique, et qu'il n'a pas la noblesse d'ame de son suédois. J'admire *Gustave III*, et j'aime sur-tout passionnément sa renonciation solennelle au pouvoir arbitraire; je n'estime pas moins la conduite noble et les sentimens de M. le comte d'*Hessenstein*. Le roi de Suède lui a rendu justice; la bonne compagnie de Paris, et les Velches même la lui rendront. Pour moi, je commence par la lui rendre très-hardiment.

Je vous envoie, mon cher ami, l'épître à *Horace*; cette copie est un peu griffonnée, mais c'est la plus correcte de toutes. Je deviens plus insolent à mesure que j'avance en âge. La canaille dira que je suis un malin vieillard.

André Ganganelli a heureusement assez d'esprit pour ne point croire que la lettre de l'abbé *Pinzo* soit de moi; un sot pape l'aurait cru et m'aurait excommunié. On ne connaît point cet abbé *Pinzo* à Rome. C'est apparemment quelque aventurier qui aura pris ce nom, et qui aura forgé cette aventure pour attraper de l'argent aux philosophes. Il m'a passé quelquefois de pareils croquans par les mains.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer un service

de porcelaine de Berlin, qui est fort au-dessus de la porcelaine de Saxe et de Sève; je crois que Dantzick en payera la façon. 1772

Adieu; vous verrez un beau tapage le jour des Lois de Minos. Il y a encore des gens qui croient que c'est l'ancien parlement qu'on joue. Il faut laisser dire le monde. Les *Fréron* et les *la Baumelle* auront beau jeu.

Bonsoir; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Faites les miens, je vous prie, à M. le marquis de *Condorcet*; et sur-tout dites madame *Geoffrin* combien je lui suis attaché.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

J'AI pensé, mon cher ami, qu'il faut un successeur à *Thiriot* auprès du roi de Prusse. Je suppose que le prophète *Grimm* est déjà en fonction; mais si cela n'était pas, si ce grand prophète était employé ailleurs, il me semble que cette petite place conviendrait fort à frère *la Harpe*, et que le roi de Prusse serait bien content d'avoir un correspondant littéraire, aussi rempli de goût et d'esprit. Je crois que personne n'est plus en état que vous de lui procurer cette place; et si la chose est praticable, vous y avez déjà songé. J'en ai écrit un petit mot au roi.

1772. Voudriez-vous bien me mander où l'on en eſt ſur cette petite affaire.

Vous ſouvenez-vous d'un nommé d'*Etallonde*, fils de je ne ſais quel préſident d'Abbeville, à qui on devait pieuſement arracher la langue, couper la main droite, et appliquer tous les agrémens de la queſtion ordinaire et extraordinaire; après quoi, il devait être brûlé à petit feu, conjointement avec le chevalier de *la Barre*, petit-fils d'un lieutenant général des armées du roi; le tout pour avoir chanté une chanſon gaillarde, et n'avoir pas ôté ſon chapeau devant une proceſſion de capucins velches? Le roi de Pruſſe vient de donner une compagnie à ce petit d'*Etallonde*, auquel il avait donné une lieutenance à l'âge de dix-ſept ans, âge auquel le ſénateur *Paſquier* et d'autres ſages et doux ſénateurs l'avaient condamné à la petite réparation publique que d'*Etallonde* eſquiva, et qui fut preſcrite au chevalier de *la Barre*, pour l'édification des fidelles.

Adieu, mon cher philoſophe; je vous aime inutilement, car je ne ſuis bon à rien dans ce monde; mais je vous aime de tout mon cœur.

Madame *Denis* a été très-malade, et moi je le ſuis toujours.

LETTRE

LETTRE IX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de décembre.

OUI, oui, assurément, mon cher et illustre ami, je ferai lire à tout le monde, sans néanmoins en laisser prendre de copies, la charmante lettre que le roi de Prusse vous a écrite. Cette lettre fait honneur, d'abord au prince qui sait écrire ainsi, ensuite à vous qui n'en avez pas trop besoin, et enfin aux lettres et à la philosophie, qui ont besoin de cette consolation, dans l'état d'oppression où elles gémissent. Vous ne sauriez croire à quelle fureur l'inquisition est portée. Les commis à la douane des pensées, se disant *censeurs royaux*, retranchent, des livres qu'on a la bonté de leur soumettre, les mots de *superstition*, de *tyrannie*, de *tolérance*, de *persécution*, et même de *Saint-Barthelemi*; car soyez sûr qu'on voudrait en faire une de nous tous. 1772.

Voilà les cuistres de l'université qui viennent de sonner un nouveau tocsin. Dirigés par le recteur *Cogé pecus* qui est à leur tête, ils viennent de proposer pour le sujet d'éloquence latine qu'ils proposent tous les ans pour prix à tous les autres cuistres du royaume : *Non magis* DEO *quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.* Admirez néanmoins avec quelle bêtise cette question est énoncée; car ce beau latin traduit littéralement, veut dire que

1770. *la philosophie n'est pas plus ennemie de* DIEU *que des rois*; ce qui signifie, en bon français, qu'elle n'est ennemie ni des uns ni des autres. Voyez avec quel jugement ces marauds savent rendre ce qu'ils veulent dire. Il me semble que ce serait bien le cas de répondre à leur belle question, non en latin, mais en bel et bon français, pour être lu par tout le monde. Il faudrait que l'auteur fît semblant d'entendre l'assertion de ces cuistres dans le sens très-vrai et très-naturel qu'elle présente, mais qu'ils n'avaient pas intention d'y donner.

Que de bonnes choses à dire pour prouver que la philosophie n'est ennemie ni de DIEU ni des rois, et quels coups de foudre on peut lancer à cette occasion sur ses ennemis, en rappelant les *Damiens*, les *Ravaillac*, les *Alexandre VI*, et tous les monstres qui leur ont ressemblé! Ce serait à vous, mon cher maître, plus qu'à personne, à rendre ce service aux frères persécutés.

Vous ignorez vraisemblablement tous les libelles dont on infecte la littérature, contre vous et vos amis. Vous ignorez que *Cogé pecus* a présenté à l'archevêque de Paris, à l'archevêque de Rheims, et à *tutti quanti*, comme un défenseur précieux à la religion, un petit gueux nommé *Sabatier*, venu de Castres avec des sabots, que j'ai chassé de chez moi comme un laquais, parce qu'il imprimait des impertinences contre ce que nous avons de plus estimable dans la littérature.

Ce petit maraud, en arrivant à Paris, est entré, en qualité de décrotteur bel esprit, chez un comte de

Lautrec qui avait des procès, écrivait lui-même ses mémoires et les donnait à *Sabatier* à mettre en français. Le comte de *Lautrec* s'aperçut que sa partie adverse était instruite de ses moyens avant que ses mémoires parussent. Il alla chez son avocat et son procureur qu'il traita de fripons. L'avocat et le procureur se défendirent avec l'air et la force de l'innocence, et firent si bien qu'ils découvrirent une lettre de *Sabatier* aux gens d'affaires de la partie adverse. 1772.

Le comte de *Lautrec*, instruit, fit venir *Sabatier*, lui montra sa lettre, lui donna cent coups de bâton, le chassa de chez lui, en lui enjoignant néanmoins de venir le lendemain, sous peine de nouveaux coups de bâton, le remercier en présence de son avocat et de son procureur, qui seraient présens, et qui, par sa friponnerie, avaient été exposés à un soupçon qu'ils ne méritaient pas; et cela fut fait. Voilà, mon cher ami, les canailles qu'on protége; ce n'est pas de ces canailles, qui ne méritent que le mépris, c'est de leurs protecteurs qu'il faudrait faire justice.

Il faut que je vous dise encore un trait de *Cogé pecus*. Il y a déjà quelque temps qu'il alla trouver *Larcher*, ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et bafoués tous deux, et excitant *Larcher* à se joindre à lui pour demander vengeance. *Larcher* qui vous a contredit sur je ne sais quelle sottise d'*Hérodote*, mais qui au fond est un galant homme, tolérant, modéré, modeste, et vrai philosophe dans ses sentimens et dans sa conduite, du moins si

—— j'en crois des amis communs qui le connaissent et
1772. l'estiment ; *Larcher* donc le pria de lire l'article qui les regardait, le trouva fort plaisant, écrit avec beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garderait bien de s'en plaindre.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de janvier.

—— Mon cher et digne soutien de la raison expi-
1773. rante, je pourrais vous dire : Si vous voulez voir un beau tour, faites-le ; mais vous êtes nécessaire à la bonne cause, vous êtes dans la fleur de l'âge, vous êtes secrétaire de quarante gens pleins d'esprit ; je suis inutile, je suis sur le bord de ma fosse, je n'ai rien à risquer ; je serai très-volontiers le chat qui tirera les marrons du feu. Le *non magis* m'a tant fait rire, tout malingre que je suis, que je n'en ai pu dormir de la nuit, et que j'ai passé les premières vingt-quatre heures de l'année 1773, à me brûler la patte, en tirant vos marrons.

Tout ce que je crains, c'est que les pauvres diables ne se doutent de leur sottise, et ne changent leur *non magis* en *non minus*, ce qui rendrait ma nuit blanche absolument inutile.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez sur ces belles choses, et tout ce qui peut ranimer ma vieillesse ; car j'ai résolu de me moquer des

gens jusqu'à mon dernier soupir. Je suis volontiers comme *Arlequin* condamné à la mort, à qui le juge demanda de quel genre de mort il voulait périr? il choisit fort sensément de mourir de rire. 1773.

N'oubliez pas le charmant *Savatier*. Dites-moi, si vous le savez, le nom du procureur et de l'avocat; car, après tout, il s'agit du salut de la république, et il ne faut rien négliger.

Vous ne me parlez point des Lois de Minos que M. de *Rochefort* doit vous avoir prêtées à vous seul. Je vous avertis, en honnête conjuré, que si ces Lois sont sifflées, les pattes du chat sont coupées. Je n'aurai point le prix de l'université, et la bonne cause ira à tous les diables.

On m'a envoyé un livre de maître *Pompignan*, évêque du Puy en Velay, contre le théisme, le déisme, l'athéisme et le jansénisme : cela m'a paru parfait en son genre. C'est, ou je me trompe fort, un chef-d'œuvre de bavarderie et de bêtise. DIEU nous conserve ce cher homme!

Vous ne m'avez point répondu sur la correspondance de *Luc*.

Adieu, mon très-cher ami; mes respects à *Laurent* et à *Tartufe*, mais mille sincères et tendres amitiés à tous vos amis.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

1773. J'AI découvert, mon cher ami, que l'auteur du discours pour les prix de l'université s'appelle *Belleguier*, ancien avocat dans je ne sais plus quelle classe du parlement. Son style m'a paru médiocre, mais tous les faits qu'il rapporte sont si vrais et si inconteſtables, que je tremble pour lui.

Souvenez-vous dans l'occasion de l'avocat *Belleguier*, et ne vous moquez pas trop de l'université, de peur qu'elle ne se rétracte.

La belle *Catau* m'a envoyé copie de la lettre qu'elle vous a répondue. J'aurais voulu qu'elle y eût joint la vôtre. Vous voyez qu'elle est une bonne philosophe, et qu'elle est bien loin d'envoyer en Sibérie des étourdis de velches qui sont venus faire le coup de pistolet pour l'honneur des dames, dans un pays dont ils n'avaient nulle idée. Vous verrez qu'elle finira par les faire venir à sa cour, et par leur donner des fêtes, à moins qu'on n'envoye encore de nouveaux *Don-Quichotes* pour conquérir l'aimable royaume de Pologne. Pour moi, j'imagine que tout se traitera paisiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, et même qu'on payera nos rentes.

Je suppose que je dois une réponse à M. de *Condorcet*, il ne signe point, et je prends quelquefois

son écriture pour une autre. Cette mépriſe même m'eſt arrivée avec vous, mon cher philoſophe. Je crois qu'il faudrait avoir l'attention de mettre au bas de ce qu'on écrit la première lettre de ſon nom, ou quelque autre monogramme pour le ſoulagement de ceux qui ont mal aux yeux comme moi. Par exemple je ſigne *Raton*, et *Raton* aime *Bertrand* de tout ſon cœur. 1773.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 9 de janvier.

Raton tire les marrons pour *Bertrand*, du meilleur de ſon cœur; il prie DIEU ſeulement qu'il n'ait que les pattes de brûlées. Il compte que, vous et M. de *Condorcet*, vous ferez taire les malins qui pourraient jeter des ſoupçons ſur *Raton*; cela eſt ſérieux au moins.

J'ai deux grâces à vous demander, mon cher et grand philoſophe; la première, eſt de vouloir bien me faire envoyer ſur le champ, et ſous l'enveloppe de *Marin*, ou ſous quelque autre contre-ſeing, la diſſertation de M. de *la Harpe* ſur *Racine*, qu'on dit un chef-d'œuvre.

La ſeconde, c'eſt de me dire comment ſe nommait le curé de Freſnes. Il y a une fameuſe prière à DIEU d'un curé de Freſnes, du temps de Monſieur d'*Agueſſeau*. Ce bon prêtre parle à DIEU,

—— avec effusion de cœur, de la tolérance qu'on doit
1773. à toutes les religions, et qu'elles se doivent toutes les unes aux autres, attendu qu'elles sont tout-à-fait ridicules; mais pénétré de l'amour de DIEU et des hommes, il chérit DIEU autant que *Damilaville* le haïssait. J'ai son manuscrit, il est cordial. Je voudrais savoir le nom de ce philosophe tondu.

M. le chevalier de *Châtellux*, qui devait être naturellement le seigneur de ce curé, fera *ma félicité*, s'il veut bien vous dire tout ce qu'il sait sur cet honnête pasteur. Rendez-moi donc ces deux bons offices qui pressent, et le tout pour le maintien de la bonne cause. *Raton* embrasse *Bertrand* de tout son cœur, et lui est bien attaché pour le reste de sa fichue vie.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de janvier.

Je me hâte, mon cher maître, de vous tirer d'inquiétude au sujet du plaisant *non magis*. N'ayez pas peur que ces cuistres y changent rien; ils prétendent même qu'il est beaucoup plus latin de dire *non magis DEO quàm regibus*, etc., que *non minùs regibus quàm DEO*, etc.: c'est-à-dire apparemment, selon cette canaille, que rien n'est plus latin que de dire tout le contraire de ce qu'on veut dire. Ils ont mieux fait; ils ont signé eux-mêmes leur ineptie, en marquant bêtement

bêtement la crainte qu'ils avaient qu'on ne les entendit à rebours. *Cogé pecus* a écrit lui-même de sa main au-dessous de la proposition latine, dans le programme imprimé, cette traduction : *La prétendue philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel*, et j'ai sous les yeux un de ces programmes. Voilà une cascade de sottises qui donnera beau jeu aux rieurs, et que je recommande à votre bonne humeur et à vos nuits blanches à force de rire. Tâchez pourtant, tout en riant, de dormir un peu. 1773.

J'ignore le nom du procureur et de l'avocat témoins des coups de bâton donnés au charmant *Savatier*.

Au reste, la rapsodie de ce polisson n'est pas son ouvrage; il n'est là que comme le bouc émissaire pour recevoir toutes les nasardes qu'on voudra lui donner. Cette infamie est l'ouvrage d'une *société*, et dans le sens le plus exact; car je suis bien informé que les jésuites y ont la plus grande part.

A propos de ces marauds-là, qui, par parenthèse, vont être détruits malgré la belle défense que fait *Ganganelli* pour les conserver, vous ai-je dit ce que le roi de Prusse me mande dans une lettre du 8 de décembre : *J'ai reçu un ambassadeur du général des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz james, je n'avais pas cru devoir intercéder pour ce corps, et que le pape était bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos*,

sans que les hérétiques s'en mêlassent. J'ai donné copie
1773. de cet endroit de la lettre aux ministres de Naples et d'Espagne, qui partagent notre tendresse pour les jésuites, et qui ont envoyé cet extrait à leurs cours *respectives*, comme dit la *Gazette d'Hollande*. J'espère que le roi d'Espagne en augmentera d'amour pour la société, et que cette petite circonstance servira, comme dit *Tacite*, à *impellere ruentes*.

Je n'ai point vu cette vilenie du Puy en Velay, dont vous me parlez; mais ce qui vous étonnera, c'est que, dans le *Mandement* que l'archevêque de Paris vient de donner au sujet de l'incendie de l'hôtel-Dieu, il n'y a pas un mot contre les philosophes. Le prélat dit seulement que ce sont *nos crimes* qui sont cause de ce malheur. Il n'en ordonne pas moins des prières pour remercier DIEU de ce qu'il n'y a eu que trois ou quatre cents de ces malheureux qui aient été brûlés. Je m'imagine que DIEU répondra *qu'il n'y a pas de quoi*. Mais ce qui vaut mieux que le *Mandement*, c'est qu'on va établir dans le diocèse une fête qui se célébrera tous les ans, sous le titre du *Triomphe de la foi*, et dans laquelle il y aura un sermon de fondation contre les philosophes, où on leur promet bien de les dépeindre chacun en particulier, de manière qu'il n'y aura que leur nom à ajouter au bas du portrait. Je disais l'autre jour à l'académie française en présence de *Tartufe* et de *Laurent*: *Je suis bien étonné que monsieur l'archevêque n'ait pas dit, dans son Mandement, que c'étaient les philosophes qui avaient mis le feu à l'hôtel-Dieu; pendant qu'on est en train de bien dire, qu'est-ce que*

cela coûte? d'autant plus, ajoutais-je, *que ces éloquentes sorties sont devenues style de notaire*: et les philosophes riaient, et *Tartufe* et *Laurent* ne disaient mot. 1773.

Le roi de Prusse ne veut plus de correspondant littéraire, c'est du moins ce qu'il m'a mandé; il est trop dégoûté de nos rapsodies, et il a raison. Je lui avais proposé M. *Suard*, avant que *la Harpe* y eût songé, ou que vous y eussiez songé pour lui. N'êtes-vous pas enchanté de l'*Eloge* de *Racine*?

J'ai lu les Lois de Minos; le sujet est beau, mais je crains pour le cinquième acte, et je trouve de la langueur dans le second et une partie du troisième; je crains d'ailleurs que les amateurs de l'ancien parlement, qui ne valait pourtant guère mieux que le moderne, ne trouvent dans cette pièce, dès le premier acte, et même dès les premiers vers, des choses qui leur déplairont; et que l'auteur, en se mettant à la merci des sots, ne les ait pas assez ménagés. Voilà mon avis qui, peut-être, n'a pas le sens commun, mais que je donne bien pour ce qu'il est. Adieu, mon cher maître; le ciel vous tienne en joie! Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur; tous nos amis en font autant.

LETTRE XIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de janvier.

1773. ENCORE une lettre, direz-vous, mon cher maître! oui vraiment, et c'est pour vous divertir d'une idée qui m'a passé par la tête. Je me suis avisé, après en avoir conféré avec quelques-uns de nos *frères* de l'académie, de proposer à l'assemblée de samedi dernier, 11 du mois, d'envoyer à monsieur l'archevêque de Paris 1200 livres, au nom de la compagnie, pour les pauvres de l'hôtel-Dieu. J'ai dit que je ne proposais pas une plus grande somme, parce qu'il fallait de toute nécessité qu'elle fût répartie également entre les quarante, et que plusieurs de nous n'étaient pas assez riches pour donner plus de trente livres. La proposition, comme vous croyez bien, a été unanimement acceptée: cependant *Laurent Batteux* aurait été récalcitrant, s'il l'avait osé; mais il a dit que, pour faire cette aumône, il se *retrancherait de son nécessaire*. Vous noterez qu'il n'a que huit à neuf mille livres de rente, tout au moins. Les dévots de l'académie auraient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un philosophe encyclopédiste et damné comme moi; mais enfin il faudra qu'ils l'avouent, et j'ai fait dire à monsieur l'archevêque, en lui envoyant, le lendemain dimanche, les douze cents livres, que c'était moi qui en avais

fait la proposition. Il s'habillait, dans ce moment, pour aller à Saint-Roch dire la messe de cette belle fête instituée contre les philosophes ; et j'avais recommandé à mon commissionnaire, qui est intelligent, d'aller trouver monsieur l'archevêque dans la sacristie de Saint-Roch, s'il n'était pas chez lui, et de lui donner, dans cette sacristie même, l'argent des philosophes pour les pauvres, dans le temps où il s'habillait pour les exorciser. 1773.

Vous voyez par ce détail, mon cher maître, que votre contingent est de trente livres ; vous me le ferez remettre quand vous voudrez ; j'ai écrit à tous les absens. *Pompignan* se fera peut-être prier ; mais laissez-moi faire, il payera, ou il verra beau jeu. Le roi et l'archevêque seront très-exactement instruits de tous ceux qui ne payeront pas. J'en fais mon affaire. Peut-être ne feriez-vous pas mal, mais je laisse ceci à votre prudence, d'envoyer dix ou quinze louis, plus ou moins, à monsieur l'archevêque, indépendamment des trente livres qu'il faut me remettre. En ce cas, chargez-moi de les envoyer, je vous réponds que votre commission sera bien faite, et que les pierres même la sauront.

On vient de jouer un plaisant tour à *Cogé pecus* et aux cuistres ses consors, dans l'*Avant-coureur*. On a traduit littéralement sa belle proposition latine..., *La philosophie.... n'est pas plus ennemie de* DIEU *que des rois*, et on ajoute que *ce sujet lui-même est très philosophique*. Je sais qu'on se prépare à se moquer de lui dans d'autres journaux, sans compter peut-être ce qui lui viendra d'ailleurs.

1773. Le comte d'*Heſſenſtein*, pénétré de reconnaiſſance pour vous, a écrit à madame *Geoffrin* pour la prier de faire inſérer, dans le *Mercure* et dans le *Journal encyclopédique*, l'un et l'autre fort lus dans le Nord, l'extrait de la lettre que vous m'avez écrite à ſon ſujet. J'ai répondu que je n'en ferais rien ſans votre aveu : ainſi réponſe à ce ſujet, ſi vous le voulez bien. Pour que vous n'achetiez pas chat en poche, voici ce que vous m'avez mandé, et que je ferai imprimer, ſi vous le trouvez bon.

» Je me trouve d'accord avec madame de * * * » (madame *Geoffrin*) dans ſon attachement pour le » roi de Pologne, et dans ſon eſtime pour M. le » comte d'*Heſſenſtein*..... J'admire *Guſtave III*, et » j'aime ſur-tout paſſionnément ſa renonciation » ſolennelle au pouvoir arbitraire : je n'eſtime pas » moins la conduite noble et les ſentimens de M. le » comte d'*Heſſenſtein*. Le roi de Suède lui a rendu » juſtice; la bonne compagnie de Paris, et les Vêl- » ches même la lui rendront : pour moi, je com- » mence par la lui rendre très-hardiment. »

Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. Je travaille à la continuation de l'*Hiſtoire de l'académie françaiſe*. Il y eſt ſouvent queſtion de vous, et vous pouvez vous en rapporter à moi. *Vale*. Mes reſpects à madame *Denis*; j'eſpère que ſa ſanté ſera meilleure.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

RATON convient que *Bertrand* a raison par sa lettre du 9 de janvier. *Bertrand* a mis le doigt sur la plaie; mais il faut qu'il sache qu'on a retranché à *Raton* deux scènes assez intéressantes, auxquelles il a été obligé de substituer des longueurs. On ne fera jamais rien de passable, et le commerce de l'esprit ira toujours en décadence, quand les commis à la phrase retourneront vos poches à la douane des pensées. 1773.

C'est dommage, car le sujet était heureux, et il a donné lieu à des notes qui feront dresser les cheveux à la tête des honnêtes gens, à moins qu'ils ne soient chauves.

M. *Belleguier* m'a écrit que vous auriez reçu son discours pour les prix de l'université, il y a plus de huit jours, si ses typographes n'avaient pas été fort inquiétés à Montpellier où sa drôlerie s'imprime. Ce M. *Belleguier* n'est point plaisant, ou du moins il n'a pas cru que l'on dût plaisanter dans cette affaire. Il est quelquefois un peu ironique; mais il prouve tout ce qu'il dit par des faits authentiques auxquels il n'y a pas le petit mot à répondre. Je ne crois pas qu'il ait le prix, car ce n'est pas la vérité qui le donne. La pauvre diablesse est toujours au fond de son puits, où elle crie: *Croyez cela et buvez de l'eau.*

1773. Oui, vous m'avez dit, mon cher et grand philosophe, ce que *Luc* vous mandait au sujet des révérends pères, et vous m'aviez instruit du bon usage que vous aviez fait de sa lettre; mais vous ne m'avez point parlé de celle de *Catau*.

C'est une chose infame que je n'aye pas lu l'*Eloge de Racine*; je m'en suis plaint à vous. Cet ouvrage m'était absolument nécessaire, il est ridicule qu'on ne me l'ait point envoyé. Ce serait une bien bonne affaire si les Crétois pouvaient avoir une espèce de petit succès, malgré la rigueur des temps et la dureté des commis. Je vous réponds que cela ferait du bien à la bonne cause, vu les choses utiles dont cette polissonnerie est accompagnée. DIEU veuille avoir pitié de nos bonnes intentions! Je me recommande à lui; je ne cesserai de le servir en esprit et en vérité, jusqu'au dernier moment de ma pauvre vie; mais je me recommande à vous davantage.

Je vous trouve bien hardi de m'écrire par la poste en droiture. Est-ce que vous ne savez pas que toutes les lettres sont ouvertes, et qu'on connaît votre écriture comme votre style? que n'envoyez-vous vos lettres à *Marin*? il les ferait passer sous un contreseing que la poste respecte.

Mille complimens à M. de *Condorcet* et à vos autres amis. Si jamais on me prend pour monsieur *Belleguier*, il est de nécessité absolue que vous rejetiez bien loin cette horrible méprise, et sur-tout que vous tâchiez de ne point rire.

Je vous embrasse bien tendrement.

Raton.

LETTRE XVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI entendu parler, mon cher maître, de cet avocat *Belleguier*; on m'a dit que c'est un jeune homme qui promet beaucoup; il a même écrit je ne sais quoi dans l'affaire de *Calas*, qui a fait plus de bien, dit-on, à la cause de cette malheureuse famille, que toutes les bavardes déclamations des avocats *Loyseau* et *Beaumont*, que DIEU fasse taire. 1773

Encore une fois, n'ayez pas peur que l'université se rétracte. Je ne doute point que nous ne voyons (ou voyions) incessamment, dans les feuilles d'*Aliboron*, une belle diatribe pour prouver qu'on ne pouvait pas dire en meilleur latin, que *la philosophie n'est pas moins ennemie du trône que de l'autel.* Vous aurez vu, sans doute, le numéro 3 de la *Gazette littéraire des Deux-Ponts* de cette année, où l'on traduit en bon français le beau latin de cette canaille, et où l'on félicite un corps aussi sage et aussi respectable que l'université de rendre un si éclatant hommage à la philosophie, tandis que des pédans, des hypocrites et des imbécilles déclament contre elle. Cet article a été lu samedi en pleine académie, en présence de *Tartufe* et de *Laurent* qui n'ont dit mot, tandis que tout le reste applaudissait; et j'ai conclu, après la lecture, que ce n'était pas le tout d'être

1773. fanatique, qu'il fallait tâcher encore de n'être pas ridicule. Quoi qu'il en soit, j'attends avec impatience le plaidoyer de l'avocat *Belleguier*. Il me paraît qu'il a beau jeu pour prouver sa thèse. Pour moi, si j'avais l'honneur d'être sur les bancs, voici comme je plaiderais, en deux petits syllogismes, la cause de la philosophie. 1°. Les deux plus grands ennemis de la divinité sont la superstition et le fanatisme; or, les philosophes sont les plus grands ennemis du fanatisme et de la superstition; donc, etc.

2°. Les plus grands ennemis des rois sont ceux qui les assassinent, et *poi* ceux qui les déposent ou les veulent déposer; or, *est-il que Ravaillac*, *Grégoire VII* et consors, assassins et *déposeurs* ou *dépositeurs* de rois, n'étaient brin philosophes, *ergô*, etc. Voilà les marrons que *Bertrand* voit sous la cendre, et qui lui paraissent très-bons à croquer; mais il a la patte trop lourde pour les tirer délicatement. Vous voyez bien qu'il est nécessaire que *Raton* vienne au secours de *Bertrand*; mais je puis bien vous répondre que *Bertrand* ne mangera pas les marrons tout seul, et qu'il en laissera même la meilleure part à *Raton*, pour sa peine de les avoir si bien tirés.

Vous voyez que ce pauvre *Bertrand* n'est pas heureux. Il avait demandé à la belle *Catau* de rendre la liberté à cinq ou six pauvres étourdis de velches; il l'en avait conjurée au nom de la philosophie; il avait fait, au nom de cette malheureuse philosophie, le plus éloquent plaidoyer que de mémoire de singe on ait jamais fait; et *Catau* fait semblant de ne pas l'entendre, elle esquive la requête; elle répond que

ees pauvres velches, dont on demandait la liberté, ne sont pas si malheureux qu'on l'a cru. Ne dites pourtant mot, d'ici à six semaines, de la réponse de *Catau*; car *Bertrand* ne s'en est pas vanté, il ne l'a montrée à personne. Il a récrit une seconde lettre, le plus éloquent ouvrage qui soit jamais sorti de la tête de *Bertrand*; il attend impatiemment l'effet de ce nouveau plaidoyer, et ne désespère pas même du succès. *Raton* devrait bien se joindre à *Bertrand*, et représenter à la belle *Catau* combien il serait digne d'elle de donner cette consolation à la philosophie persécutée : ce serait un beau *post-scriptum* à ajouter au plaidoyer de l'avocat *Belleguier*. 1773.

Il est inconcevable que vous n'ayez pas reçu l'*Eloge de Racine*; il y a plus de quinze jours que l'auteur vous l'a envoyé par *Marin*. Samedi dernier, sur mes représentations, il en a fait partir un nouveau par la même voie; j'espère que vous l'aurez enfin, et vous le trouverez tel qu'on vous l'a dit, très-beau. Le chevalier de *Châtellux* n'a jamais entendu parler de ce curé de Fresnes; mais il ira aux informations, et promptement, et vous en rendra compte lui-même, et sera charmé d'avoir ce prétexte pour vous écrire.

Savez-vous que l'archevêque de Paris n'a pas osé aller officier à cette belle fête du *Triomphe de la foi*? Il s'habillait, dit-on, pour y aller; je ne sais qui est venu lui dire qu'il faisait une sottise, et il a envoyé dire qu'il ne viendrait pas, au curé de Saint-Roch, qui en tombera malade.

Bertrand.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

— On ne peut faire une aumône de cinquante louis
1773. plus plaisamment; on ne peut se moquer d'un sot avec plus de noblesse. Ce trait, mon cher ami, figurera fort bien dans l'*Histoire de l'académie*, qui sera moins minutieuse que celle de *Pélisson*, et qui ne sera pas pédante comme celle de d'*Olivet*.

Je me garderai bien de rien offrir, en mon propre et privé nom, à *Christophe*; il me dirait : Que ton argent périsse avec toi! alors il jouerait le beau rôle, et j'en serais pour mon ridicule.

En relisant ma lettre sur M. le comte de *Hessenstein*, je ne vois rien qui en doive empêcher l'impression. Nous verrons si le cuistre de sorbonne, qu'on a donné pour censeur aux journaux, sera plus difficile que moi. Je vous remercie de votre attention et de votre délicatesse sur ce petit point.

Je ne connais point cet *Avant-coureur*; j'ignore quelle est la belle ame qui a si bien traduit le latin de *Cogé pecus*.

L'avocat *Belleguier* est toujours persuadé qu'il aura un accessit le grand jour de la distribution des prix de l'université. Il voudrait vous avoir déjà confié son ouvrage; mais surement la semaine où nous entrons ne se passera pas sans qu'on vous en envoye

quelques exemplaires, et vous en aurez de poste en poste: vous les pourrez faire circuler par l'homme intelligent qui fait si bien les commissions à la sacristie de Saint-Roch. 1773.

J'ai fait ce que j'ai pu auprès de M. *Belleguier*, pour l'engager à être un peu plus plaisant, et à moins tourner le poignard dans la plaie; mais il n'est pas possible de donner de la gaieté et de la légéreté à un vieil avocat; ces gens-là aiment trop l'ithos et le pathos. J'ai peur que ce M. *Belleguier* ne se fasse des affaires; mais je m'en lave les mains.

Que DIEU vous tienne en joie!

Raton.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

OUI, mon illustre *Bertrand*, j'ai lu l'annonce qui se trouve dans la *Gazette littéraire des deux-Ponts*, par M. de *Fontanelle*. Jamais M. de *Fontenelle* n'aurait osé en dire autant. La diatribe de l'avocat *Belleguier* ne pourra partir, à ce qu'il m'a mandé, que mercredi prochain, 27 du mois. Ce pauvre avocat tremble; il a les meilleures intentions du monde; il n'a dit que la vérité, et c'est pour cela même qu'il tremble. Il dit qu'il vous en enverra d'abord un petit nombre d'exemplaires pour sonder le terrain.

Il avait autrefois une adresse pour M. de *Con-*

dorcet, mais il ne s'en souvient pas exactement; il
1773. craint les fausses démarches, il est sur les épines; il met son sort entre vos mains.

Je suis persuadé que, s'il s'était agi d'autres prisonniers, *Catau* aurait fait sur le champ tout ce que vous auriez voulu; mais elle prétendait, et avec très-grande raison, ce me semble, qu'un homme supérieur en dignité, qui peut-être n'est pas philosophe, la prévînt sur cette affaire par quelque honnêteté: il ne l'a pas fait, et cela est piquant. Si vous venez à bout d'obtenir ce que cet homme supérieur n'a pas osé demander, ce sera le plus beau triomphe de votre vie. J'attends la réponse que vous fera *Catau*, avec la plus grande impatience.

Je ne sais pas précisément ce que c'est que la fête du *Triomphe de la foi*; mais, en qualité de bon chrétien, ne pourriez-vous point nous faire savoir en quoi consiste cette fête, et quelle victime on y immole? Faites-moi savoir sur-tout comment ce pauvre avocat peut faire adresser un paquet à M. de *Condorcet*.

Le pauvre *Raton*, qui est très-malade, se recommande à votre amitié.

N. B. Il n'est pas encore bien sûr que M. *Belleguier* puisse envoyer sa diatribe le 27, à cause des petits troubles qui règnent encore dans la ville; mais qu'elle se mette en route le 27 ou le 29, il n'importe. Le grand point est de soutenir qu'elle vient de *Belleguier* et non pas de *Raton*.

LETTRE XIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 de février.

J'ATTENDS, mon cher maître, avec impatience, la diatribe de *Raton-Belleguier*, et je vous assure que *Bertrand* sent déjà de loin l'odeur des marrons, et qu'il a bien envie, non-seulement de les croquer, mais de les faire croquer à tous les *Bertrands* et *Ratons* ses confrères. 1773.

Bertrand-Condorcet demeure rue de Louis-le-grand, vis-à-vis la rue d'Antin. Vous pouvez compter sur son zèle. Vous recevrez, dans le courant du mois, un ouvrage de sa façon, qui, je crois, ne vous déplaira pas. Ce sont les éloges des académiciens des sciences, morts avant le commencement du siècle; et que *Fontenelle* avait laissés à faire. Vous y trouverez, si je ne me trompe, beaucoup de savoir, de philosophie et de goût. J'espère que, si notre académie des sciences a les sens commun, elle le prendra pour secrétaire; car il nous en faudra bientôt un autre.

Bertrand attend, avec impatience, la réponse de *Catau*; mais il craint bien qu'elle ne soit plus polie que favorable. Il a peur que la philosophie ne soit dans le cas de dire des rois ce que le pêcheur de Zadig dit des poissons: *Ils se moquent de moi comme les hommes, je ne prends rien.* A tout événement, il

vous informera sur le champ de ce qu'il aura pris
1773. ou manqué. Oh! si *Raton* voulait encore ici donner un coup de patte, pour tirer du feu ces marrons russes, *Bertrand* ne douterait pas du succès; mais si *Raton* ne fait pas encore ce plaisir à *Bertrand*, j'ai bien peur que *Catau* ne permette pas à *Bertrand* de tirer les marrons tout seul.

Tout ce que je puis vous dire sur cette belle fête du *Triomphe de la foi*; c'est qu'elle doit être célébrée tous les ans à Saint-Roch, le dimanche dans l'octave des Rois; que l'office en est imprimé; qu'il est plein, comme vous le croyez bien, d'imprécations contre les philosophes à six sous la pièce; que les hymnes, prose et autres rapsodies, sont d'un petit cuistre ignoré du collége Mazarin, nommé *Charbonnet*; qu'il y a pourtant une de ces hymnes dont l'auteur est un abbé *Pavé*, oncle de madame de *Rochefort*, et que je croyais, sur ce qu'elle m'en a dit, à cent lieues du fanatisme. Comme elle est à Versailles avec son mari, je ne puis savoir si elle est au fait; car j'ai peine à croire qu'elle eût souffert cette sottise, si elle en eût été confidente. Au reste, il est certain que l'archevêque, bien conseillé, a refusé d'officier à cette belle fête qui a été, par ce moyen, très-peu brillante et nombreuse. Comme on comptait sur lui pour la messe, et que tous les prêtres du quartier avaient mangé leur Dieu de bonne heure, on a été obligé de prendre un curé de village qui passait dans la rue, et qui heureusement s'est trouvé à jeun. Le prédicateur, qui est un carme nommé le père *Villars*, a clabaudé beaucoup l'après midi contre les philoso-

phes,

phes; mais les clabauderies ont été *vox clamantis in deserto.* 1773.

Toutes réflexions faites, je trouve que *Raton* fait fort bien de garder l'argent que *Bertrand* lui proposait de donner; c'est bien assez de tirer les marrons, sans les payer encore. Il en coûte à *Bertrand* vingt écus, pour l'honneur qu'il a d'être de deux académies, et il trouve que c'est payer des marrons d'Inde tout ce qu'ils valent. Il ne lui reste plus qu'à embrasser bien tendrement *Raton*, en l'exhortant beaucoup à ne faire patte de velours que pour les *Bertrands*, et à montrer la griffe et les dents aux chiens galeux, et même aux chiens du grand collier.

On dit que vous réimprimez le Commentaire de *Corneille* fort augmenté. Vous ferez bien. Je ne trouve de tort que de n'en avoir pas assez dit. Les pièces de *Corneille* me paraissent de belles églises gothiques. *Vale et ama tuum Bertrand.*

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de février.

Vous savez, mon cher *Bertrand*, la déconvenue arrivée à *Raton*. Un fripon du tripot de la comédie française, a vendu à un fripon de la librairie, nommé *Valade*, une partie des lois et constitutions de *Minos*, et y a joint une autre partie de la façon de quelque bonne ame sa complice. On débite cette rapsodie

—— hardiment sous mon nom : ainsi on vole les comé-
1773. diens, et on me rend ridicule. C'est assurément le plus petit malheur qui puisse arriver ; cependant je vous prie de dire à vos amis que je ne suis pas tout-à-fait aussi impertinent que *Valade* le prétend. Il n'y aura que *Fréron* qui gagnera à tout cela ; il vendra cinq ou six cents de ses feuilles de plus. J'ai demandé justice à M. de *Sartine* contre ce brigandage ; mais je n'ai pas l'honneur de le connaître, et l'on fait toujours mal ses affaires de cent trente lieues loin ; mais je compte sur la justice que vous et vos amis me rendront.

La littérature est devenue un bois de voleurs ; cela est digne du siècle. Soutenez ce malheureux siècle tant que vous pourrez, et aimez-moi.

Raton.

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

4 de février.

RATON-BELLEGUIER est un saint homme de chat, et le premier chat du monde pour tirer les marrons du feu sans se brûler trop les pattes. Ces marrons ont été reçus, et *Bertrand* les a distribués à tous les *Bertrands* ses confrères, dignes de les manger. Tous pensent unanimement que *Raton* a rendu un précieux service à la cause commune des *Bertrands* et des *Ratons* : mais que *Raton* n'a rien à

craindre pour ses pattes, et qu'il n'y a pas de quoi *fouetter un chat* dans la petite espiéglerie qu'il vient de faire. Les pauvres *rats d'égliſe* pourront être un peu mécontens, mais cette fois-ci, ils n'oseront pas trop sortir de leurs trous; il n'y aurait que des coups à gagner pour eux. 1773.

Pour remercier *Raton* de ses bons marrons, *Bertrand* ne lui renvoie que des marrons d'Inde. Il est impatient de savoir comment *Catau* aura trouvé le dernier marron du 31 décembre. *Raton* devrait bien écrire à *Catau* que ce marron est meilleur à manger qu'elle ne croit, et que si elle y fesait honneur, tous les *Ratons* et les *Bertrands* feraient pour elle des tours et des gambades. *Bertrand* et ses confrères embrassent et remercient *Raton-Belleguier* de tout leur cœur.

N. B. Bertrand répète à *Raton* que le secret sur les marrons d'Inde est nécessaire jusqu'à ce que l'on sache comment les marrons d'Inde du 31 décembre auront été accueillis par *Catau*. Il le prévient aussi que personne, excepté *Raton-Belleguier*, n'a de copie de ce qu'il lui envoie, et il prie *Raton* de la garder pour lui seul, mais tout seul.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

9 de février.

1773. *Bertrand* a reçu successivement, et avec une exactitude édifiante, tous les marrons que *Raton* a si délicatement tirés. Tous les *Bertrands* les croquent avec délices, et répètent en les croquant : DIEU *béniſſe Raton et ſes pattes !* Les marmitons qui avaient enterré les marrons, afin de les garder pour eux, voudraient bien étrangler *Raton*; mais *Raton* a tiré les marrons si proprement, que les maîtres de la maison disent que *Raton* a bien fait, et se moquent des marmitons, qui en seront pour leurs marrons et leurs juremens.

Il est venu à *Bertrand* une idée qu'il croit excellente, et qu'il soumet aux pattes de *Raton*. *Bertrand* a rêvé que je ne sais quelle académie ou université huguenotte du Nord, a proposé pour sujet d'un prix de philosophie, *non minùs* DEO *quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè theologia.* D'après ce programme, voici le nouveau thême que *Raton* pourrait essayer, et que *Bertrand* lui propose en toute humilité.

Première partie du thême. Cette, qu'on nomme aujourd'hui théologie, est ennemie des rois. *Raton* le prouvera, *sans se répéter*, en rappellant les histoires de *Gregoire VII*, d'*Alexandre III*, d'*Inno-*

cent IV, de *Jean XXII* et compagnie. Cet article fera un excellent supplément au premier thême de *Raton*, qui n'a parlé des théologiens, dans sa diatribe, que comme des assassins des rois, et qui les présenterait à présent comme voulant les priver de leurs couronnes. 1773.

Seconde partie du thême. Cette, qu'on nomme aujourd'hui théologie, est ennemie de DIEU, parce qu'elle en fait un être absurde, atroce, ridicule et odieux. Oh! le beau champ pour *Raton* que cette seconde partie, et les bons marrons à tirer et à croquer!

Il ne faudrait pas oublier, si cela se pouvait faire délicatement, de joindre à la première partie un petit appendice ou postscript intéressant, sur le danger qu'il y a pour les Etats et les rois de souffrir que les prêtres fassent dans la nation un corps distingué, et qui ait le privilége de s'*assembler* régulièrement. Il faudrait faire sentir que la nation française est la seule qui ait permis cet abus; qu'en Espagne, où les évêques sont plus riches qu'en France, ils n'ont aucune influence sur les affaires publiques, parce qu'ils ne font point corps et n'ont point d'assemblées; et qu'il en est de même dans les autres Etats de l'Europe, excepté chez les Velches.

Allons, courage, mon cher *Raton*; je ne sais si le cœur vous en dit comme à *Bertrand*; mais ce gourmand de *Bertrand* sent déjà de loin l'odeur des marrons qui cuisent, comme M. *Guillaume sent qu'on apprête l'oie* que *Patelin* lui a promise,

1773. Cependant, tout en croquant les marrons déjà tirés, et tout en encourageant *Raton* à en tirer d'autres, *Bertrand* ſerait preſque tenté de le gronder, de ce qu'il fait patte de velours au déteſtable marmiton, *Alcibiade*, le vil et l'implacable ennemi des marrons, des *Bertrands*, des *Ratons* et du *Raton* même qui ne devrait lui préſenter la patte que pour l'égratigner. Il eſt vrai que le marmiton *Alcibiade* a plus la rage que le pouvoir de nuire, grâce au profond mépris dont il eſt couvert parmi les marmitons même; mais c'eſt une raiſon de plus pour que *Raton* ne lui laiſſe pas croire qu'on le craint, et encore moins pour qu'il le flatte. Après tout, *Raton* ſert ſi bien les *Bertrands*, qu'il faut bien lui pardonner quelques complaiſances pour les marmitons; mais les *Bertrands* ſe croient obligés d'avertir *Raton* que ces complaiſances ſont en pure perte pour lui et pour la cauſe commune. Sur ce, *Bertrand* embraſſe et remercie *Raton* de tout ſon cœur.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de février.

Monsieur *Bertrand* dans un très-éloquent diſcours parle de ſa tombe; c'eſt de trop bonne heure; il m'a volé mon ſujet, car je ſuis attaqué actuellement d'une ſtrangurie violente, qui pourrait

bien mettre fin à tous mes tours de chat, tandis que vous ferez encore long-temps vos très-beaux tours de singe. 1773.

On nous annonce que *Fréron* vient de mourir. C'est une terrible perte pour les belles-lettres et pour la probité. On dit que tous les écrivains des charniers, et *Clément* à la tête, se disputent cette belle place. Elle n'en était point une, elle l'est devenue. La méchanceté l'a rendue très-lucrative. J'imagine qu'il ne serait pas mal qu'on prévînt M. le chancelier : il ne voudra pas déshonorer à ce point la littérature. Je n'ose lui en écrire, parce que je l'ai déjà importuné au sujet de cette infame édition du libraire *Valade*. Les gens en place n'aiment pas qu'on les fatigue. L'étoile du nord n'est pas de ce caractère ; vous demandez si bien et si noblement, que probablement vous ne serez pas refusé deux fois.

Vous croyez bien que j'ai vanté à cette étoile la noblesse de votre ame et de votre procédé : j'avais bien beau jeu ; et vous savez bien encore qu'elle n'a pas besoin qu'on lui fasse sentir tout ce qu'il y a de grand dans une telle démarche.

Raton a un extrême besoin de savoir si *Bertrand* a reçu trois petits sacs de marrons, l'un venant de la cuisine de *Marin*, l'autre des officiers de M. d'*Ogny*, et le troisième de la buvette de monsieur le procureur général. On en fait cuire de nouveaux sous la braise.

Je vous avais demandé si on pourrait avoir une adresse sûre pour M. de *Condorcet*, cela était néces-

faire; mais ce qui est beaucoup plus nécessaire
1773. encore, c'est que ce pauvre *Raton* ne soit pas nommé. Vous ne sauriez croire à quel point ses pattes sentent le brûlé. Il est bien triste que ces deux bonnes gens ne puissent se trouver ensemble, et rire à leur aise du genre-humain.

Raton.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de février.

Raton a donné tout ce qu'il avait de marrons, et on n'en fera plus rôtir que dans une assez grande poêle, où l'on fait cuire, dit-on, des choses de plus haut goût; mais *Raton* n'a pas à présent envie de rire. Il est attaqué depuis quinze jours d'une strangurie avec la fièvre, et tous les ornemens possibles qui décorent les gens dans cet état. Il est très-affligé de l'aventure de la lettre lue si indiscrétement devant mademoiselle *Raucourt*. Il faut rendre justice. Celui à qui cette malheureuse lettre était écrite, la donnait à lire, ne se souvenant plus de ce qu'elle contenait. Quand on fut à cet article fatal du pucelage, il voulut faire arrêter, mais il n'en était plus temps. Il me le manda lui-même avec candeur. Je lui ai fourni un moyen de réparer sa faute : je ne sais si la multitude de ses occupations et de ses voyages lui en aura laissé le temps.

Je

Je ſuis bien embarraſſé; c'eſt une choſe reſpectable qu'un attachement de plus de cinquante années, qui n'a jamais été refroidi un moment. Je lui dédiais même la véritable tragédie des Lois de Minos. Il était fait, ſans doute, pour être le ſoutien des lettres; ſon nom ſeul, et ſa qualité de doyen de l'académie, ſemblaient l'y engager. Que voulez-vous? il faut prendre ſes amis avec leurs défauts. Ce n'eſt pas ainſi que je vous aime. 1773.

Bonſoir; je crois, Dieu me pardonne, que je me meurs véritablement. Je n'ai pas la force de répondre à M. de *Condorcet*, mais je ſuis enchanté d'une lettre charmante qu'il m'a écrite.

Raton couché dans ſon trou.

LETTRE XXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

Bertrand a reçu tous les ſacs de marrons que *Raton* lui a envoyés; mais quelque plaiſir qu'il ait eu à les manger, il n'a guère en ce moment plus d'envie de rire que *Raton*. Cette ſtrangurie maudite l'alarme et l'inquiéte, et elle alarme avec lui tous les *Bertrands* qui aimeraient bien mieux que *Raton* piſsât, que de croquer tous les marrons du monde. Ils ont beau bénir la patte de *Raton*, ils ne tiennent rien, ſi pendant ce temps *Raton* maudit ſa veſſie. Ils exhortent, ils prient, ils con-

—— jurent *Raton* de ne plus songer qu'à pisser, et de
1773. laisser là les marrons dont l'odeur pourrait porter à sa vessie.

Bertrand ne sait pas précisément quels sont les auteurs des *Trois siècles;* mais il est sûr, et même évident, en parcourant cette rapsodie, que plus d'un polisson y a travaillé, quoi qu'en dise le polisson qui a bien voulu barbouiller son nom de toute l'ordure des autres. *Bertrand* a entendu nommer *Clément*, *Palissot*, *Linguet*, l'abbé *Bergier*, *Pompignan*, le jésuite *Grou*, auteur d'une mauvaise traduction de *Platon*, auquel on ajoute beaucoup d'autres jésuites sans les nommer.

A l'égard de la lettre sur mademoiselle *Raucourt*, il s'en faut bien que l'histoire de la lecture soit telle que la vieille poupée l'a mandé *avec candeur à Raton*; mais tant que *Raton* ne pissera pas, *Bertrand* croirait être cruel de lui ôter sa vieille poupée, et d'empêcher qu'il ne s'en amuse, et qu'il ne la coiffe à sa fantaisie. C'est sans doute par un juste jugement de DIEU, que le libraire ou voleur *Valade* a imprimé ces Lois de Minos, pour empêcher qu'elles ne fussent dédiées à la vieille poupée de *Raton*, dont il écrivait, il n'y a pas long-temps, *qu'elle avait passé sa vie à lui faire des niches et des caresses*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'*Histoire de l'académie* ne sera pas dédiée à la vieille poupée, et qu'il y sera fait mention d'elle comme elle le mérite.

Raton doit avoir reçu un ouvrage qui l'aura consolé un moment de toutes les infamies qui aviliſſent

la littérature; ce sont les éloges des anciens académiciens, par M. de *Condorcet*. Quelqu'un me demandait l'autre jour ce que je pensais de cet ouvrage; je répondis en écrivant sur le frontispice, *justice*, *justesse*, *savoir*, *clarté*, *précision*, *goût*, *élégance et noblesse*. *Bertrand* se flatte que *Raton* aura été de son avis; et sur ce, il embrasse tendrement *Raton*, et le conjure de pisser et de ne faire autre chose. 1773.

On assure que *Pompignan* est auteur, dans les *Trois siècles*, de l'article de *Raton*, que *Bertrand* n'a point lu, et, ce qui est plus plaisant, de son propre article à lui *Pompignan*. *Savatier* l'avait fait, et l'avait montré à *Simon le Franc*. *Simon le Franc* n'a pas été content, et a pris le parti de s'en charger.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mars.

J'AI lu en mourant le petit livre de M. de *Condorcet*; cela est aussi bon en son genre que les éloges de *Fontenelle*; il y a une philosophie plus noble et plus modeste, quoique hardie. M. de *Condorcet* est bien digne d'être votre ami. Le siècle avait besoin de vous deux.

Je vous supplie de vous efforcer de lire ma réponse à l'avocat *Lacroix*, dans l'affaire de M. de *Morangiés*. Je me trouve, par une fatalité singulière, partie au procès. Décidez si je me suis défendu en honnête homme et en homme modéré.

Je ſerai mort ou guéri quand les Lois de Minos
1773. paraîtront. J'oſe croire que vous ne ſerez pas mécontent de l'épître dédicatoire et du tour que j'ai pris.

Vous verrez que *Raton* y ronge quelques mailles pour *Bertrand*.

Soyez ſur-tout bien sûr que *Raton* mourra digne de vous.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 de mars.

Mon très-aimable *Bertrand*, votre lettre a bien attendri mon vieux cœur, qui pour être vieux n'en eſt pas plus dur. Je ne ſais pas bien poſitivement ſi je ſuis encore en vie ; mais en cas que j'exiſte, c'eſt pour vous aimer.

Le gros *Gabriel Cramer*, pendant ma maladie, a imprimé un petit recueil dans lequel vous trouverez d'abord les Lois de Minos, précédées d'une épître dédicatoire ; et ſi la page 8 de cette épître dédicatoire ne vous plaît pas, je ſerai bien attrapé.

Je ſais d'ailleurs que *Raton* aime *Bertrand* depuis trente ans, et que *Bertrand* pardonnera à une liaiſon de plus de cinquante.

Après la pièce ſont des notes que probablement on ne réimprimera pas dans Paris, tant elles contiennent de vérités. Vous trouverez dans ce recueil

la seule bonne édition de l'épître à *Horace*, le discours de l'avocat *Belleguier*, des réflexions sur le panégyrique de St *Louis*, prononcé par l'abbé *Mauri*, lesquelles ne sont pas à l'avantage des croisades. 1773.

Le philosophe par *du Marsais*, qui n'a jamais été imprimé jusqu'à présent, se trouve dans ce recueil.

Il y a deux lettres très-importantes de l'impératrice de Russie, sur les deux puissances.

Le principal ornement de cette collection est votre dialogue entre *Descartes* et *Christine*. On y a fourré aussi la lettre du roi de Prusse, dont l'original est conservé dans les archives de l'académie, et dont *Cramer* prétend qu'on a trouvé une copie dans les papiers de votre prédecesseur *Duclos*.

Presque toutes ces pièces sont accompagnées de remarques, dont quelques-unes sont assez curieuses.

J'oubliais de vous dire que, dans l'épître dédicatoire, M. de *la Harpe* est désigné comme le seul qui peut soutenir le théâtre français, et qui n'a éprouvé que persécutions et injustices, pour tout encouragement.

Comment m'y prendrai-je pour vous faire parvenir ce petit paquet de facéties allobroges? elles sont de contrebande et moi aussi.

Si j'ai encore quelque temps à vivre, je le passerai à cultiver mon jardin. Il faut finir comme *Candide*, j'ai assez vécu comme lui. Ma grande consolation est que vous soutenez l'honneur de nos pauvres Velches, en quoi vous serez bien secondé par M. le marquis de *Condorcet*.

1773. Adieu, mon philosophe très-cher, et très-nécessaire. Adieu; vivez long-temps.

LETTRE XXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

Mon cher et ancien et respectable ami, j'ai fait part de votre lettre à tous ceux qui en sont dignes; ils en ont baisé les *sacrés caractères*, et souhaitent de les *baiser long-temps*; et ils espèrent que la Providence, quoique ce meilleur des mondes possibles ait si souvent à s'en plaindre, ne les frustrera pas de cette espérance. Pour moi, elle fait toute ma consolation, et il ne me restera quelque courage, que tant que les lettres et la philosophie vous conserveront.

J'attends, avec grande impatience, le recueil dont vous me parlez. Vous pourriez me le faire parvenir par une des voies dont vous vous êtes servi pour m'envoyer les paquets de l'avocat *Belleguier*. Je suis très-fâché que *Cramer* ait inséré dans cette collection mon dialogue de *Descartes* et de *Christine*: c'est mal connaître mes intérêts, que de me mettre à côté de vous. Ce qui me console, c'est qu'il est question de vous dans ce dialogue; car je ne sais par quelle fatalité vous vous trouvez toujours au bout de ma plume. Je n'ai presque point fait d'article, dans mon *Histoire de l'académie*,

où je n'aye eu occasion, soit de parler de vous comme j'en pense, soit de vous citer en matière de goût. Je ne sais si cette rapsodie paraîtra jamais; mais, comme je suis très-résolu d'y dire la vérité, sans attaquer d'ailleurs les sottises reçues, je vous promets qu'elle ne sera pas imprimée en France. C'est bien assez de me châtrer moi-même à moitié, sans qu'un commis à la douane des pensées vienne me châtrer tout-à-fait. 1770.

Je suis persuadé, sur votre parole, que je serai content de la page 8 de votre épître dédicatoire des Lois de Minos. Cette page contient apparemment les conseils dont vous m'avez parlé dans une autre lettre; mais je vous répondrai, mon cher maître, par un proverbe bien trivial, mais bien vrai, *qu'à laver la tête d'un mort*, ou *d'un maure*, *on y perd sa peine*. Ce que je puis vous assurer, c'est que l'*Histoire de l'académie*, qui ne vaudra pas les Lois de Minos, ne sera pas dédiée à votre *Alcibiade* ou à votre *Childebrand*, comme vous voudrez l'appeler. Je lui pardonnerais, s'il vous payait ou vous obligeait; mais j'entends dire qu'il ne fait ni l'un ni l'autre.

Je serai fort aise de voir les deux lettres de l'impératrice de Russie sur *les deux puissances*; quoiqu'à vous dire le vrai, je me défie d'une lettre *sur les deux puissances*, écrite par l'une des deux. Chacune veut, comme l'on dit encore, car je suis en train de citer des maximes triviales, *tirer toute la couverture à soi*. L'intérêt de l'humanité demanderait, à la vérité, que la puissance spirituelle fût

1773. mise *nue comme la main*, mais il demanderait aussi que la puissance temporelle ne fût qu'honnêtement vêtue, et non pas affublée de couvertures.

A propos de *Catau*, je n'ai point de réponse à ma dernière lettre; je n'en suis pas trop surpris, car les circonstances ne sont pas trop favorables pour obtenir ce que je demande. Vous devriez bien lui représenter quel service elle rendrait à la philosophie et aux letttes, en ayant égard à mon humble requête. Que dites-vous de tout ce qui se passe dans le Nord? ne croyez-vous pas que la guerre va s'allumer de plus belle? et ne trouvez-vous pas étrange que trois ou quatre êtres, au fond du Nord, décident du sort de cinquante ou soixante millions d'hommes qui veulent bien le souffrir? Ce phénomène-là est plus difficile à expliquer que la pesanteur ou le magnétisme.

Vous avez bien raison sur le pauvre *la Harpe*. Il y a bien long-temps que je lui ai rendu justice pour la première fois, et je suis indigné comme vous des persécutions et des injustices qu'il éprouve; mais la littérature est dans la plus déplorable situation où elle ait jamais été. Je ne saurais y penser sans fiel, et presque sans fureur. Je vous le répète, mon cher maître, il ne me restera de courage que tant que vous vivrez. Vivez donc long-temps, et aimez-moi comme je vous aime.

Bertrand.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 d'avril.

J'AI bien des choſes à vous dire, mon cher et vrai philoſophe. Je commencerai par les deux puiſſances. Figurez-vous que les évêques ruſſes ne les connaiſſent pas, et qu'ils regardent cette opinion comme la plus grande des héréſies, tandis que, chez vous autres, la couronne elle-même reconnaît les deux puiſſances. A l'égard de la puiſſance de *Catherine*, je crois qu'elle boude *Bertrand* et *Raton*, car elle ne répond ni à l'un ni à l'autre ſur la belle propoſition qu'on lui avait faite d'exercer ſa puiſſance bienfeſante. Il faut qu'elle nous ait pris tous deux pour deux velches. 1773.

Je viens à votre grand grief. Vous ne connaiſſez pas ma ſituation. Vous ne ſavez pas que de bonnes ames, dans le goût de *Clément* et de *Savatier*, ont fait imprimer, ſous mon nom, deux gros diables de volumes farcis de toutes les impiétés et de toutes les horreurs poſſibles; que la choſe peut aller très-loin, et qu'à mon âge il eſt dur d'être obligé de ſe juſtifier. Les ſcélérats ont mêlé leurs propres ordures à des choſes indifférentes qui ſont en effet de moi; et, par ce mélange aſſez adroit, ils font croire que tout m'appartient. Cette nouvelle façon de nuire eſt miſe à la mode depuis quelques années

1773. par la canaille de la littérature. C'est un brigandage affreux, c'est le comble de l'opprobre. Ces malheureux-là trouvent de la protection ; il faut bien que j'en cherche aussi. Nommez-moi quelque autre qui puisse me défendre auprès du roi dans de pareilles circonstances ; et si je veux faire représenter les Lois de Minos, à qui m'adresserai-je ? Je me flatte que quand vous aurez bien pesé les termes, vous serez content.

Il est bien plus difficile que vous ne le pensez, de faire venir aujourd'hui par la poste des livres reliés. J'ai grand'peur que mon premier paquet ne soit actuellement entre les mains du syndic des libraires, et de quelque exempt. On ne peut plus ouvrir son cœur à ses amis qu'en tremblant. Les consolations de l'absence nous sont ôtées ; on empoisonne tout ; mais, malgré cette triste situation, je vois qu'on est beaucoup plus malheureux en Pologne que chez vous. Pour moi, tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse finir ma pauvre carrière sur les bords de mon lac, au pied du mont Jura. Ma véritable affliction est d'être loin de vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami ; ma santé est encore bien chancelante.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'avril.

IL faut, mon cher et grand philosophe, que je vous fasse part d'une petite anecdote. Voici ce que la personne très-singulière me mande : *J'ai reçu de lui une seconde et troisième lettre sur le même sujet; l'éloquence n'y est pas épargnée : mais que ne plaide-t-il aussi pour les Turcs et pour les Polonais?... Il est vrai que les vôtres ne sont pas à Paris, mais aussi pourquoi l'ont-ils quitté?.... J'ai envie de répondre que j'ai besoin d'eux pour introduire les belles manières dans mes provinces.* 1773.

Je vous prie de me mander si on vous a écrit en effet sur ce ton. Je suis persuadé que, dans toute autre circonstance, on aurait fait ce que vous avez voulu. Votre projet était admirable; il vous aurait fait un honneur infini, à vous et à la sainte philosophie. Vous voyez bien que ce n'est pas vous qu'on refuse, et que ce n'est pas aux philosophes qu'on s'en prend; au contraire, ce sont les ennemis de la philosophie que l'on veut punir de leurs manœuvres. J'avais eu la même idée que vous, il y a long-temps. Je consultai des gens au fait, qui craignirent même de me répondre. Je craindrais aussi de vous écrire, si la pureté de vos intentions et des miennes ne me rassurait contre

1773. le danger que courent aujourd'hui toutes les lettres. On ne verra jamais dans notre commerce que l'amour du bien public, et des sentimens qui doivent plaire à tous les honnêtes gens. Ce sont-là les vrais marrons de *Bertrand* et de *Raton*.

Je vous ai mandé, mon cher et respectable ami, qu'il était très-difficile actuellement de vous faire parvenir le petit recueil où se trouve le très-ingénieux dialogue de *Christine* et de *Descartes*. On y a mis des lettres de la personne qui veut qu'on enseigne les belles manières chez elle. Ces lettres ont alarmé des gens qui ont de fort mauvaises manières. Je trouverai pourtant un moyen de vous faire parvenir ce petit proscrit; mais songez que j'ai l'honneur de l'être moi-même, et de plus très-malade, très-embarassé, très-persécuté, mais vous aimant de tout mon cœur, et autant que je vous révère.

LETTRE XXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 d'avril.

Mon cher et ancien ami; mon cher maître, mon cher confrère, si je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines, ce n'est pas faute d'avoir été occupé de vous, c'est au contraire parce que je l'étais trop douloureusement. Je croyais faire bien mon devoir de vous aimer; mais jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment combien vous

êtes cher et nécessaire à mon cœur. J'ai écrit deux lettres à madame *Denis* pour savoir de vos nouvelles, elle ne m'en a point encore donné; mais je me flatte qu'elle vous aura bien dit le tendre intérêt que je prends à votre état. On nous assure que vous êtes beaucoup mieux, mais très-faible; conservez-vous, mon cher maître; ménagez-vous, et songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre, et de vous bien porter. Ne m'écrivez point; quelque chères que me soient vos lettres, elles vous fatigueraient; mais faites-moi donner en détail de vos nouvelles. Tous nos confrères de l'académie, aux *Tartufe* et *Laurent* près, sont aussi tendrement occupés que moi de votre santé et de votre conservation. J'ai reçu votre nouvelle défense de M. de *Morangiés*, et je l'ai lue avec plaisir; mais laissez là tous les *Morangiés* du monde, et portez-vous bien. Dédiez les Lois de Minos à qui vous voudrez, et portez-vous bien. 1773.

Vous avez bien raison dans tout ce que vous me dites de l'ouvrage de M. de *Condorcet*: le succès en a été unanime; il y a long-temps que le sot ublic n'a été si juste. L'académie des sciences vient de lui donner l'adjonction et la survivance à la place de secrétaire.

Adieu, mon cher et illustre ami; portez-vous bien, portez-vous bien, portez-vous bien: voilà tout ce que je désire de vous. J'embrasse *Raton* de tout mon cœur.

Bertrand.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

— Mon cher maître, mon cher ami, je répondrai
1773. à tout ce que vous mandez de *Catau* :

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine.

Je doutais fort, malgré toute l'éloquence de *Bertrand*, qu'il obtînt d'elle la délivrance des rats qui ſe ſont allés jeter, aſſez mal à propos, dans ſa ratière. Les circonſtances ne permettent peut-être pas que *Catau* leur donne la clef des champs, et *Bertrand*, tout philoſophe qu'il eſt, eſt en même temps raiſonnable; mais *Bertrand* pouvait au moins, et devait même s'attendre à une réponſe honnête et raiſonnable, et non au perſiflage que vous lui tranſcrivez. Voilà une nouvelle note à ajouter à toutes celles que j'ai déjà ſur les *Catau* et compagnie. Je ne ſais de qui la philoſophie a le plus à ſe plaindre en ce moment, ou de ſes vils ennemis, ou de ſes ſoi-diſant protecteurs. Je ſais du moins, et j'apprends tous les jours davantage, et à mon grand regret, qu'elle doit prendre pour ſa deviſe, *ne t'attends qu'à toi ſeule ;* bien entendu que ceux qui la perſiflent n'attendront non plus d'elle que la juſtice et la vérité. Quoi qu'il en ſoit, je déſirerais au moins de la perſonne que vous appellez

singulière, et qui pourrait mériter un plus beau nom si elle le voulait, une réponse *quelconque*, honnête ou non, philosophique ou *impériale*, grave si elle le veut, ou plaisante si elle le peut; je la joindrai à mes deux lettres, et je mettrai au bas ces deux mots de *Tacite*, *per amicos oppressi*, qui me paraissent si bien convenir aux malheureux philosophes. 1773.

Quant à *Childebrand*, je souhaite qu'il vous soit utile, et à cette condition je vous pardonnerais de l'amadouer, je vous y exhorterais même.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir!

Mais j'ai peur que vous n'en soyez pour vos caresses, et que *Childebrand* ne se moque de vous. Il est trop vil pour oser élever sa voix, dans le pays du mensonge, en faveur du génie calomnié et persécuté.

Quoi qu'il en soit, mon cher ami, *ô et præsidium et dulce decus meum*, j'attends avec impatience le recueil proscrit que vous m'annoncez du bel esprit génevois; j'y verrai la lettre sur les deux puissances, et je souhaite d'être convaincu, après cette lecture, que la puissance temporelle n'a rien à se reprocher. *Ainsi soit-il!* Mais ce que je désire bien davantage, c'est de vous savoir en meilleure santé, et de pouvoir dire aux ennemis de la philosophie qui me demanderont de vos nouvelles, *il se porte trop bien pour vous*. Adieu, mon cher maître; conservez-vous et aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE XXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de mai.

1773. MON très-cher et très-intrépide philosophe, Dieu veuille que cette fois-ci ma petite offrande arrive à votre autel. Il y a trois volumes de rapsodies, l'un pour vous, l'autre pour M. le marquis de *Condorcet*, et un troisième dans lequel M. de *la Harpe* est intéressé à la page 10.

Ce qu'il y a de meilleur assurément dans ce recueil que le gros *Cramer* s'est avisé de faire pendant ma maladie, est un certain dialogue entre l'illustre fou de la matière subtile, et la cruelle folle qui assassina *Monadelschi*.

Que vous dirai-je sur une personne plus illustre et qui n'est point folle? elle garde sans doute ses reclus dans un pays qui fut grec autrefois, pour en faire un beau présent aux Velches, quand elle se sera raccommodée avec eux. Elle a pensé, sans doute, que vous aviez pénétré ce dessein; et je la crois très-embarrassée à vous faire réponse, d'autant plus que vous êtes à Paris, et que toutes les lettres sont ouvertes.

Vous êtes trop juste pour être mécontent des conseils honnêtes que je donne vers la page 8. Vous êtes trop éclairé pour ne pas voir dans quel esprit on fit les Lois de Minos, qui n'ont pas, en vérité, coûté

coûté plus de huit jours pour le travail, dans le temps qu'on proscrivait les Druides. Le détestable *Valade* par sa friponnerie, et un autre homme par ses vers encore plus détestables, ont empêché la promulgation de ces Lois sur le théâtre. On est exposé à mille contre-temps quand on est loin de Paris. Je n'avais pas besoin de ces nouvelles anicroches pour être fâché de mourir sans vous embrasser. La vie est pleine de misères, on le sait bien; mais peu de gens savent qu'une des plus grandes est de mourir loin de ses amis. Je ne reçois aucune des visites qu'on me fait, mais j'aurais voulu vous en faire une. Je suis réduit à vous embrasser de loin, et c'est avec tous les sentimens que je vous ai voués. 1773.

LETTRE XXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de mai, je ne voudrais pas dater du 14.

Je me hâte, mon cher et illustre ami, de vous faire part d'une nouvelle qui ne peut manquer de vous être agréable. M. le duc d'*Albe*, un des plus grands seigneurs d'Espagne, homme de beaucoup d'esprit, et le même qui a été embassadeur en France, sous le nom de duc d'*Hueſcar*, vient de m'envoyer vingt louis pour votre statue. La lettre qu'il m'écrit à ce sujet est pleine des choses les

plus honnêtes pour vous. *Condamné*, me dit-il, *à*
1773. *cultiver en secret ma raison, je saisirai avec transport cette occasion de donner un témoignage public de ma gratitude et de mon admiration au grand-homme qui le premier m'en a montré le chemin.* M. le chevalier de *Magallon*, qui est ici chargé des affaires d'Espagne, m'a mandé, en m'envoyant la souscription de M. le duc d'*Albe*, que cet amateur éclairé des lettres et de la philosophie me priait d'être auprès de vous l'interprète de tous ses sentimens. Vous ne feriez pas mal, mon cher maître, d'écrire un mot de remercîment à M. le duc d'*Albe*, à Madrid. Vous pourriez lui parler, dans votre réponse, d'une traduction espagnole de *Salluste*, faite par l'infant don *Gabriel*, que peut-être l'infant vous aura déjà envoyée, et qui est, à ce que disent les Espagnols, très-bien écrite. On dit ce jeune prince fort instruit et passionné pour les lettres. Elles ont grand besoin de trouver quelques princes qui les aiment; il s'en faut bien que tous pensent ainsi.

Votre *Childebrand* (car je ne puis me résoudre à lui donner un autre nom) n'en agit pas à votre égard comme M. le duc d'*Albe*, qui aurait mieux mérité que lui la dédicace des Lois de Minos. Il a demandé à *le Kain* (le fait n'est que trop vrai, et M. d'*Argental* pourra vous l'assurer, si vous en doutez) une liste de douze tragédies, pour être jouées aux fêtes de la cour et à Fontainebleau. *Le Kain* lui a porté cette liste, dans laquelle il avait mis, comme de raison, quatre ou cinq de

vos pièces, entre autres Rome sauvée et Oreste. *Childebrand* les a effacées toutes, à l'exception de l'Orphelin de la Chine, qu'il a eu la bonté de conserver : mais devinez ce qu'il a mis à la place de Rome sauvée et d'Oreste ; Catilina et Electre de *Crébillon*. Je vous laisse, mon cher maître, faire vos réflexions sur ce sujet, et je vous invite à dédier à cet *amateur* des lettres votre première tragédie. Vous voyez qu'il a bien profité des leçons que vous lui avez données. Vous pourrez au moins lui faire vos remercîmens du zèle qu'il témoigne pour vous servir. 1773.

En vérité, mon cher maître, je suis navré que vous soyez dupe à ce point, et que vous le soyez d'un homme si vil. Si vous cherchez de l'appui à la cour, vous avez cent personnes à choisir, dont la moindre aura plus de crédit et de considération que lui. Vous vous dégoûteriez de votre confiance, si vous pouviez voir à quel point il est mépriſé, même de ses valets. C'est pour l'acquit de ma conscience, et par un effet de mon tendre attachement pour vous, que je crois devoir vous instruire de ce qui vous intéresse, agréable ou fâcheux ; car *interest cognosci malos*. Plus je relis l'extrait que vous m'avez envoyé de la lettre de Pétersbourg, plus j'en suis affligé. Il était si facile à cette personne de faire une réponse honnête, satisfesante, et flatteuse pour la philosophie, sans se compromettre en aucune manière, et sans accorder ce qu'on lui demandait, comme j'imagine aisément que les circonstances peuvent l'en empê-

cher. Je vous aurais, mon cher ami, la plus grande
1773. obligation de me procurer cette réponse que je désire. Vous voyez par vous-même combien la cause commune en a besoin. Le déchaînement contre la raison et les lettres est plus violent que jamais. Faudra-t-il donc que la philosophie dise à la personne dont elle se croyait aimée : *Tu quoque, Brute* ! Adieu, mon cher maître ; la plume me tombe des mains, de douleur du mal qu'on lui fait en moi, et d'indignation des trahisons qu'elle éprouve en vous. *Interim tamen vale et nos ama.*

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de mai.

S'il est coupable de la petite infamie dont vous me parlez, j'avoue que je suis une grande dupe ; mais, vous qui parlez, vous l'auriez été tout comme moi. Si vous saviez tout ce qui s'est passé, vous seriez bien étonné. Un jeune homme n'a jamais été trahi plus indignement par sa maîtresse. On dit que c'est l'usage du pays. Comme il y a environ trente ans que j'y ai renoncé, il m'est pardonnable d'en avoir oublié la langue. Je devais me souvenir que, dans ce jargon, *je vous aime*, signifiait *je vous hais*, et que *je vous servirai*, voulait dire positivement *je vous perdrai*.

Il se peut encore que l'on ait été choqué des

conseils qui, au fond, ne sont que des reproches.

Il se peut aussi qu'un certain histrion ait fait ce qu'on impute à un autre, car il y a bien des histrions. Quand on est à cent lieues de Paris, il est difficile de prévoir et de parer les effets des petites cabales, des petites intrigues, des petites méchancetés qu'on y ourdit sans cesse pour s'amuser. 1773.

Le seul fruit que je tirerai de ma duperie sera de n'avoir plus aucune espérance; mais on dit que c'est le sort des damnés.

Il faut, mon cher philosophe, que je me sois trompé en tout; car j'ai cru que ces conseils, assez délicatement apprêtés, auraient dû vous plaire, attendu qu'un conseil qui n'a pas été suivi est un reproche, et que c'était au fond lui dire à lui-même ce que vous dites de lui.

Je dois vous faire à vous-même un reproche que vous méritez, c'est que vous traitez de déserteur le martyr de la philosophie. *Bertrand* doit employer *Raton*, mais il ne faut pas qu'il lui morde les doigts.

Au bout du compte, je suis sensible, et je vous avouerai que la perfidie dont vous m'instruisez m'afflige beaucoup, parce qu'elle tient à des choses que je suis obligé de taire, et qui pèsent sur le cœur.

Je m'aperçois que ma lettre est une énigme; mais vous en déchiffrerez la plus grande partie. Soyez bien sûr que le mot de l'énigme est mon sincère attachement pour vous, et mon dégoût pour tout

1773. ce qui n'est que vanité, faux air, affectation de protéger, plaisir secret d'humilier et de nuire, orgueil et mauvaise foi. Je vois qu'actuellement nous ne devons être contens ni des Esclavons ni des Velches, et qu'il faut se rejeter du côté des Ibères. J'écrirai donc en Ibérie, mais ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'arranger pour l'autre monde, et de ne pas laisser périr ma colonie, quand il faudra la quitter.

Jugez de toutes mes tribulations par celle que je vais vous confier, qui est assurément la plus petite de toutes.

Ma colonie avait fourni des montres garnies de diamans pour le mariage de monsieur le dauphin; elles n'ont point été payées, et cela retombe sur moi. Il me paraît qu'en Espagne on est plus généreux. Ce que j'éprouve des beaux messieurs de Paris, en ce genre, est inconcevable. Ces beaux messieurs ont bien raison de détester la philosophie qui les condamne et qui les méprise.

Adieu; je ne vous dis pas la vingtième partie des choses que je voudrais vous dire; mais, encore une fois, que *Bertrand* ne gronde point *Raton*, que *Bertrand* au contraire encourage *Raton* à s'endurcir les pattes sur la cendre chaude; que plusieurs *Bertrands* et plusieurs *Ratons* fassent un petit bataillon carré, bien serré et bien uni.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 de mai.

CE que vous m'avez mandé, mon cher ami, est très-vrai, et beaucoup plus fort qu'on ne vous l'avait dit. Ces conseils et ces souhaits ont été regardés comme une injure. Il vaudrait beaucoup mieux se corriger que de se fâcher. Il arrive fort souvent que ce qui devrait faire du bien ne produit que du mal. Que vous dirai-je, mon cher philosophe? 1773.

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire.

Il n'y a d'autre parti à prendre que celui de cultiver librement les lettres et son jardin, et surtout l'amitié d'un cœur aussi bon que le vôtre, et d'un esprit aussi éclairé.

Je ris des folies des hommes et des miennes.

A propos de folies, on m'a mandé que la moitié de Paris croyait fermement que, ouï le rapport de M. de *la Lande*, une comète passerait aujourd'hui, 20 de mai, au bord de notre globule, et le mettrait en miettes. Il y a bien long-temps que les hommes font ce qu'ils peuvent pour le détruire, et ils n'ont pu en venir à bout. Je vous avoue que je soupçonne un peu de ridicule dans l'idée de

—— *Newton*, que la comète de 1780 avait acquis, en
1773. passant à un demi-diamètre du soleil, un embrasement deux mille fois plus fort que celui du fer ardent.

Il me semble d'ailleurs que messieurs de Paris jugent de toutes choses comme de la prétendue comète que M. de *la Lande* n'a point annoncée.

Je vous prie, quand vous le verrez, de lui faire mes très-sincères complimens sur le gain de son procès contre l'ami *Cogé*. Ce *Cogé* n'a pas fait grand bien, à ce que je vois, au *pecus* de l'université.

Je suis toujours bien malade : j'égaie mes maux par les sottises du genre-humain. Je vous aime et vous révère.

Mon cher ami, mon cher philosophe, vous n'aviez pas pu soupçonner le motif de cette méchanceté ; mais vous avez fort bien connu le caractère de la personne. Vous connaissez aussi celui de son maître ; donc il faut cultiver son jardin et se taire.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de juin.

Je suis tenté, mon très-cher philosophe, de croire, avec messieurs de l'antiquité, qu'il y a des jours, des mois et des années malheureux. Mon étoile est en effet très-désastreuse cette année. Je ne sais

pas

pas ce que sont devenus les quatre exemplaires que je vous annonçais ; mais j'ai reçu un ordre, en forme de conseil, de ne plus en envoyer par la voie que j'avais choisie, et qui seule me restait. 1773.

Mon étoile s'est encore chargée de la singulière ingratitude d'un homme de qui je devais attendre de bons offices ; il m'avait tout promis, et vous savez ce qu'il m'a tenu. Vous ne savez pas tout, je ne puis dire tout. Mon étoile est devenue une comète qui annonce un peu ma destruction. S'il est vrai qu'une comète puisse incendier la terre, je serai surement un des premiers brûlés.

Le maraud qui s'est avisé de vous écrire, est un fripon de normand, formé autrefois par l'abbé *Desfontaines*, autre normand. Je ne sais qui des deux était le plus impudent ; je crois pourtant que c'était l'abbé *Desfontaines*, parce qu'il était prêtre. J'ai eu la bêtise de lui faire des aumônes très-considérables, dont j'ai même les reçus. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à *Nonotte*, qui voulait me vendre son libelle deux mille écus. Voilà comme la basse littérature est faite. Le malheureux dont vous me parlez vend du baume dans les pays étrangers, et m'arrache de l'argent par toutes sortes de moyens.

Pour les vendeurs ou vendeuses d'orviétan, qui tantôt vous préviennent, et tantôt font les difficiles, il est bien clair qu'ils ne valent pas mieux que nos fripons subalternes. Que faire à cela? encore une fois, se cacher dans un antre, et cultiver les

laitues qui croissent dans son hermitage. Tous ces
1773. fléaux du genre-humain mourront comme nous; c'est une petite consolation.

Je n'aime point du tout *Ovide de Ponto*, mais j'estime assez *Chéréas*. J'estime encore plus ceux qui daignent instruire les hommes et leur plaire; c'est votre lot. Celui de *Raton* est d'aimer *Bertrand* de tout son cœur.

LETTRE XXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juin.

Il me mande, mon cher ami, que c'est un malentendu et un mensonge infame, débité par un histrion. Il y a d'ailleurs, dans cette affaire, de petits secrets très-intéressans pour ce pauvre vieillard qui vous aime de tout son cœur.

Je vous ai déjà dit que je devais me taire, et je me tais.

La grande femme est très-irritée contre certains prisonniers qui ont dit d'elle des choses affreuses. Ils sont courageux, mais ils ne sont pas discrets. Voilà tout ce qu'elle me fait entendre sur cette affaire qui aurait fait un honneur infini à la philosophie et à vous.

Le jugement de ce pauvre *Morangiés* me paraît une de ces contradictions dont le monde est plein. S'il n'était pas suborneur de témoins, pourquoi le

mettre en prison? Si les juges sont assez romanesques pour croire qu'il a reçu les cent mille écus, pourquoi ne l'ont-ils pas condamné comme calomniateur, et comme ayant voulu faire pendre ceux dont il a volé l'argent? Le feu et l'eau, dont les comètes nous menacent, ne sont pas plus contradictoires. 1773.

Encore une fois, il faut cultiver son jardin. Ce monde est un chaos d'absurdités et d'horreurs, j'en ai des preuves. J'ai tâché au moins de ne me point contredire dans ma manière de penser. Soyez sûr que je ne me contredirai jamais dans ma tendre amitié pour vous, et dans ma vénération pour vos grands talens et pour votre caractère ferme et inébranlable.

Mes complimens, je vous en prie, à ceux qui se souviennent de moi dans l'académie. J'espère trouver un moyen d'envoyer des Crétois.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juin.

Mais pourtant, mon cher philosophe, vous m'avouerez que je dois être un peu embarrassé, et que vous ne devez point l'être du tout. Vous conviendrez que je suis dans une position gênante. Je cultive mon jardin, mais le fils de mon maître maçon, devenu évêque, a voulu m'en chasser. *Jean-Jacques*, décrété de prise de corps, est tran-

quille à Paris, en qualité de charlatan étranger, et
1773. moi je suis dans le pays où il devrait être. Quatre ou cinq abbés m'ont maudit dans leurs livres, pour avoir des bénéfices; et ces malédictions, portées aux oreilles de l'arrière-petit-fils d'*Henri IV*, ont été un peu funestes au chantre d'*Henri IV*. Mes pensions, qu'on ne me paye point, et dont je ne me soucie guère, en sont une preuve. J'abrége la kyrielle, pour ne pas vous ennuyer.

Je supporte assez gaiement toutes ces tribulations attachées à mon métier; mais je vous avoue qu'il faudrait plus de force que je n'en ai pour être insensible à la trahison d'une amitié de plus de cinquante années, dans le temps même qu'on me témoignait la confiance la plus intime. On nie fortement cette trahison. Je n'ai point le mot de cette énigme. Puis-je faire autre chose que de mettre toutes mes angoisses aux pieds de mon crucifix?

On dit qu'il y a dans l'Inde une caste toujours persécutée par les autres; c'est apparemment la caste des philosophes.

Vous avez sans doute le livre posthume d'*Helvétius*, que M. le prince *Gallitzin* vient de faire imprimer en Hollande. Cela ressemble un peu au *Testamment* de *Jean-Meslier*, qui débute par dire naïvement qu'il n'a voulu être brûlé qu'après sa mort. Ce livre m'a paru du fatras, et j'en suis bien fâché. Il faut faire de grands efforts pour le lire, mais il y a de beaux éclairs.

Que vous dirai-je? cela m'a semblé audacieux; curieux en certains endroits, et en général ennuyeux.

Voilà peut-être le plus grand coup porté contre la philosophie. Si les gens en place ont le temps et la patience de lire cet ouvrage, ils ne nous pardonneront jamais. Nous sommes comme les apôtres, suivis par le petit nombre, et persécutés par le grand. Vous voyez qu'on arrive au même but par des chemins contraires. 1773.

Bonsoir, mon cher ami; soutenez *pusillum gregem*. Je ne suis plus de ce monde; je m'en vas, ou je m'en vais. Restez long-temps pour instruire ceux qui en sont dignes, et pour faire rougir tant de fripons persécuteurs de la vérité, à laquelle ils rendent hommage au fond de leur cœur.

A propos, *Helvétius* cite un nommé *Robinet* comme auteur du *Système de la nature*, page 161; du moins il attribue à *Robinet* des paroles qui ne se trouvent que dans ce *Système*, à l'article *Déistes*. Ce *Robinet* est encore du fatras. Je ne connais que *Spinosa* qui ait bien raisonné, mais personne ne le peut lire. Ce n'est point par de la métaphysique qu'on détrompera les hommes; il faut prouver la vérité par les faits. Nous avons quantité de bons livres en ce genre depuis environ trente ans: ils font nécessairement beaucoup de bien. Le progrès de la raison est rapide dans nos cantons; mais dans votre pays, et dans l'Espagne, et dans l'Italie, les gens vous répondent: Nous avons cent mille écus de rentes et des honneurs, nous ne voulons pas les perdre pour vous faire plaisir: nous sommes de votre avis; mais nous vous ferons brûler à la première occasion, pour vous apprendre à dire votre avis.

Adieu, encore une fois, mon cher ami.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de juillet.

1773. VOICI, mon cher et grand philosophe, ma réponse à l'abbé philosophe.

N'êtes-vous pas bien content de ces petits mots d'*Helvétius*, tome I, page 107?

» Nous sommes étonnés de l'absurdité de la reli-
» gion païenne; celle de la religion papiste éton-
» nera bien davantage la postérité.

Et page 102: » Pourquoi faire de DIEU un tyran
» oriental? pourquoi mettre ainsi le nom de la
» Divinité au bas du portrait du diable? ce sont
» les méchans qui peignent DIEU méchant. Quest-
» ce que leur dévotion? un voile à leurs crimes. »

C'est dommage que ce ne soit pas un bon livre; mais il y a de très-bonnes choses: c'est une arme qui tiendra son rang dans l'arsenal où nous avons déjà tant de canons qui menacent le fanatisme. Il est vrai que les ennemis ont aussi leurs armes: elles sont d'une autre espèce, elles ont tué le chevalier de *la Barre*, elles ont blessé à mort *Helvétius*: mais le sang de nos martyrs fait des prosélytes. Le troupeau des sages grossit à la sourdine.

Bonsoir, mon sage; bonsoir, mon cher *Bertrand*; il ne me reste plus qu'un doigt pour tirer les marrons du feu, mais il est à votre service.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 de juillet.

JE trouve une occaſion, mon cher ami, de vous faire parvenir, s'il eſt poſſible, trois exemplaires 1773.
d'un petit recueil dont un de vos petits ouvrages fait tout l'ornement. Il me ſemble que nous n'en avons point donné à M. *Saurin*, à qui je dois cet hommage plus qu'à perſonne.

Il n'y a plus de correſpondance, plus de confiance, plus de conſolation; tout eſt perdu; nous ſommes entre les mains des barbares. Je vous ai écrit deux lettres concernant l'œuvre poſthume d'*Helvétius*, imprimée par les ſoins du prince *Gallitzin*. Je tremble qu'elles ne vous ſoient pas parvenues. Les *curioſi* ſont en grand nombre; ils furent les précurſeurs des inquiſiteurs, comme vous ſavez.

Catau a bien autre choſe à faire qu'à nous répondre. Je me flatte pourtant que les bruits qui courent ne ſont pas vrais, et qu'elle n'ira point paſſer le carnaval à Veniſe avec *Diderot*.

Il faut cultiver les lettres ou ſon jardin.

A propos, plus j'y penſe, et plus j'oſe trouver que le calcul de la denſité des planètes, la comète deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge, l'élaſticité d'une matière déliée qui ſerait la cauſe de la gravitation, la création expliquée en rendant l'eſ-

—— pace solide, et le commentaire sur l'*Apocalypse*,
1773. sont à peu-près de même espèce. *Magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de M. de *Condorcet* et de vos autres amis qui soutiennent tout doucement la bonne cause.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juillet.

Raton sera toujours prêt à tirer les marrons du feu pour le déjeûner des *Bertrands*. *Raton* ne craint point de brûler ses pattes. Le temps approche où il n'aura bientôt ni pieds ni pattes; il faut qu'il s'en serve jusqu'au dernier moment pour l'édification du prochain. Donnez donc, mon cher ami, cette lettre à *Marmontel-Bertrand*, second du nom. Il faut absolument que j'aye la correspondance du bienheureux abbé *Sabatier*. En attendant, priez DIEU pour moi.

Le vieux Raton.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juillet.

L'OEUVRE posthume de ce pauvre *Helvétius*, ou plutôt de ce riche *Helvétius*, est-elle, ou est-il parvenu jusqu'à vous, mon très-cher philosophe? M. le prince *Gallitzin*, qui en est l'éditeur, veut le dédier à la sublime *Catau*. Il est bon de la mettre en commerce avec les morts; car elle ne répond point aux vivans. Je m'imagine que les impératrices n'aiment pas plus les conseils que les généraux d'armée et les gouverneurs de province ne les aiment. 1773.

Dulcis inexpertis cultura potentis amici.

Quoi qu'il en soit, on sera fort étonné, si on lit ce livre, de voir le papisme traité de religion abominable qui ne peut se soutenir que par des bourreaux, le despotisme traité à peu-près comme le papisme, et le tout dédié à la puissance la plus despotique qui soit sur la terre.

Je ne sais plus comment faire pour vous envoyer de ces petits recueils dont le principal mérite est dans le dialogue de *René* et de *Christine*. Les commis à la douane des pensées sont impitoyables.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de l'éloquent M. *Thomas*, que je préfère sans contredit à *Thomas* d'Aquin, et sur-tout à *Thomas Didyme*,

comme je vous préfère à tous les charlatans qui
1773. réuſſiſſent dans les cours, et qui même réuſſiſſent pour un temps auprès d'un public ignorant et ſans goût.

Adieu, mon cher philoſophe; conſolons-nous tous deux du ſiècle.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'auguſte.

Je crois, mon cher et illuſtre *Bertrand*, qu'il faudra bientôt vous pourvoir d'un autre *Raton*. Vous n'en trouverez guère dont les pattes vous ſoient plus dévouées et plus faites pour être conduites par votre génie.

J'ai reçu M. de *Saint-Remi* avec la cordialité d'un frère roſe-croix. Il eſt encore chez moi. Je jouis de ſa converſation, dans les intervalles de mes ſouffrances; quelquefois même je ſoupe avec lui, ou je fais ſemblant de ſouper.

Vous ſavez ſans doute quelle foule de princes et de princeſſes de Savoie et de Lorraine eſt venue à Lauſanne et à Genève, les uns pour *Tiſſot*, les autres pour ſe promener. Les évêques, ne ſachant que faire dans leurs diocèſes, y viennent auſſi. L'évêque de Noyon loge à Lauſanne dans une maiſon que j'avais achetée, et que j'ai revendue; il y donne à ſouper

aux ministres du saint évangile et aux dames. (*)

On fait actuellement à la Haie une seconde édition de l'ouvrage posthume d'*Helvétius*. Elle est dédiée à l'impératrice de toutes les Russies ; cela est curieux. 1773.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 d'octobre.

Mon cher et grand philosophe, il faut mourir en servant la raison et la vertu, et en les vengeant des abbés *Sabatier*. Je me flatte que si ce petit ouvrage peut parvenir à l'évêque protecteur d'un *Sabatier*, il connaîtra du moins le personnage, et il est bien nécessaire que ce coquin soit connu. Faites passer, je vous prie, un exemplaire à M. *Saurin*, et mettez les autres dans d'aussi bonnes mains. Si vous jugez que le petit écrit puisse faire du bien, on vous en fera tenir dans l'occasion.

Il y a de très-honnêtes athées, d'accord ; mais un *Sabatier*, ennemi de Dieu et des hommes, ne doit point être ménagé. *Raton* tire hardiment les marrons du feu en cette occasion. *Raton* recom-

(*) Voyez les vers de M. de *Voltaire* à cette occasion, dans une lettre à M. d'*Argental* du 19 de juillet 1773, de la Correspondance générale.

mande ses pattes à son cher et illustre *Bertrand*,
1773. qu'il aimera tendrement jusqu'au dernier moment de sa vie.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de novembre.

Mon cher philosophe, aussi intrépide que circonspect, et qui avez grande raison d'être l'un et l'autre, voici une petite assiète de marrons que *Raton* envoie à son *Bertrand*. Je les avais adressés à M. de *Condorcet*, mais je crois qu'il est toujours à la campagne, et je vous les fais parvenir en droiture. Ces marrons sont comme les livres de *mon libraire Caille*, ils ne valent rien qui vaille; mais il est juste que je vous fasse lire ma satire contre M. de *Guibert*, qui m'a d'ailleurs paru un homme plein de génie, et, ce qui n'est pas moins rare, un homme très-aimable. Je m'intéresse à son Connétable de Bourbon, d'autant plus que ce grand homme passa par Ferney en se réfugiant chez les Espagnols. Tous les jésuites aujourd'hui, qui ne sont pas de si grands-hommes, veulent se réfugier en Siléfie et dans la Prusse Polonaise, chez le révérend père *Frédéric*. Riez donc, et riez bien fort.

La dédicace d'une église catholique a été faite, comme vous savez, à Berlin. Je ne fais si les sociniens en obtiendront une.

Ne croyez-vous pas lire les *Mille et une nuits*; —— quand vous voyez combien de millions *Catherine II* 1773
donne aux princesses de *Darmstadt* et au comte *Panin*? où prend-elle tant d'argent, après quatre ans d'une guerre si vive et si dispendieuse, tandis que monsieur l'abbé *Terrai* ne me paye pas, après dix ans de paix, un pauvre petit argent qu'il m'avait pris chez M. *Magon*.

Mon cher philosophe, vous seriez actuellement aussi riche que M. *Necker*, si vous aviez été en Russie. C'était à la cour de France de récompenser dignement votre noble désintéressement; mais vous en êtes dédommagé par les bontés de l'abbé *Sabatier*: c'est toujours quelque chose.

Je ne sais où est *Diderot;* il était tombé malade à Duisbourg, en partant de la Haie pour aller chez l'impératrice des *Mille et une nuits*.

Nous avons actuellement à Ferney l'ancien empereur *Shouvalof*; c'est un des hommes les plus polis et les plus aimables que j'aye jamais vus. Tout ce que je vois de russes, me persuade toujours qu'*Attila* était un homme charmant, et que la sœur d'*Honorius* fit très-bien de partir en poste pour aller l'épouser. Si malheureusement elle ne s'était pas fait faire en chemin un enfant par un de ses valets de chambre, nous pourrions avoir aujourd'hui de la race d'*Attila* sur quelque trône de l'Europe, et peut-être sur la chaire de St. Pierre.

Bonsoir, mon très-cher et illustre *Bertrand*.

Le vieux malingre Raton

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de décembre.

1773. — VOTRE lettre, mon cher philosophe, vaut beaucoup mieux que ma Tactique. Nous en avons bien ri, madame *Denis* et moi. *Raton* avale sans aucune répugnance la pilule que lui présente *Bertrand*. Ce n'est point une pilule, c'est une dragée du bon faiseur; et sur le champ nous faisons venir les deux tomes, pour lire au plus vîte la page 101; c'est du moins une consolation. Il y a certaines petites ingratitudes, certains petits caprices, certaines niches qu'il faut savoir supporter en silence, sur-tout lorsqu'on a quatre-vingts ans; et lorsqu'on n'a pas vécu toujours tranquille, il faut tâcher au moins de mourir tranquille.

J'écris à M. de *Condorcet*, et je le supplie de vouloir bien m'envoyer son *Fontaine*; car en vérité je trouve qu'il est le seul qui écrive comme vous, qui employe toujours le mot propre, et qui ait toujours le style de son sujet.

Madame *Necker* dit qu'elle craint que le roi de Prusse ne soit mécontent de ce que je le donne au diable; et à qui donc veut-elle que je le donne? et puis, s'il vous plaît, peut-on donner quelqu'un au diable plus honnêtement?

J'ai un autre scrupule que je vous prie de me

lever. Je ne sais si j'ai reçu une lettre de M. le chevalier de *Châtellux*, et je ne sais si je lui ai répondu. Je n'ai pas un grand ordre dans mes paperasses. Si j'avais manqué de répondre à M. de *Châtellux*, je serais bien fâché contre moi; c'est un des hommes que j'estime le plus. J'aime à voir un brave officier qui ne croit pas que son métier soit absolument le plus propre à faire la *félicité publique*. J'apprends que son ouvrage n'est pas aussi connu à Paris qu'il devrait l'être. Je pense en savoir la raison, c'est qu'il est au-dessus de son siècle. 1773.

A propos, je ne vous ai pas envoyé une copie correcte de ma petite Tactique; mais qu'importe? J'ai envie de l'envoyer à votre *Rominagrobis*, pour voir s'il se fâchera que je l'envoye où il doit aller. Il n'a rien fait de si plaisant dans sa vie que de se déclarer général des jésuites. Il faudrait, pour lui répondre, que le pape se déclarât huguenot. Je ne désespère pas de voir cette facétie, et celle que vous proposez entre *Diderot* et *Catau*.

Adieu, mon très-cher secrétaire perpétuel, qui vivrez perpétuellement.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

VRAIMENT *Raton* s'est brûlé les pattes jusqu'aux os. L'auteur de la page 101 dit précisément les

mêmes choſes que moi, et il les répète encore à la
1773. page 105. Cher *Bertrand*, ayez pitié de *Raton*; vous ſentez qu'il eſt dans une poſition critique. Il a tant tiré de marrons du feu, que les maîtres des marrons, dont il a plus d'une fois gâté le ſouper, ont juré de l'exterminer à la première occaſion; et il n'y a point de chat que ces drôles-là ne ſe promettent de prendre, fût-il réfugié dans la cuiſine ou dans le grenier. Il faut donc abſolument que *Raton* faſſe patte de velours.

Je trouve la manière dont on traite *la Harpe* bien injuſte et bien dure. Il a du génie, et il eſt, à mon gré, le ſeul qui pourrait ſoutenir le théâtre tragique.

J'ai ſupplié M. le marquis de *Condorcet* de vouloir bien m'envoyer l'*Eloge de Fontaine*, en cas que ma demande ne ſoit pas indiſcrète. M. de *Condorcet* me paraît bien au-deſſus de tous ceux dont il fait l'éloge.

N'eſt-ce pas vous, mon illuſtre *Bertrand*, qui m'avez adreſſé M. *Delisle*, capitaine de dragons; en ce cas, il faut que je vous en remercie, car il a bien de l'eſprit, bien du goût, et il eſt de plus un des meilleurs cacouacs que nous ayons.

La nouvelle édition de l'*Encyclopédie* va paraître à Genève.

On y imprime in-4° un *Corneille*, avec un commentaire de *Raton*. Ce commentaire eſt plus ample de moitié. On ſe proſterne devant les belles tirades, à qui on doit d'autant plus de reſpect que ce ſont des beautés dont on n'avait pas d'idée dans notre langue;

langue; mais on donne des coups de griffe épou- —— vantables à tout le reſte. On ne doit de reſpect qu'à 1773. ce qui eſt beau. C'eſt ſe moquer du monde que de dire: Admirez des ſottiſes, parce que l'auteur a fait autrefois de bonnes choſes.

Je vous embraſſe bien tendrement.

Miaou.

LETTRE XLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 12 de février.

Il y a long-temps, mon cher et illuſtre maître, —— que je n'ai entendu parler de vous, et que, de mon 1774. côté, je ne vous ai donné ſigne de vie. Je veux pourtant vous dire un mot, mais un mot ſeulement, et ce mot eſt que je vous aime toujours. Je vous crois fort occupé; tant mieux pour moi, et tant pis pour d'autres. On m'a dit que vous aviez été malade, mais on m'a depuis raſſuré. Sophonisbe n'a pas vécu auſſi long-temps que les chefs-d'œuvre de Régulus et d'Orphanis. Qu'on diſe à préſent que le parterre n'eſt pas connaiſſeur. A propos d'Orphanis, avez-vous lu le terrible extrait que *la Harpe* vient d'en faire dans le *Mercure*? Ce jeune homme eſt bien digne, par ſes talens, ſon bon goût et ſon courage, de l'intérêt que vous prenez à lui; mais il aura une rude carrière à parcourir, bien ſemée d'épines et de chauſſe-trapes par ſes ennemis. Je ſuis vraiment affligé de le voir

—— sans fortune. On dit que vous avez du crédit auprès
1774. du contrôleur général, qui se ferait un plaisir de vous obliger, ne fût-ce que par vanité. Vous devriez l'engager à faire quelque chose pour ce jeune homme qui trouve tant de portes fermées et qui ne parviendra que tard à les briser et à les renverser par ses succès.

Que dites-vous de *Sémiramis-Catau*? Il me semble que les Turcs commencent à se moquer d'elle. Quand on se laisse battre par ces marabous, il ne faut pas persifler la philosophie. Rira bien qui rira le dernier. Cette *Sémiramis* m'avait mandé que les prisonniers français, faits à Cracovie, étaient très-bien traités. M. de *Choisy*, un de ces prisonniers, qui est ici, assure qu'ils ont été traités indignement. Vous devriez bien écrire à cette grande princesse que *Sémiramis* est bien mal obéie, et *Catau* bien mal instruite. Adieu, mon cher maître, je vous aime plus que toutes les *Sémiramis*, et même que toutes les *Catau*. Dites-moi un mot de votre santé, et songez au pauvre *la Harpe*. Mes respects à madame *Denis*.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de février.

Mon très-cher philosophe, la nature donne sérieusement sur les doigts, à la fin de chaque hiver, aux vieilles pattes de *Raton*. Il a reçu ces jours-ci

un avertissement très-sérieux ; c'est une des raisons péremptoires qui l'ont empêché de vous écrire ; et, si après cette raison, il pouvait en exister encore une, la voici : M. le marquis de *Condorcet* m'avait averti qu'il ne voulait plus recevoir de lettres par les bons offices d'un homme qui était soupçonné de les ouvrir, soupçonné d'être espion, soupçonné d'être, d'être, etc. On s'est trop aperçu enfin que cette défiance de M. de *Condorcet* était très-fondée. Il n'était pas étonnant que *Raton* eût les pattes un peu brûlées, puisqu'il marchait depuis si long-temps sur des charbons ardens. Quel homme je vous avais recommandé ! quel présent je vous aurais fait ! j'en tremble encore... Mes lettres fort inutiles ont été lues par des personnes qui... Voilà autant de points que *Beaumarchais* en reproche à madame *Goetzmann*. Toute cette algèbre vous développera l'inconnue ; et cette inconnue est que nous sommes très-connus. Je n'en suis pas moins occupé de vous plaire. Καὶ μετὰ μὸν θάνατον. *Aliquid de tuo amico videbis quod ejus memoriam menti tuæ revocabit.* 1774.

Où diable ce jeune homme, qui porte le nom de l'instrument d'un roi juif, a-t-il pêché que j'étais fort gracieusement traité par milord grand trésorier ? *Tutto al contrario l'istoria converte. Amice*, je ne compte ni sur aucun satrape, ni sur aucun monarque de l'Orient, non plus que vous ne comptez sur les puissances du Nord.

Si vous voyez M. de *Rochefort*, je vous demande en grâce de lui dire les raisons qui me forcent à ne lui point écrire. Je ne lui en suis pas moins attaché ;

—— et je lui demande en grâce, à lui et à madame sa
1774. femme, de passer par chez nous, quand ils iront voir leur mère.

Ma consolation serait de vous revoir encore dans ma chaumière, auprès de Lyon, vous et monsieur de *Condorcet*; mais ni vous ni lui n'avez de mère dans le Gévaudan.

La mort de ce pauvre *la Condamine*, qui croyait avoir exactement mesuré un arc du méridien, m'avertit qu'il faut que je fasse mon paquet. Je suis un peu sourd comme lui, et de plus aveugle. Les cinq sens dénichent l'un après l'autre; et puis reste zéro.

De tous les ouvrages dont on régale le public, le seul qui m'ait plu est le quaterne de *Beaumarchais*. Quel homme! il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. Sa naïveté m'enchante; je lui pardonne ses imprudences et ses pétulances.

Je ne vous dis rien de votre *Childebrand*. J'espère que vous me pardonnerez d'avoir respecté un ancien attachement. Je m'enveloppe, autant que je le puis, du manteau de la philosophie; mais ce manteau est si étriqué, si percé de trous, que la bise y entre de tous les côtés. Adieu, mon très-cher philosophe, dont le manteau est d'un bien meilleur drap que le mien. Vivant ou mourant, *tuus sum*.

Raton.

LETTRE LI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de février.

JE viens de lire, mon cher maître, avec le plus grand plaisir, une suite de l'*Histoire de l'Inde*, avec quelques douceurs pour *Nonotte* et consors. J'avais déjà la première partie, et je voudrais bien avoir la seconde ; je me recommande bien vivement à l'auteur. 1774.

Tandis qu'il s'égaie aux dépens des *Nonotte* et des *Patouillet*, il ne sait peut-être pas ce qui se passe au sujet de la canaille dont ils faisaient partie. Cette canaille, quoique coupée en mille morceaux par les souverains et par le pape, cherche à se reunir, et ne désespère pas d'y réussir. Il y a actuellement un projet de les rétablir en France, sous un autre nom ; et j'ai appris, avec douleur, que l'archevêque de Toulouse, qui, comme je le lui ai cent fois entendu dire à lui-même, n'aime ni n'estime ces marauds, et les connaît bien pour ce qu'ils sont, est à la tête de ce beau projet, parce qu'il en espère apparemment ou le cordon bleu, ou le chapeau, ou la feuille des bénéfices, ou l'archevêché de Paris. Heureusement le pape y est, jusqu'à présent, fort opposé, et le roi d'Espagne encore plus ; et il faut espérer que le roi de France trouvera des serviteurs fidelles, qui lui feront sentir que cette vermine ne lui pardonnera

jamais de l'avoir écrasée, et ne se croira pas dédom-
1774. magée par le consentement qu'il pourrait donner à leur nouvelle existence; et qu'ainsi il y aurait le plus grand risque pour lui à les laisser ressusciter, sous quelque forme que ce puisse être.

Voici le projet de la nouvelle forme qu'on prétend leur donner. Ils formeront une communauté de prêtres, qui n'aura point de général à Rome, mais qui fera des vœux, excepté celui de pauvreté, afin qu'ils soient susceptibles de bénéfices. On recevra, dans cette communauté, d'autres prêtres que les ex-jésuites, et même ces prêtres seuls auront l'administration des biens. De plus, l'étude de la théologie sera interdite dans cette congrégation, et ils ne pourront jamais diriger les séminaires; mais ils serviront de pépinière pour donner des maîtres aux colléges de provinces, sans néanmoins être membres de l'université.

Vous sentez, mon cher maître, tout ce qu'il y a d'insidieux dans ce projet, et que, dès qu'une fois la canaille sera établie, elle se mettra bientôt en possession de tous les avantages auxquels elle feint de renoncer dans ce moment, pour ne pas trop effaroucher les contradicteurs. D'abord, les bénéfices dont ils sont susceptibles, leur donneront moyen d'entrer dans le clergé et de devenir évêques; nouveau moyen de pouvoir qui manquait à la société défunte. Les prêtres séculiers, prétendus administrateurs des biens, seront bientôt culbutés par eux, dès qu'ils trouveront un peu de faveur; et d'ailleurs ces prêtres, choisis par l'archevêque de Paris,

feront leurs créatures et leurs valets. Ils ne tarderont pas à représenter qu'il est absurde d'interdire à 1774.
une communauté de prêtres l'étude de la théologie, et ils obtiendront ce point d'autant plus facilement que leur demande sera raisonnable. Ils représenteront de même qu'étant destinés à peupler les colléges de provinces, il est impossible qu'ils y suffisent, en n'ayant qu'une seule maison dans Paris (car le prétendu projet ne leur permet pas d'en avoir ailleurs); et ils obtiendront de même fort aisément d'en avoir au moins dans les principales villes.

Enfin il est clair que ces marauds ne demandent rien, dans ce moment, que d'obtenir un souffle de vie, qui deviendra bientôt, grâce à leurs intrigues, un état de vigueur et de santé. Je vous avoue, mon cher ami, que j'ai le cœur navré, quand je vois la protection que le roi de Prusse accorde à cette canaille, et qui servira peut-être d'exemple à d'autres souverains, quoiqu'il y ait bien de la différence entre souffrir des jésuites en pays protestant, et les avoir en pays catholique.

Voilà, mon cher ami, un sujet bien intéressant, et qui mériterait bien autant d'exercer votre plume que les *Morangiés* et les *la Beaumelle*. Vous allez dire que je fais encore le *Bertrand*, et que j'ai toujours recours à *Raton*; mais songez donc que *Bertrand* a les ongles coupés. Ce que je désire et que j'attends de vous, serait l'ouvrage d'un bon citoyen et d'un bon français, attaché au roi et à l'Etat. Vous pouvez répandre à pleines mains, sur ce projet, l'odieux et le ridicule dont vous savez si bien faire usage. Vous

pouvez faire voir qu'il est dangereux pour l'Etat, pour
1774. l'Eglise, pour le pape et pour le roi, que les jésuites regarderont toujours comme leurs ennemis, et traiteront comme tels, s'ils le peuvent. Ce sont les *Broglie*, si bien faits pour *brouiller* tout, qui, malgré leur disgrâce, intriguent actuellement de toutes leurs forces pour cet objet; mais j'espère qu'ils trouveront en leur chemin le duc d'*Aiguillon* et tous les honnêtes gens du royaume, dont le cri va être universel. On dit que votre *Catau* conserve aussi les jésuites, à l'exemple du roi de Prusse.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de mars.

Oui, vraiment, M. *Bertrand*, ce que vous dites là m'amuserait fort; mais croyez-vous que j'aye encore des pattes? pensez-vous que ces marrons puissent se tirer gaiement? Si on n'amuse pas les Velches, on ne tient rien. Voyez *Beaumarchais*, il a fait rire dans une affaire sérieuse, et il a eu tout le monde pour lui. Je suis d'ailleurs pieusement occupé d'un ouvrage plus universel. Vous ne me proposez que de battre un parti de housards, quand il faut combattre des armées entières. N'importe; il n'y a rien que le pauvre *Raton* ne fasse pour son cher *Bertrand*.

Je m'arrête, je songe; et, après avoir rêvé je crois

crois que ce n'est pas ici le domaine du comique et du ridicule. Tout velches que sont les Velches, il y a parmi eux des gens raisonnables, et c'est à eux qu'il faut parler sans plaisanterie et sans humeur. Je vais voir quelle tournure on peut donner à cette affaire, et je vous en rendrai compte. Il faudra, s'il vous plaît, que vous m'aidiez un peu; *nihil sine Theseo.* 1774.

Vous n'aurez qu'à m'envoyer vos instructions chez M. *Bacon*, substitut de monsieur le procureur général, place royale; elles me parviendront surement. Il serait plus convenable que nous nous vissions; mais il est plus plaisant que *Jean-Jacques* soit chez moi, et que je sois chez lui.

Je me sers aujourd'hui de mon ancienne adresse. Ayez la bonté de me dire si vous avez reçu le fatras de l'Inde, que j'envoie par le même canal avec cette lettre.

On me mande de Rome que M. *Tanucci* n'a point encore rendu Bénévent à St. *Pierre*; et je n'entends point dire qu'il soit en possession d'Avignon. Toutes les affaires sont longues, sur-tout quand il s'agit de rendre.

Catau n'est point du tout embarrassée du nouveau mari qui se présente dans la province d'Orenbourg. Elle m'a écrit une lettre assez plaisante sur cette apparition. Elle passe sa vie avec *Diderot*; elle en est enchantée. Je crois pourtant qu'il va revenir, et que vous avez très-bien fait de ne point passer dix ans dans un climat si dur, avec votre santé délicate. Je

vous aime mieux à Paris que par-tout ailleurs. Adieu,
1774. mon très-cher maître ; ne m'oubliez pas auprès de votre ami M. de *Condorcet*.

Encore un mot. Je ne suis point surpris de ce que vous me mandez d'un archevêque qui a fait mourir de chagrin ce pauvre abbé *Audra*.

Encore un autre mot. Voici l'esquisse de la lettre que vous demandez ; tâchez de me la renvoyer contresignée, et voyez si on ne peut faire quelque chose.

Et puis un autre mot. Vous n'aurez point l'Inde cet ordinaire.

Pour dernier mot, écrivez-moi par M. *Bacon*.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 de mars.

Raton s'était trop pressé de servir *Bertrand*, et par conséquent il craint de l'avoir très-mal servi. Les typographes suisses ont plus mal servi encore, en donnant douze cents lieues carrées à l'empire de Russie, au lieu de douze cents mille. S'il n'y avait que cette faute, un zéro la corrigerait ; mais il trouve que la feuille, intitulée *Demande de l'extinction absolue*, etc. est une pièce beaucoup plus importante et plus décisive que tout ce qu'on pourrait écrire sur cette matière. Il faudrait que cette feuille fût entre les mains de tout le monde.

Raton est très-affligé qu'on débite dans Paris un

Taureau qui pourrait lui écraſer ſes vieilles pattes, et lui donner de terribles coups de cornes. Ces bœufs-là ſe mettent, depuis quelque temps, à frapper à droite et à gauche ; les *Ratons* ne peuvent plus trouver de trous pour ſe cacher. Une ſtrangurie, qui m'avait voulu tuer l'année paſſée, eſt revenue cette année ; elle me tient au col, mais c'eſt à celui de la veſſie : cela m'avertit de faire mon paquet, et de déloger inceſſamment. 1774

Je ſuis tendrement attaché aux deux ſecrétaires et je ſerai très-fâché de partir ſans les avoir embraſſés.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de mars.

PULCHRE, benè, rectè. Bertrand a reçu trois ou quatre paquets de marrons, qu'il a trouvés cuits très à propos et très-croquans ; mais il reſte encore ſous la cendre de très-friands marrons à tirer, que *Bertrand* recommande à la patte de *Raton*. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine mal-feſante, comme l'appelait, il y a quatre ou cinq ans, le roi de Pruſſe dans les lettres qu'il écrivait à *Bertrand*, ce même roi qui depuis...., et qui ne protége aujourd'hui cette canaille que pour faire une niche de page à des ſouverains plus ſages que lui. Le projet actuel, comme *Bertrand* l'a dit à *Raton*, c'eſt d'établir une

1774. communauté de prêtres, destinée à l'instruction de la jeunesse, qui, tout prêtres qu'ils seront, ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires. Les jésuites pourrront être *associés* ou du moins *affiliés* à cette communauté (car on ne s'explique pas clairement sur cet objet); bien entendu que, quand une fois ils y auront le pied, tout le corps suivra bientôt, et qu'ils sauront bien se faire rendre et l'étude de la théologie, et la direction des séminaires; car tout ce qu'ils désirent, tout ce que veulent leurs amis, c'est de s'ouvrir un guichet de rentrée, qui deviendra bientôt porte cochère. Il faut que *Raton* insiste sur ce danger, sur celui qui en résulterait pour l'Etat, où ces marauds mettraient le trouble plus que jamais; pour le roi, à qui ils ne pardonneront jamais d'avoir consenti à leur destruction; pour les ministres les plus attachés au roi, comme M. le duc d'*Aiguillon*, qu'ils feront repentir, s'il le peuvent, d'avoir consommé cette destruction sous son ministère. Le premier usage qu'ils feront de leur crédit sera de se venger, et il ne leur coûtera pas de mettre le feu pour cela aux quatre coins du royaume. D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres? que fera-t-elle de mieux que les universités, et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation? Ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudrait établir; il faudrait rendre plus utiles, pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent, en réformant le plan de cette éducation qui en a tant de besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. Il y a tant d'hommes de mérite

qui sont sans fortune, et qui ne demanderaient pas mieux que de se livrer à ce travail, s'ils y trouvaient une existence honnête, etc. Voilà, mon cher *Raton*, de bons marrons de Lyon à cuire, sans compter ceux que *Raton* trouvera de lui-même dans sa poche. *Bertrand* lui recommande avec instance cette nouvelle fournée. Peut-être même pourrait-il essayer un marron qui vaudrait mieux que tous les autres, c'est l'inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principes, et anti-citoyens par état; mais ce marron demande un feu couvert, et une patte aussi adroite que celle de *Raton*: et, sur ce, *Bertrand* baise bien tendrement les chères pattes de *Raton*. 1774.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de juin.

Mon cher maître, le petit discours patriotique de M. *Chambon* a réussi chez tous les étrangers; c'est le premier éloge vrai que j'ai jamais lu. Si *Louis XV* pouvait revivre, il le signerait; mais il l'a signé, puisqu'il dit précisément la même chose dans son testament.

Je vois que vous êtes mécontent de ces mots: *Ce que Louis XV a établi, et ce qu'il a détruit, mérite notre reconnaissance*: mais ce qu'il a établi, c'est l'école

militaire ; ce qu'il a détruit, c'eſt la faction intolé-
1774. rable des jéſuites ; j'oſe y ajouter la faction de meſſieurs *Crépin*, *Quatreſous*, *Quatrehommes*, *Gilet*, *Poirau*, qui firent la guerre de la fronde, et leurs ſucceſſeurs qui ont fait la guerre aux beaux-arts et à la raiſon. Ce n'eſt pas à vous de prendre le parti des éternels ennemis de ces arts et de cette raiſon, dont vous êtes le ſoutien.

Le feu roi ne voulait et ne pouvait vouloir que le bien, mais il s'y prenait mal. Son ſucceſſeur ſemble inſpiré par *Marc-Aurèle* ; il veut le bien et il le fait. S'il continue, il verra ſon apothéoſe avant l'âge où les badauds ſont majeurs.

Je ſuis fâché de mourir avant d'avoir vu les prémices du beau règne dont vous allez jouir. Je ſens que je n'en ai que juſqu'à la chûte des feuilles.

J'emploie mes derniers jours à faire réformer, ſi je puis, la plus grande injuſtice que l'ancien parlement ait jamais faite : ſi j'y réuſſiſſais, je mourrais content. La ſeule choſe dont *Raton* ſoit très-mécontent, c'eſt de partir ſans avoir embraſſé ſon cher *Bertrand*.

LETTRE LVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 d'auguſte.

Mon très-cher *Bertrand*, le diſcours de monſieur *Suard* eſt hardi, mais ſage ; il peut faire beaucoup de bien et nul mal.

S'il n'y avait pas dans la *Lettre d'un théologien à Sabatier*, une douzaine de traits sanglans et terribles, contre des gens puissans qui vont se venger, l'auteur de cette lettre, qui est assurément *Pascal* second du nom, serait le bienfaiteur de tous les honnêtes gens, mais voilà une guerre affreuse déclarée. 1774.

Si vous saviez ce qu'on entreprenait, ce qu'on demandait, ce qu'on était près d'obtenir, vous seriez fâché comme moi qu'on ait fait paraître si mal à propos, un si excellent et si funeste ouvrage.

Vous savez qu'un nommé *Chirol* autrefois domestique de *Cramer*, a reçu le manuscrit de Paris, qu'il l'a fait imprimer à Genève, qu'il a employé mon orthographe : il sait pourtant, aussi bien que vous, que je ne l'ai pas fait ; il l'avoue hautement, et il le dira juridiquement.

Les circonstances où cet admirable écrit paraît, me mettent dans la nécessité de publier combien je suis incapable d'atteindre à ce genre d'éloquence. J'attends de la probité et de la candeur de l'auteur, qu'il fera au moins comme *Chirol*, et qu'il ne me laissera pas accuser publiquement d'avoir rendu un si dangereux service à la raison. Il faut avoir cent mille hommes à ses ordres, pour faire de tels écrits.

Coré et *Dathan*, ne faites pas de moi le bouc émissaire ; vous ne serez pas engloutis, mais ne perdez pas un innocent.

Il est bien étonnant qu'un gueux comme *Sabotier* devienne le prétexte d'une persécution ou d'une révolution entière dans l'opinion des hommes.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'auguſte.

1774. LA femme du frère de feu *Damilaville* m'écrit, de Landerneau en Baſſe-Bretagne, une lettre lamentable. Ils prétendent qu'on perſécute en eux le philoſophe qui eſt mort entre vos bras; ils diſent que, depuis ſa mort, on a toujours cherché à les dépouiller d'un emploi qui les feſait vivre, et qu'on vient enfin de le leur ôter. Ils imaginent que M. *Turgot* peut donner à ce frère de *Damilaville* une place de ſous-commiſſaire de la marine. Ils paraiſſent réduits à la dernière misère, et ils ont des enfans.

C'eſt à mon cher *Bertrand* et à M. de *Condorcet* à voir s'ils peuvent obtenir cette place de ſous-commiſſaire pour le frère d'un de leurs *Ratons*. Je ne connais point ce nouveau martyr, et je me trouve dans une ſituation qui me rend bien inutile aux fidelles et à moi-même. Je ne parle point cette fois-ci de la *Lettre du théologien*, qu'on attribue à l'abbé du *Vernet*, et que je n'impute à perſonne.

J'ai vu dans ma retraite un grand vicaire de Touloufe, qui m'a paru très-inſtruit et très-bien intentionné. Il dit que nos ennemis ſont plus acharnés que jamais. *Dans la tempête adorez l'écho*, diſait *Pythagore*; et vous ſavez que cela veut dire, tenez-vous à la campagne loin des méchans; mais auſſi il eſt bien triſte d'être loin de ſes amis.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 10 de septembre.

MON cher philosophe, *Cramer* s'est avisé d'imprimer séparément cette petite diatribe qui était destinée à une nouvelle édition assez curieuse des Questions sur l'Encyclopédie, je vous l'envoie. 1774

J'avais minuté deux lettres pour vous et pour M. de *Condorcet*, mais je ne vous les envoie point, parce que le roi de Prusse est en Silésie. Vous me direz, quel rapport y a-t-il entre vos deux lettres, la Silésie et le roi de Prusse? vous le verrez quand vous les recevrez. Il s'agit d'une bonne œuvre. Puissé-je vivre assez long-temps pour la voir accomplie! (*)

(*) C'était la révision du procès des jeunes gens d'Abbeville. M. de *Voltaire* espérait que le roi de Prusse, protecteur du jeune d'*Etallonde*, qu'il avait pris à son service, pourrait favoriser cette entreprise, et l'appuyer de son crédit.

LETTRE LIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de septembre.

1774. OH, *Bertrands ! Bertrands ! Raton* a été près (je crois) de mourir de douleur et de vieillesse dans sa gouttière, à cent lieues de vous. Ne dites point qu'on ne m'attribuait pas à Compiègne la *Lettre du théologien*; on avait l'injustice de me l'imputer. Sans M. le chancelier qui, dans tous les temps, a eu pour moi une extrême bienveillance, j'étais perdu, grâce à un prêtre de cour. D'ailleurs l'abbé de *Voisenon*, mon ami depuis quarante ans, très-injustement outragé dans cet ouvrage, puisqu'il n'a jamais rimé d'ordures, m'a mis dans la douloureuse nécessité de me justifier auprès de lui. Enfin, pour achever mon malheur, on avait envoyé ce fatal écrit de Paris à Genève; c'était assurément trop prodiguer son éloquence contre un malheureux comme *Sabotier*.

J'ai vu à Ferney un grand vicaire de Toulouse, qui m'a dit que son archevêque avait chassé ce *Sabotier* parce qu'il volait dans les poches, et que sa langue, sa plume et ses mains sont également criminelles. Voilà donc nos ennemis.

Quoique je miaule toujours un peu contre vous, je vous confie une affaire plus intéressante, et je la mets sous votre protection.

Je ne crois pas que vous soyez pour le nouveau plus que pour l'ancien; mais j'ai des neveux dans le nouveau, qui frémissent encore, comme vous et moi, qu'on ait fait couper le poing et la langue, élevé un grand bûcher de deux voies de bois, à un petit-fils d'un lieutenant général, âgé de 18 ans, et au fils d'un président, âgé de 17, le tout pour n'avoir salué une procession de capucins, et pour avoir récité l'ode de *Piron*, à qui, par parenthèse, le feu roi faisait une pension de douze cents livres sur sa cassette pour cette ode. 1774.

Le chevalier de *la Barre* subit son horrible supplice en personne, et le fils du président d'*Etallonde* fut exécuté en effigie sous les yeux de son père, qui demanda aussi-tôt pour lui la confiscation du bien que le jeune homme tenait de sa mère. Il garda ce bien, et n'a jamais assisté son fils. Il y a de belles ames.

Ce martyr alla se faire soldat à Vésel.

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Le roi de Prusse lui a donné une sous-lieutenance, et me l'a envoyé au mois d'avril dernier. Vous saurez que ce jeune homme est le plus sage, le plus doux, le plus circonspect que j'aye jamais vu; ce qui prouve qu'il ne faut jamais couper la langue et le poing aux enfans, ni leur donner la question ordinaire et extraordinaire, ni les brûler à petit feu, parce qu'après tout ils peuvent se corriger.

Je voulais d'abord lui faire obtenir sa grâce par la protection du feu roi, et même de madame *du Barri*;

—— le roi mourut au mois de mai, et madame *du Barri*
1774. alla au Pont-aux Dames.

Je m'adreſſai au commencement du mois d'auguſte (que les barbares nomment août) à M. le chancelier de *Maupeou* qui me promit la grâce, qui arrangea tout pour favoriſer pleinement d'*Etallonde*; et auſſitôt il eſt parti pour Roncherolles.

Comme je vais partir bientôt pour l'autre monde, je vous lègue d'*Etallonde*, mais ſous le plus grand ſecret; parce que, ſi vous parlez, on me déterrera pour me brûler avec lui.

Pouvez-vous faire réuſſir cette affaire, et ſecourir l'humanité contre les cannibales? la philoſophie peut-elle réparer les maux affreux qu'a faits la ſuperſtition? Je vous enverrai le précis de ce que demande le jeune d'*Etallonde*. Cette bonne œuvre eſt au-deſſus de celle que je vous propoſais pour le frère de *Protagoras-Damilaville*.

Je vais écrire au roi de Pruſſe. Il m'avait donné permiſſion de dire qu'on lui ferait plaiſir de rendre juſtice à ſon officier. Je vais lui écrire que c'eſt vous qui êtes le protecteur de cet infortuné, et que je le ſupplie de vous adreſſer un certificat ſigné et ſcellé de lui, qui dépoſe de la ſageſſe et de la bonne conduite de d'*Etallonde*. S'il vous envoie ce certificat, l'un des deux *Bertrands* eſt en droit de le montrer au miniſtre des affaires étrangères, et de le preſſer de faire plaiſir à un monarque dont quelque jour on pourrait avoir beſoin. M. *Turgot* vous appuiera de tout ſon pouvoir, et M. de *Miromènil* ne refuſera pas de condeſcendre aux volontés de deux

ministres qui demanderont la chose du monde la plus juste, et même la plus honorable, l'expiation du crime abominable des *Pilates* d'Abbeville. 1774

Bertrands, *Bertrands*, cette négociation est digne de vous et de votre courage.

Voilà, mon digne philosophe, ce que je vous écrivais. Vous attendrez *mollia fandi tempora*. Je garderai chez moi l'officier du roi de Prusse, et je vous le résignerai par mon testament.

Je viens de lire le chef-d'œuvre de M. *Turgot*, du 13 de septembre; il me semble que voilà de nouveaux cieux et une nouvelle terre.

Vivez, instruisez, faites du bien; ceci est pour vous et pour M. de *Condorcet*.

LETTRE LX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 d'octobre.

Mon cher et grand philosophe, je vous ai légué d'*Etallonde*, comme je ne sais quel grec donna en mourant sa fille à marier à je ne sais quel autre grec. Il s'agit de voir si on peut obtenir en France la grâce d'un brave officier prussien, accusé d'avoir chanté, à l'âge de seize ans, une vieille chanson de corps de garde, et d'avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, connu par cette seule ode à la cour, et récompensé par une pension du roi de douze cents livres sur la cassette. Certainement le poing coupé,

1774. la langue arrachée, la torture ordinaire et extraordinaire, la roue et le bûcher n'étaient pas en raison directe du crime.

J'avais supplié le roi de Prusse de vous envoyer ou un passe-port pour d'*Etallonde*, dit *Morival*, ou une attestation de son général, qui servira de ce qu'elle pourra. Il me mande qu'il vous l'envoie, et peut-être avez-vous déjà reçu cette pancarte. Vous en ferez, après la Saint-Martin, l'usage que votre bienfesance et votre sagesse vous conseilleront; rien ne presse. Ce jeune homme reste toujours chez moi, et madame *Denis* le gardera, si je meurs avant que son affaire soit consommée.

Le roi de Prusse me dit qu'il charge son ministre de recommander d'*Etallonde* au garde des sceaux. Madame la duchesse d'*Enville* a déjà disposé M. de *Miromenil* à être favorable à d'*Etallonde*. Nous avons, dans l'ancien parlement et dans le nouveau, des hommes sages et justes, qui m'ont donné parole de faire réparer, autant qu'il sera en eux, l'arrêt des cannibales qui d'un trait de plume ont assassiné *la Barre* en personne, et d'*Etallonde* en peinture; arrêt qui, par parenthèse, ne passa que de deux voix. (*)

Il reste à voir s'il faut, ou qu'il fasse juger son procès, ou qu'il demande des lettres honteuses de grâce. Je suis absolument pour la révision, parce que j'ai vu les charges: une grâce n'est que l'aveu d'un crime. Il serait bien beau à la philosophie de forcer l'ancienne magistrature à expier ses atrocités, ou

(*) J'avais cru et j'avais dit de cinq.

d'obtenir de la pauvre nouvelle compagnie une réparation solennelle des infamies punissables de l'autre tripot. Ce problème des deux corps est aussi digne d'être résolu par vous que le problème des trois corps. 1774

Nous en parlerons dans quelque temps. Je recommande aux deux *Bertrands* cette bonne œuvre; *Raton* mourant n'est plus bon à rien.

Ne voyez-vous pas quelquefois M. d'*Argental*? il connaît cette affaire, il a un grand zèle.

Tout cela n'est pas trop académique, mais cela est humain et digne de vous. Ce n'est plus *Damilaville minor* dont je vous parle, j'espère qu'il ne vous importunera plus.

Adieu, digne homme.

N. B. Un fils du comte de *Romanzof* vient de faire des vers français, dont quelques-uns sont encore plus étonnans que ceux du comte de *Shouvalof*. C'est un dialogue entre DIEU et le révérend père *Haye*, auteur du *Journal chrétien*. DIEU lui recommande la tolérance, *Haye* lui répond:

Ciel! que viens-je d'entendre! Ah! ah! je le vois bien,
Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Tout n'est pas de cette force.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

1774. — Mon digne philosophe, aussi humain que sage, je viens encore de recevoir une lettre du roi de Prusse sur l'affaire de ce jeune homme. *J'ai chargé*, dit-il, *le ministre que j'ai en France, d'intercéder pour lui, sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour.* Et moi, j'y compte beaucoup, et encore plus sur votre humanité et sur votre sagesse.

Vous savez bien qu'il ne sera pas à propos qu'une certaine compagnie sache que c'est vous qui protégez un infortuné, livré à la fureur des hypocrites et des fanatiques. Je ne saurais trop vous répéter combien ce jeune homme mérite vos bontés. Il apprend à force son métier d'ingénieur; il est parvenu en très-peu de temps à lever des plans, et à dessiner parfaitement. Il se rendra très-utile dans le service où il est. Rien ne presse encore pour son affaire; il faut voir auparavant à quel parlement il devra s'adresser. Mon avis est toujours qu'il demande à faire juger son procès. Je n'aime point qu'on demande grâce quand on doit demander justice. Je m'en rapporterai à votre opinion et à celle de M. le marquis de *Condorcet*. C'est à des philosophes tels que vous deux à détruire l'œuvre infernale du fanatisme,

tiſme, et à venger l'humanité, ſans vous compromettre. 1774.

Si nous ne réuſſiſſons pas, je me flatte que le roi de Pruſſe n'en ſera que plus déterminé à favoriſer un bon ſujet, et qu'il l'avancera d'autant plus qu'il ſera ſecrétement offenſé du peu d'égard qu'on aura eu pour ſa recommandation.

Le miniſtère d'ailleurs paraît trop ſage pour refuſer à un roi, tel que celui de Pruſſe, une petite ſatisfaction qui n'intéreſſe en rien la politique.

Il eſt vrai, mon cher ami, que M. le maréchal de *Richelieu* ne m'a point payé depuis cinq ans la rente qu'il me doit; mais je n'impute cette négligence qu'à ſes grandes affaires, et non pas à un manque de bonne volonté. Cinquante ans d'intimité ſont une choſe ſi reſpectable, que je ne crois pas devoir me plaindre. Je me flatte que lui et d'autres grands ſeigneurs, entre les mains de qui j'avais mis ma fortune, ne me laiſſeront pas mourir ſans me mettre en état d'achever ce que j'ai commencé pour ce jeune homme ſi malheureux.

J'ai lu les mémoires de madame de *Saint-Vincent* et du major. Il me paraît clair qu'on a fait de faux billets. Cette affaire eſt très-grave pour madame de *Saint-Vincent*, et très-triſte pour M. de *Richelieu*.

Adieu, mon cher ami; les pattes toutes brûlées et toutes retirées du pauvre *Raton* embraſſent les mains des heureux *Bertrands*.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 de novembre.

1774. MESSIEURS les deux *Ajax*, qui combattez pour la raison et pour l'humanité, voici le fait.

Je vous écrivis, au commencement du mois, une lettre très-intéressante pour des cœurs comme les vôtres, et dans laquelle je vous priais hardiment de vous adresser à M. *Turgot*, parce qu'il est juste et humain.

Un M. *Bacon*, ci-devant substitut du ci-devant procureur général, M. de *Fleuri*, était en possession de se charger de toutes mes lettres, que je lui envoyais sous l'enveloppe de monsieur le procureur général, et qu'il faisait passer fidellement à leurs adresses. Ma lettre arriva tout juste dans le temps du voyage de M. de *Fleuri* à Maubeuge. Elle est probablement sous le scellé avec ses autres papiers. Voici, autant qu'il m'en souvient, ce qu'elle contenait à peu-près.

Je vous disais que le jeune gentilhomme d'Abbeville, nommé d'*Etallonde*, ayant été condamné, à l'âge d'environ seize ans, avec le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, au supplice de la langue arrachée avec des tenailles, de la main coupée, et du reste du corps jeté vivant dans le feu, comme accusé d'avoir mis son chapeau devant des

capucins pendant la pluie, d'avoir chanté une mauvaise chanson, faite il y a cent ans, et d'avoir récité à deux autres jeunes gens l'*Ode à priape* de *Piron*, pour laquelle ce *Piron* avait obtenu une pension de douze cents francs sur la cassette; que ce jeune d'*Etallonde*, dis-je, avait prévenu, par une prompte fuite, l'exécution de sa sentence; que, mourant de faim, il s'était fait soldat à Vésel dans les troupes du roi de Prusse; qu'en ayant été informé par un officier prussien qui vint chez moi, et ayant su que c'était un enfant de très-bonnes mœurs, et qui remplissait tous ses tristes devoirs, je pris la liberté d'en instruire le roi son maître, qui voulut bien le faire officier sur le champ. 1774.

Je vous disais que le roi de Prusse avait eu la bonté de me l'envoyer, et de lui accorder un congé beaucoup plus long qu'il ne les donne ordinairement.

Je vous certifiais qu'il étudiait chez moi les mathématiques, qu'il apprenait les fortifications, qu'il levait déjà des plans avec une facilité et une propreté singulière; que sa sagesse, sa circonspection, son assiduité au travail, et son extrême politesse, lui avaient gagné les cœurs de tous ceux qui sont à Ferney, et le nombre n'en est pas petit.

Je vous avouais avec douleur que son père, président d'Abbeville, avait obtenu la confiscation du bien que cet enfant avait de sa mère, et ne lui en faisait pas la plus légère part.

Je vous parlais du dessein de cet infortuné si estimable, d'obtenir en France sa réhabilitation, moins pour jouir de son bien, qui est très-peu de

chose, que pour se laver d'un arrêt que le sot peuple
1774. appelle un opprobre, et qui n'est un opprobre que pour ses juges.

Je vous disais que j'avais une partie de la procédure, mais qu'il fallait que je l'eusse toute entière; que cette abominable affaire n'avait été que l'effet d'une tracasserie de province, entre un dévot d'Abbeville et madame de *Brou*, abbesse de Villancourt, près d'Abbeville, tante de M. le chevalier de *la Barre*.

Je répondais que d'*Etallonde* n'était point chargé dans la partie du procès criminel qui m'a été remise.

Je vous exposais mon idée d'obtenir des lettres d'attribution au parlement de Paris, pour juger, en premier et dernier ressort, ce procès aussi exécrable que ridicule. Je pensais et je pense qu'il vaut mieux purger la contumace au parlement, que de demander des lettres de grâce, parce que grâce suppose crime, et que certainement ce jeune homme d'un rare mérite, brave officier, et de mœurs irréprochables, n'a point commis de crime.

Enfin, je vous priais d'implorer pour lui la protection de M. *Turgot*, dans un moment de loisir, s'il peut en avoir; mais je ne pouvais ni ne voulais rien hasarder avant d'avoir vu toute la procédure que j'attends avec quelque impatience.

Voilà donc ce que je vous mandais, et probablement ce que vous n'avez pas reçu. Si ma lettre a été saisie dans les papiers de M. *Joli de Fleuri*, je ne vois pas qu'il y ait un grand risque. On saura seulement que M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Con-*

aorcet, ont pitié d'un infortuné innocent. On verra qu'il faut proportionner les peines aux délits, et qu'il y a eu parmi nous des hommes beaucoup plus absurdes et beaucoup plus cruels que les cannibales. 1774.

Plus je fais mon examen de conscience, et moins je me souviens d'avoir mis dans ma lettre un seul trait qui pût compromettre personne. J'espère que celle-ci sera plus heureuse.

Je supplie M. d'*Alembert* de garder l'attestation que le roi de Prusse lui a envoyée en faveur de d'*Etallonde*, dit *Morival*, officier dans le régiment d'*Eickmann*, à Vésel. Je le supplie de ne point faire agir le ministre du roi de Prusse, avant que nous sachions quelle route nous devons tenir. Mais ce qui est très-essentiel, et ce qui est bien dans le caractère de monsieur d'*Alembert*, c'est qu'il employe toute la supériorité de son esprit à rendre cette affaire aussi intéressante pour le roi de Prusse qu'elle l'est pour nous. Il faut que ce prince y mette son honneur. Dès qu'il a fait une démarche, il ne doit pas reculer. Il a assez affligé l'humanité; il faut qu'il la console. Il avait pris d'abord la chose un peu légèrement et en roi; je veux qu'il la consomme en philosophe et en homme sensible, d'une manière ou d'une autre. Je lui écris dans cette idée. Monsieur d'*Alembert* fera beaucoup mieux et beaucoup plus que moi.

Raton met ses vieilles petites pattes entre les mains habiles des deux *Bertrands*; il remet tout à leur généreuse amitié.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de décembre.

1774. — Le vieux malade a reçu une lettre du 1 de décembre de M. *Bertrand*, le secrétaire des sciences, et une du 3 de décembre de l'autre secrétaire. Il n'importe à qui des deux *Bertrands* bienfesans le *Raton* aux pattes roussies écrive. Tout ira bien, encore une fois, et rien ne presse. Il faut laisser passer le froid mortel que nous éprouvons. Nous sommes entourés de neiges et de glaces, et persécutés d'un vent du nord qui nous met en Sibérie. Nons ne nous occupons, au coin du feu, qu'à rendre grâce aux deux sages et généreux *Bertrands*: mais voyez ce que c'est que de nous! voyez, mon très-cher sage, dans quelle prodigieuse erreur vous êtes tombé; dans quel tome des *Mille et une nuits* avez-vous pris *que je parais avoir envie d'employer dans cette affaire le crédit* d'un de nos académiciens? il faudrait que la tête m'eût tourné, pour que j'eusse une telle envie. Je vous ai mandé que je devais respecter une ancienne liaison et d'anciens bons offices; mais certainement il n'a jamais été ni dans ma pensée ni au bout de ma plume, que j'eusse dessein de me servir de lui dans notre affaire. Je me flatte qu'avec votre secours, et celui de l'autre *Bertrand*, elle réussira d'une manière

ou d'autre. Nous ne mettrons dans la confidence que les personnes qui y sont déjà. Nous ne compromettrons qui que ce puisse être. On ne rejettera surement pas la demande d'un grand prince. Madame la duchesse d'*Enville* nous appuiera de toute la chaleur qu'elle met dans sa profession de faire du bien. 1774.

J'ignore lequel des deux *Bertrands* a le bonheur d'être lié avec elle. Peut-être ont-ils tous deux cet avantage, tant mieux. Il faut que tous les honnêtes gens se tiennent bien serrés par la main. Ce que j'aime de madame la duchesse d'*Enville*, c'est qu'elle a un peu d'enthousiasme dans sa vertu courageuse. Je suis comme cet autre qui disait, à ce qu'on prétend, qu'il n'aimait pas les tièdes, et qu'il les vomissait de sa bouche. L'expression n'est ni noble ni juste, mais cela lui arrive souvent.

La personne qui veut bien avoir la bonté de vous faire parvenir la lettre de *Raton*, a bien autre chose à faire qu'à la lire. Il a un furieux fardeau à porter, mais il le portera toujours heureusement, ou je me trompe fort.

Philosophez, réjouissez-vous, aimez-moi comme je vous aime.

Raton.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de janvier.

1775. Le jeune écolier qui vous adresse ce chiffon, mon cher philosophe, craint beaucoup de vous ennuyer. Cependant il y a dans ce fatras une petite pointe de vérité et de philosophie, qui pourra obtenir votre indulgence pour mon jeune étourdi.

Il se sert d'abord de la permission que lui a donnée M. de *Rosni-Col bert-Turgot*, de lui adresser de petits paquets pour vous et pour M. de *Condorcet*.

N. B. Je crois avoir découvert les manœuvres infernales dont se servit un dévot pour perdre madame l'abbesse de Villancourt, le chevalier de *la Barre* et d'*Etallonde*. Si je vis encore six mois, nous verrons beau jeu.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de février.

Un secrétaire de l'académie devrait bien avoir ses ports francs. Je suis persuadé, mon cher et vrai philosophe, qu'il vous en coûte par an, en lettres inutiles, beaucoup plus que votre secrétariat ne vous rapporte. Cependant il faut que je vous mande, par la

la poste, que je suis très-en peine d'un ministre à qui j'ai adressé quatre paquets de rogatons pour vous, parmi lesquels rogatons il y a quelques marrons de *Raton* pour les *Bertrands*. 1775.

Je m'apperçois, par une lettre de M. de *Condorcet*, que ni vous ni lui n'avez reçu aucun de ces rogatons académiques. Cependant la première chose qu'avait faite le ministre, était de me dire: Envoyez-moi tous les marrons pour les *Bertrands*, et je les leur ferai tenir. Je vois que vous ne tenez rien, et que vous n'avez pas perdu grand'chose.

Dites donc à M. de *Condorcet* qu'il aille à l'office, et qu'il se fasse rendre son plat et le vôtre; car lorsque je brûle mes pattes pour vous, je veux du moins que vous mangiez un peu de mon plat.

Je ne doute pas que vous n'ayez écrit à *Luc* beaucoup de bien de mon jeune homme que vous ne connaissez pas, et que vous aimeriez si vous le connaissiez; car il est devenu un très-bon géomètre praticien, et c'est assurément tout ce qu'il faut dans son métier. On n'ouvre point une tranchée, on ne bat point en brêche avec des x x. Le maréchal de *Vauban* n'aurait pas résolu le problème des trois corps, mais *Euler* conduirait peut-être fort mal un siège.

Ut ut est, je ne quitte pas prise: j'écris lettre sur lettre à son maître *Luc*. Je ne démordrai de mon entreprise qu'en mourant. Vous me direz que je mourrai bientôt: cela est vrai; donc il faut se hâter: cela est conséquent.

Raton vous embrasse bien vivement, bien tendrement, du fond de son trou et du milieu de ses neiges. 1775.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de février.

CHER seigneur et maître, cher *Bertrand*, il y a long-temps que je n'ai pu vous dire combien je vous aime, combien je vous suis obligé d'avoir écrit en faveur de mon jeune homme. J'ai été très-malade, je le suis encore, et je crois que je pourrai bientôt laisser une place vacante dans l'académie que vous rendez si respectable. On dit que vous avez *élogié* l'abbé de *Saint-Pierre* : c'est l'expression des *Gazettes de Berne*, ma voisine. On dit que le prédicateur est fort au-dessus de son saint, et que votre discours est charmant. Vraiment je le crois bien. Vraiment vous avez ressuscité notre académie ; elle était morte sans vous. Voilà bientôt, ce me semble, le temps de se passer des docteurs de sorbonne, qui ne sont pas faits pour juger de la prose et des vers.

Croyez-vous que ce fût aussi le temps de donner, pour sujet des prix, non des éloges, dans lesquels il y a toujours de la déclamation, de l'exagération, et qui par-là ne passeront jamais à la postérité ; mais des discours tels que vous en savez faire, des jugemens sur les grands-hommes, à la manière de *Plutarque* ? Rien ne serait, ce me semble, plus instruc-

tif; rien ne formerait plus le jugement et le goût de nos jeunes écrivains. 1775.

Je vous envoie la seconde édition de Don Pèdre que je reçois dans le moment. Je vous prie de jeter un coup-d'œil sur la note qui est à la fin de la Tactique. Elle ne corrigera personne sur la rage de faire la guerre ; mais pourrons-nous corriger les monstres qui assassinent gravement l'innocence en temps de paix ?

Le pauvre *Raton* vous embrasse comme il peut avec ses misérables pattes.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'avril.

Raton à MM. Bertrand.

RATON a reçu la petite histoire de *Jean-Vincent-Antoine*, et remercie MM. *Bertrands*.

Mais *Raton* est désespéré qu'on lui impute, pour la troisième fois, depuis si peu de temps, des marrons qu'il n'a jamais tirés du feu, et qui peuvent causer de terribles indigestions.

La dernière aventure du chevalier de *Morton* et du comte de *Tressan* est aussi ridicule que dangereuse. Il est bien indécent que ce chevalier de *Morton* veuille se cacher visiblement sous la fourrure du vieux *Raton*. Il est bien mal informé, quand il parle des petits soupers d'*Epicure-Stanislas* qui ne soupa

jamais, et qui empêcha long-temps ses commensaux
1773. de souper.

Il est bien extraordinaire que le comte de *Tressan* ait attribué cette pièce à *Raton*, et lui ait répondu en conséquence avec des notes.

Le grand référendaire, dont *Raton* a un besoin extrême dans le moment présent, doit réprouver cette brochure, et être très-piqué contre l'auteur indiscret. Les pastophores vont s'assembler, et tout est à craindre. Cette saillie, très-mal placée dans le temps où nous sommes, peut sur-tout faire un tort irréparable au jeune homme à qui messieurs *Bertrands* s'intéressent. *Raton* est très-affligé, et à grande raison de l'être.

On aurait bien dû empêcher M. de *Tressan* de faire une si dangereuse équipée. On est obligé de suspendre tout dans l'affaire de notre jeune ingénieur, devenu aide de camp du roi son maître. Il faut se taire pendant quelque temps; mais sur-tout il est absolument nécessaire de rendre justice à *Raton*, et de ne lui point imputer un ouvrage si mal conçu, si mal rimé, dans lequel il y a quelques beaux vers, à la vérité, mais qui sont absolument hors de saison, et qui ne peuvent que gâter des affaires très-sérieuses.

Raton prie instamment MM. *Bertrands* de détourner de lui un calice si amer; ses vieilles pattes sont assez brûlées. Ils sont conjurés de ne pas faire brûler le reste de son maigre corps. Sa nièce est très-mal, et lui aussi; il faut qu'il meure en paix.

LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

A messieurs les deux secrétaires.

JE comptais envoyer aujourd'hui à l'un des *Bertrands* l'ouvrage très-utile sur le commerce des blés. Je ne conçois pas pourquoi on ne m'a pas envoyé encore l'imprimé. 1775.

L'un des *Bertrands* me mande qu'on ne sait point ce que c'est que ce *Jean-Vincent-Antoine*. Cependant j'ai reçu un mémoire concernant *Jean-Vincent-Antoine Ganganelli*, écrit de la même main, et envoyé sous le même contre-seing que l'écrit sur la liberté du commerce des blés. Mais certainement on ne fera nul usage de l'histoire de *Jean-Vincent-Antoine*.

On se confie entièrement au zèle généreux des *Bertrands*, au sujet de l'officier prussien. D'*Ornoi* s'obstine, pour disculper sa compagnie, à vouloir des lettres de grâce, que ce brave officier rejette avec horreur. Il manquerait d'ailleurs essentiellement au roi son maître, et il se déshonorerait s'il allait faire entériner à genoux ces lettres de grâce par ses bourreaux, en portant l'habit uniforme des vainqueurs de Rosbac. La seule idée d'une telle infamie fait bondir le cœur. Il ne veut absolument qu'un mot de consultation. Trois avocats de Paris

—— ne peuvent refuſer ce mot en 1775, après que
1775. huit avocats ont ſigné, en 1766, la même choſe que nous demandons.

Voilà l'unique point ſur lequel nous inſiſtons. Il ne s'agit que d'un oui ou d'un non, de la part de ces avocats. S'ils refuſent, il n'y aura autre choſe à faire qu'à nous renvoyer le mémoire à conſulter. On pourra en adreſſer un autre au roi très-chrétien en perſonne, ou s'en tenir uniquement à ce qu'on doit eſpérer du roi ſon maître.

Voilà tout ce qu'on peut dire ſur cette exécrable affaire.

A l'égard de celle du chevalier de *Morton* et du comte de *Treſſan*, elle eſt très-ridicule et très-dangereuſe dans les circonſtances préſentes. Monſieur de *Condorcet* eſt très-inſtamment ſupplié d'impoſer ſilence, s'il le peut, à ceux qui expoſent ainſi les fidelles à la perſécution. On met *Raton* dans la cruelle néceſſité de montrer publiquement que ce *Morton* eſt abſurde, et ne ſait pas la langue françaiſe. Il en faudra venir néceſſairement à ce ſcandale, pour peu que la malheureuſe épître de ce *Morton* ſoit connue. En vérité, cette diſparate eſt la choſe la plus déſeſpérante. Il ſerait affreux d'immoler ſon ami à la démangeaiſon d'imprimer des vers.

M. de *Treſſan* n'a-t-il pas dû ſentir que cet imprimé ne pouvait faire qu'un effet affreux?

Voici la lettre qu'on écrit au maître de ce malheureux officier perſécuté par le bœuf-tigre.

L'article *Monopole* ſera envoyé le 3 de mai.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de juillet.

Vous n'avez probablement point reçu, mon cher philosophe, une lettre que je vous avais écrite il y a près d'un mois, sous l'enveloppe de M. de *Vaines*. Je vous priais de dire un petit mot au roi de Prusse au sujet de M. d'*Etallonde de Morival*. Ce monarque vient de combler nos vœux et de surpasser nos espérances. Il appelle M. de *Morival* auprès de lui, il le fait son ingénieur et capitaine, il lui donne une pension. Cela vaux mieux, ce me semble, que d'aller se mettre à genoux à Paris devant Messieurs, et de leur avouer qu'on est un impie qui vient faire entériner sa grâce. 1775.

Le roi de Prusse, en fesant cette belle action, m'écrit la lettre la plus touchante et la plus philosophique.

Je vous envoie la requête au roi très-chrétien, par laquelle M. de *Morival* ne lui demande rien.

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 de juillet.

1775. MON cher ami, mon cher philosophe, je suis bien affligé. Votre lettre du 11 de juillet me pétrifie. Vous me dites qu'il y a long-temps que vous n'avez reçu de mes nouvelles. Je vois que mes paquets envoyés à M. de *Vaines* n'ont point été rendus à leurs adresses. Il y en avait un pour vous, et un autre pour M. de *Condorcet*.

Vous avez bien voulu vous intéresser tous deux au jeune homme qui a été si long-temps victime. Je vous mandais que son maître l'appelait auprès de lui, l'honorait d'une place distinguée, et lui donnait une pension. Le paquet contenait sur-tout une espèce de requête à un autre maître, dans laquelle il ne demandait rien. Il se contentait de démontrer la vérité, et d'essayer de faire rougir ses persécuteurs.

Il vaut mieux, sans doute, ne rien demander que de solliciter sa grâce quand on n'est point coupable; mais peut-être que cette requête un peu fière ne serait pas bien reçue dans le moment présent. Elle est plus faite pour être lue par des hommes éclairés et justes que par des gens de robe; et peut-être même ne faudrait-il pas qu'elle fût connue des gens d'Eglise; c'est un petit monument

secret qui doit rester dans vos archives, ou je suis bien trompé. 1775.

M. *Turgot* est le seul homme d'Etat à qui on ait osé en envoyer un exemplaire. Il n'aura pas le temps de le lire; les édits qu'il prépare pour le bonheur de la nation, ne doivent pas lui laisser de temps pour les affaires particulières.

Je vous demande en grâce de vous informer chez M. de *Vaines* des paquets que je lui ai envoyés pour vous, depuis plus d'un mois. Vous ne sauriez croire combien j'en suis inquiet; cela tire à conséquence.

J'ignore si M. de *Condorcet* est à Paris ou en Picardie. Probablement mes lettres ne lui sont pas parvenues plus qu'à vous. Je me trouve dans le même cas avec M. d'*Argental*. Me voilà comme un pestiféré à qui toute communication est interdite.

Luc me paraît changé en bien. Madame *Denis* est condamnée à un triste régime, et moi à mourir bientôt.

Deo consecratori est de la basse latinité. On dit que *Jérôme* s'est servi le premier de ce mot. Vous pourriez charger M. *Melon* de ce rejeton. Nous ferons bien mal les honneurs de Ferney à monsieur *Melon* et à son anglais, mais ce sera de bon cœur. Le nom de *Melon* m'est cher, c'est une race de philosophes.

Je vous embrasse tendrement, mon illustre ami. Tirez-moi d'inquiétude. Je ne sais plus où est *Mords-les*.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de juillet.

1775. — Vous ferez assurément une très-bonne action, mon cher philosophe, d'écrire au roi de Prusse, et de lui donner cent coups d'encensoir, qui feront cent coups d'étrivières pour les assassins de nos deux jeunes gens. Soyez sûr que l'homme en question sera encouragé par vos éloges; il les regardera comme les récompenses de la vertu, et il s'efforcera d'être vertueux, sur-tout quand il ne lui en coûtera rien, ou que du moins il n'en coûtera que très-peu de chose. Il mettra sa gloire à réparer les crimes des fanatiques et à faire voir qu'on est plus humain dans le pays des Vandales que dans celui des Velches.

Le mémoire de d'*Etallonde* est trop extra-judiciaire pour l'envoyer à tout le conseil; d'ailleurs on ne fera jamais rien pour lui en France, et il peut faire une fortune honnête en Prusse. Il la fera, si vous fortifiez le roi son maître dans ses bons desseins. Il est comme *Alexandre* qui faisait tout pour être loué dans Athènes. Soyez persuadé que ce sera à vous que mon pauvre jeune homme devra son bien-être. Je le ferai partir pour Potsdam, dès que vous aurez écrit.

Je viens de lire *Le bons sens*. Il y a plus que du

bon sens dans ce livre; il est terrible. S'il sort de la boutique du *Système de la nature*, l'auteur s'est bien perfectionné. Je ne sais si de tels ouvrages conviennent dans le moment présent, et s'ils ne donneront pas lieu à nos ennemis de dire: Voilà les fruits du nouveau ministère. 1775.

Votre bon sens, mon cher ami, tire très-habilement son épingle du jeu. Vous avez raison de ne jamais vous compromettre. Il faudra aussi que les deux *Bertrands* prennent toujours pitié des pattes de *Raton*. Il faut qu'on laisse mourir le vieux *Raton* en paix. Il y a une chose qu'il préférerait à cette paix, ce serait de vous embrasser avant de quitter ce monde.

LETTRE LXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce mardi, 15 d'auguste.

Je ne sais, mon cher et illustre maître, par quelle fatalité je n'ai reçu que samedi au soir, 12, votre lettre du 29. J'ai écrit dès le lendemain au roi de Prusse une lettre telle que vous pouvez la désirer, et cette lettre a dû partir par le courrier d'hier. Je souhaite à cet honnête et intéressant jeune homme tout le succès et le bonheur qu'il mérite, et je n'oublierai rien pour entretenir son auguste protecteur dans les sentimens de bonté qu'il a pour lui. Voilà ce que j'ai fait à votre prière et à sa

1775. considération, et dont je vous donne avis sans délai par le courrier le plus prochain, afin que vous preniez vos mesures en conséquence. Etes-vous content de moi? c'est au moins bien surement mon intention.

Vous l'êtes sans doute de ce que M. de *la Harpe* vient de remporter, pour la quatrième fois, le prix d'éloquence, et pour la quatrième fois encore le prix de poésie, et pour la seconde fois les deux prix dans le même jour, et de plus encore le premier accessit en vers. Le voilà comblé de gloire et ses ennemis de rage; aussi ne s'endorment-ils pas, et ils lui suscitent, en ce même moment, une affaire désagréable pour un article du *Mercure*, où sa faute, s'il en a fait une, est bien légère, mais sera bien grossie par l'envie et par la haine.

Je pense comme vous sur ce *Bon sens* qui me paraît un bien plus terrible livre que le *Système de la nature*.-Si on abrégeait encore ce livre (ce qu'on pourrait aisément, sans y faire tort), et qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous, et de pouvoir être acheté et lu par les cuisinières, je ne sais comment s'en trouverait la cuisine du clergé, qui dans ce moment ferait bien des sottises, si quelques évêques raisonnables ne l'empêchaient. Adieu, mon cher maître; vous avez peut-être actuellement à Ferney madame la duchesse de *Châtillon* et M. le comte d'*Anlezy*, à qui j'ai donné pour vous une lettre dont ils n'auront pas besoin quand vous les connaîtrez. Nous attendons mille

bonnes choſes des miniſtres vertueux qui entourent le trône, et nous eſpérons de n'être pas trompés. 1775.
Vale iterùm.

LETTRE LXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 d'auguſte.

M. *François de Neufchâteau*, que je ne connaiſſais pas, vint hier chez moi, mon cher et illuſtre ami. Il me parut indigné de cette infamie que l'ombre de *la Beaumelle*, menée par le ſquelette de *Fréron*, vient de publier contre la Henriade; et il me dit qu'il avait fait un mémoire où il rendait plainte contre cette atrocité que je ne connais que par ce qu'il m'en a dit; car je fais juſtice de ces rapſodies, en n'en liſant jamais aucune. Il m'a dit vous avoir écrit pour vous prier de l'autoriſer à pourſuivre cette canaille morte ou vivante, et m'a prié de vous en écrire auſſi. J'ai fort applaudi à l'honnêteté et au zèle de ce jeune homme, et je lui ai répondu de votre reconnaiſſance, et de celle de tous les gens de lettres, dignes de porter ce nom. Il ſerait temps, ce me ſemble, qu'on fît juſtice de pareils marauds. A quoi ſervirait-il d'avoir tant d'honnêtes gens dans le miniſtère, ſi les gredins triomphaient encore? M. de *Neufchâteau* attend, mon cher maître, une lettre de vous qui l'encourage, et dont il eſt bien digne. Je déſire beaucoup et la publication

et le succès du mémoire qu'il prépare, et j'espère
1775. que les Velches même, tout velches qu'ils sont, y applaudiront pour le moins autant qu'à l'opéra comique. Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse et vous souhaite autant de santé et d'années que vous avez de gloire.

Bertrand l'aîné.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 d'auguste.

Mon cher ami, mon cher soutien de la raison et du bon goût, mon cher philosophe, mon cher *Bertrand*, le vieux *Raton*, quoique n'en pouvant plus, a recu de son mieux M. d'*Anlezy* et madame la duchesse de *Châtillon*. Il a fait son compliment à votre aide de camp *la Harpe*, sur les deux batailles qu'il vient de gagner. Il lève toujours les mains au Seigneur pour le succès de la bonne cause; mais il n'est pas heureux à la guerre. Il vient de perdre le procès de douze mille agriculteurs nécessaires à l'Etat, contre vingt moines inutiles au monde. Le parlement de Besançon a condamné aux dépens et à la servitude douze mille sujets du roi, qui ne voulaient dépendre que de lui, et non d'un couvent de moines. Nous verrons comment M. *Turgot* et M. de *Malesherbes* jugeront ce jugement de Besançon. Cette aventure m'attriste. Il faut passer

toute sa vie à combattre; mais je ne combattrai point *Fréron*; il ne faut pas attaquer à la fois toutes les puissances. 1775.

Si vous voyez M. de *Neufchâteau*, dites-lui, je vous en prie, combien je suis touché de son amitié courageuse; mais détournez-le du dessein d'intenter un procès qui serait très-ridicule. Il se peut très-bien que *Fréron* et *la Beaumelle* aient fait une Henriade meilleure que la mienne; rien n'est plus aisé. Il n'y a pas moyen de présenter requête au conseil pour obtenir qu'on préfère ma Henriade à celle de *Fréron*: cette démarche serait d'ailleurs contre les principes de M. *Turgot* qui donne toute liberté aux marchands de livres comme aux marchands de blé.

Considérez encore, s'il vous plaît, que la loi du talion est en vigueur dans la république des lettres. Je me suis tant moqué de l'ami *Freron*, qu'il est bien juste qu'il me le rende. Si M. de *Neufchâteau* veut prendre mon parti, et combattre en ma faveur en champ clos, dans le *Mercure* ou dans quelque autre des mille et un journaux qui paraissent toutes les semaines, cela pourra faire un très-grand effet sur l'esprit de trois ou quatre lecteurs désintéressés, et je lui en témoignerai ma juste reconnaissance.

Je renvoie, ces jours-ci, au roi de Prusse son capitaine ingénieur, et je crois lui faire un très-bon présent. Je vous remercie mille fois, mon cher ami, de la bonté que vous avez eue de recommander ce jeune homme; c'est une de vos bonnes

—— actions. Le roi de Prusse cherchera toujours à
1775 mériter votre suffrage, et toutes les fois qu'il agira en prince généreux et bienfaisant, c'est à vous qu'on en aura l'obligation.

La Harpe me succédera bientôt dans votre académie. J'ai eu une nourrice qui disait à mon âge : Les *De profundis* me battent les fesses.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de novembre.

Vous devez être surchargé continuellement de lettres, mon cher et grand maître. Je n'augmenterai pas long-temps le fardeau. J'ai reçu, il y a quelque temps, un petit avertissement de la nature qui m'a dit : *Dispone domi tuæ, cras enim morieris.*

M. d'*Argental* m'a envoyé de petits billets charmans de mademoiselle d'*Espinasse*. Je ne me sens pas la tête assez forte pour oser la remercier de la part qu'elle a daigné prendre à ma petite province. Vous lui parlerez bien mieux que je ne lui écrirais. Dites-lui, je vous en prie, combien je suis pénétré de ses bontés. Je ne veux pas mourir ingrat.

D'*Etallonde* est actuellement à Potsdam; le roi l'a très-bien accueilli, très-bien traité, très-encouragé, et lui a dit qu'il aurait soin de sa fortune. Le

jeune

jeune homme s'est conduit et a parlé avec la plus grande prudence. Il réussira beaucoup, ou je suis fort trompé. Cela fait voir qu'il ne faut pas tant se presser de couper le poing et la langue à un enfant, de lui donner la question ordinaire et extraordinaire, et de le jeter tout vivant dans un bûcher composé d'une corde de bois et d'une grande charrette de fagots; car on ne sait jamais ce qu'un enfant deviendra. Un homme qui est aujourd'hui un ministre d'Etat cher à la France, et qui passe pour un des meilleurs généraux de l'Europe, commença par être camarade du père *Adam* dans la ville de Dole; et le prince *Eugène*, à dix-sept ans, s'enivrait avec *Dancourt*, et couchait avec le reste de la famille. 1775.

Vous savez que le roi de Prusse vient d'essuyer un terrible accès de goutte aux quatre membres, c'est actuellement la mode des grands-hommes (*).

Le roi établit donc à l'académie des sciences un prix pour du salpêtre. J'avais, en vérité, gagné ce prix; car j'avais équipé pour ma part un vaisseau qui amenait du salpêtre du Bengale en France. Notre salpêtre a été fondu par l'eau de la mer qui est entrée dans le vaisseau, et je n'aurai point le prix. Je ne m'étonne point que les Chinois aient inventé la poudre quinze cents ans avant nous; leur terre est pleine d'un salpêtre excellent, et nous ne savons encore que gratter des caves.

On dit que des bonzes ont voulu depuis peu

(*) M. *Turgot.*

faire du mal aux disciples de *Confucius*, et que le
1775. jeune empereur *Kam-hi* (*) a tout appaisé avec une sagesse au-dessus de son âge : cela donne envie de vivre encore quelque temps ; cependant il faut bien s'aller rejoindre à l'être des êtres.

Raton embrasse avec révérence les deux *Bertrands* de ses deux petites pattes moitié grillées, moitié desséchées.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

6 de février.

1776. Je vous avertis, illustre secrétaire de notre académie, que M. *Poncet*, l'un des plus célèbres sculpteurs de Rome, vient exprès à Paris pour faire votre buste en marbre. Il s'est, en passant, essayé sur moi pour arriver jusqu'à vous par degrés. Ce n'est pas un simple artiste qui copie la nature ; c'est un homme de génie qui donne la vie et la parole.

Prêtez-lui votre visage pour quelques heures, et conservez votre amitié pour votre très-humble et très-obéissant serviteur et confrère, *V.*

(*) *Louis XVI.*

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de février.

NOTRE maître à tous, notre grand *Bertrand*, —— 1776.
vous abandonnez votre vieux *Raton*, depuis que vous êtes secrétaire du clergé, sous le nom de secrétaire de l'académie. Je ne suis plus l'heureux *Raton* à qui vous fesiez quelquefois tirer les marrons du feu. Je ne tire que les marrons de mon petit pays de Gex; et, dans cette aventure, j'ai plus brûlé les griffes des fermiers généraux que je n'ai brûlé mes pattes. Il est bien doux d'avoir délivré ma nouvelle patrie de la rapacité de soixante et dix-huit alguazils, qui n'étaient que soixante et dix-huit voleurs de grand chemin, au nom du roi.

Vous souvenez-vous de celui qui disait à *Jacques-Auguste de Thou: Je travaille comme un diable, pour avoir quelque part dans votre histoire?* Je pourrais vous en dire autant, puisque vous vous amusez quelquefois à faire passer vos confrères à la postérité.

A propos de postérité, je vous avertis, mon cher philosophe, que vous aurez bientôt un sculpteur de Rome, qui vient exprès à Paris pour faire votre statue en marbre. Je lui ai donné une lettre pour vous, et je vous préviens que je ne vous

trompe point dans cette lettre, quand je vous dis
1776. qu'il donne la vie et la parole.

Il aurait aussi une grande envie de sculpter monsieur *Turgot* : *Consule Fabricio, dignumque numismate vultum.*

M. *Turgot* succédera-t-il dans notre académie à M. le duc de *Saint-Aignan*, qui était, je pense, son beau-frère ? et si vous ne choisissez pas monsieur *Turgot*, prendrez-vous M. de *la Harpe* ? il nous faut un homme qui ose penser, soit ministre, soit poëte tragique.

Je ne peux pas vous dire au juste quand ma place sera vacante ; mais je vous confie qu'il y a quelques fanatiques d'un tripot remis en honneur, qui feront tout ce qu'ils pourront pour me rendre les mêmes honneurs qu'ils ont rendus au chevalier de *la Barre* et à d'*Etallonde*. Un misérable libraire, nommé *Bardin*, s'est avisé d'annoncer une édition en quarante volumes, sous mon nom. Il ne se contente pas de m'étouffer sous ce tas énorme de sottises qu'il m'attribue, il veut encore me faire brûler avec elles. Le scélérat m'impute hardiment tous les ouvrages de milord *Bolingbrocke*, le Catéchumène de M. de *Bordes*, académicien de Lyon, le Dîner de *Boulainvilliers*, des extraits de *Boulanger* et de *Fréret*, et cent autres abominations de cette force. Ce procédé est punissable ; mais que faire à un libraire qui demeure dans une république où tout le monde est ouvertement socinien, excepté ceux qui sont anabaptistes ou moraves ? Figurez-vous, mon cher ami, qu'il n'y a pas actuellement

un chrétien de Genève à Berne : cela fait frémir. Il n'y a pas long-temps que les poliſſons, qu'on 1776.
nomme miniſtres ou paſteurs, ont préſenté une requête aux poliſſons de je ne ſais quel conſeil de Genève, pour obtenir une augmentation de leur penſion, et une diminution du nombre de leurs prêches, attendu, diſaient-ils, que perſonne ne venait plus les entendre. Nous n'avons plus de défenſeurs de la religion que dans la ſorbonne et dans la grand'chambre ; mais auſſi il ne faut pas que ces meſſieurs perſécutent ceux que le libraire *Bardin* calomnie ſi indignement. Je ne plaiſante point ; je ſens combien il eſt dangereux d'être accuſé, et combien il eſt ridicule de ſe juſtifier. Je ſens auſſi qu'il ſerait bien triſte, à mon âge de quatre-vingt-deux ans, de chercher une nouvelle patrie comme d'*Etallonde*. J'aime fort la vérité, mais je n'aime point du tout le martyre.

Je vous embraſſe très-tendrement ; conſolez-moi, je vous prie, ſi cela peut vous amuſer quelques minutes.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de mars.

Mon cher philoſophe, il me paraît démontré par convenance, *plus* juſtice, *moins* bavarderie et ennui, *plus* intérêt du corps, *diviſé* par véri-

table esprit et véritable éloquence, qu'il faut
1776. absolument que M. de *Condorcet* soit des nôtres, sans quoi notre académie sera un jour aussi méprisée que la sorbonne. Nous avons été si touchés sur notre frontière de Suisse des remontrances de votre parlement de Paris, que nous en avons fait aussi dans notre province; je vous les envoie. Ces pauvretés amusent un moment; mais moi je vous relis toujours, et je vous aime de même. *V.*

Je reçois dans ce moment une lettre de votre digne ami, M. de *Condorcet*, du 10 mars. Voici le siècle de *Marc-Aurele*, où je suis bien trompé. Mais que dites-vous de *messieurs*?

LETTRE LXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de mars.

Bertrand plaint très-sincèrement *Raton* de se croire obligé de se taire au sujet de *Rossinante-Childebrand*; pour *Bertrand* qui n'a jamais vu *Childebrand-Adonis*, qui ne l'a jamais cru *Mars*, mais tout au plus *Mercure*, il ne peut que se réjouir, avec tous les honnêtes *Bertrands*, de voir *Childebrand* dans l'opprobre qu'il mérite.

Chabanon passe sa vie à dire des injures de l'académie, et à désirer d'en être. Il réussirait mieux avec moins d'injures et plus de bons ouvrages.

J'ai lu la lettre de *Raton* à *Cormoran*; cette lettre

est charmante, et *Bertrand* en fera l'usaque que *Raton* désire. Il aurait pu l'augmenter d'un article intéressant, c'est que *messieurs* se proposaient, il y a peu de temps, de faire revivre, par leurs arrêts, les principes si raisonnables de la sorbonne, au sujet de l'intérêt de l'argent : c'était à l'occasion d'une affaire où ils voulaient faire regarder M. *Turgot* comme *fauteur de l'usure*. Vous jugez du succès qu'aurait eu cette adroite imputation. Heureusement on leur a imposé silence sur cette affaire, et on leur a épargné le ridicule dont ils allaient se couvrir. 1776.

Le rêve de *Bailly* sur ce peuple ancien, qui nous a tout appris, excepté son nom et son existence, me paraît un des plus creux qu'on ait jamais eus ; mais cela est bon à faire des phrases, comme d'autres idées creuses que nous connaissons, et qui font dire qu'on est *sublime*. J'aime mieux dire avec *Boileau*, en philosophie comme en poésie : *Rien n'est beau que le vrai*.

Ce *Poncet* est venu chez moi avec une lettre de vous. Je lui ai demandé quels étaient les italiens, si jaloux d'avoir ma figure, qui désiraient que je me soumisse encore à l'ennui de la faire modeler. Il m'a dit que c'était un *secret*. J'en ai conclu que ce grand sculpteur était encore un plus grand hableur, et je l'ai remercié de sa bonne volonté, en lui disant qu'un sculpteur célèbre de ce pays-ci venait de faire mon buste, et qu'il pouvait le copier s'il le voulait. Adieu, mon cher et illustre maître, je crois que *la Harpe* va enfin être de

—— l'académie ; nous en avons grand besoin. Ce n'est
1776. pas que nous manquions de postulans pour s'enrôler, mais ils ne sont pas de taille. *Vale et me ama.*

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 d'avril.

Vous vous moquez toujours du poëte ignorant
Qui de tant de héros a choisi Childebrand.

Mais ce *Childebrand* a été vingt ans *Adonis*; il a été *Mars*. Je lui ai eu, dans deux occasions de ma vie, les plus grandes obligations. Je dois donc me taire. Je souffre un peu de la disgrâce qu'il éprouve, car il me doit de l'argent; seconde raison pour me taire. Je lui avais conseillé de ménager des gens de lettres qui sont écoutés dans Paris; ce conseil lui a déplu, troisième raison pour me taire.

Vous savez, mon très-cher philosophe, que *Chabanon* a la plus grande envie d'être des nôtres; mais, comme les octogénaires de notre tripot ne sont pas encore morts, ni moi non plus, j'attends pour vous en parler que ma place soit vacante.

Je devrais me taire encore sur un homme qui m'a fait du mal, et qui vous a fait un très-petit bien; mais il faut que je vous en parle. J'apprends qu'il y a quelques copies dans Paris d'une lettre que je lui ai écrite; ces copies sont toutes défigurées, et c'est ce qui arrive fort souvent. Je me crois

crois obligé, en conscience, de vous envoyer une copie très-fidelle, où il n'y a pas un mot de changé, afin que, dans l'occasion, mon cher *Bertrand* puisse rendre à *Raton* la justice qui lui est due. 1776.

Je vous prie, quand vous serez de loisir, de me mander si vous croyez que les brachmanes aient autrefois reçu une astronomie complète d'un peuple qui n'existe plus. M. *Bailly*, votre confrère, me paraît fort attaché à cette opinion; il a beaucoup d'esprit et de sagacité; son livre est un roman céleste. Pour l'anneau de *Saturne*, cela passe mes forces.

Ce qui ne passe pas ma portée, c'est de sentir une partie de votre mérite, de le révérer de loin, ce qui me fâche beaucoup, et de vous aimer de tout mon cœur, ce qui fait ma consolation.

Vous ne m'avez point mandé si ce sculpteur, nommé *Poncet* ou *Poncetti*, avait obtenu de vous la permission de faire votre buste. Son ambition était de sculpter M. *Turgot* et vous.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'avril.

Mon cher ami, on me mande que mademoiselle d'*Espinasse* est très-dangereusement malade. J'en suis très-affligé, car je la connais mieux que personne, puisque je la connais par l'estime et par

l'amitié que vous avez pour elle. Je vous prie,
1776. si vous avez le temps d'écrire un mot, de vouloir bien m'informer au plus vîte du retour de sa santé.

Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher philosophe. *V.*

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

C'est pour le coup, mon cher ami, que la philosophie vous a été bien nécessaire. Je n'ai appris que tard, et par d'autres que par vous, la perte que vous avez faite. Voilà toute votre vie changée. Il sera bien difficile que vous vous accoutumiez à une telle privation. On dit que le logement, que vous habitez peut-être déjà, est triste. Je crains pour votre santé. Le courage sert à combattre, mais il ne sert pas toujours à rendre heureux.

Je ne vous parle [illegible] dans votre perte particulière, de la perte générale que nous avons faite d'un ministre digne de vous aimer, et qui n'était pas assez connu chez les velches de Paris. Ce sont à la fois deux grands malheurs auxquels j'espère que vous résisterez.

Je n'ai point de nouvelles de M. de *Condorcet*. On le dit non-seulement affligé, mais en colère. Lorsque vous aurez arrangé toutes vos affaires, et fini votre déménagement; lorsque vous aurez un

moment de loisir, mandez-moi, je vous prie, s'il y a quelque chose à craindre pour cette malheureuse philosophie qui est toujours menacée. Ah, que nous avons à souffrir de la nature, de la fortune, des méchans et des sots! Je quitterai bientôt ce malheureux monde, et ce sera avec le regret de n'avoir pu vivre avec vous. Ménagez votre existence le plus long-temps que vous pourrez. Vous êtes aimé et considéré, c'est la plus grande des ressources. Il est vrai qu'elle ne tient pas lieu d'une amie intime; mais elle est au-dessus de tout le reste. 1776.

Adieu, mon vrai philosophe; souvenez-vous quelquefois d'un pauvre vieillard mourant qui vous est aussi tendrement dévoué qu'aucun de vos amis de Paris.

LETTRE LXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 24 de juin.

Je ne vous ai point appris mon malheur, mon très-cher et très-digne maître; d'abord parce que je n'avais pas la force d'écrire, et ensuite parce que je n'ai pas douté que nos amis communs ne vous en instruisissent. Je ne m'apercevrai du secours de la philosophie, que lorsqu'elle aura pu réussir à me rendre le sommeil et l'appétit que j'ai perdus. Ma vie et mon ame sont dans le vide, et l'abyme de douleur où je suis me paraît sans fond. J'essaie

—— de me secouer et de me distraire, mais jusqu'à
1776. présent sans succès. Je n'ai pu m'occuper, depuis un mois que j'ai essuyé cet affreux malheur, qu'à un éloge que j'ai lu à la réception de *la Harpe*, et dans lequel il y avait plusieurs choses relatives à ma situation, que le public a bien voulu sentir et partager. Ce succès n'a fait qu'augmenter mon affliction, puisqu'il sera ignoré pour jamais de la malheureuse amie qu'il aurait intéressée.

Adieu, mon cher maître; quand ma pauvre ame sera plus calme et moins flétrie, je vous parlerai des autres chagrins que je partage avec vous, mais qui, en ce moment, sont étouffés par une douleur plus vive et plus pénétrante. Conservez-vous, et aimez toujours *tuum ex animo*.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 26 de juillet.

Secrétaire du bon goût plus que de l'académie, mon cher philosophe, mon cher ami, à mon secours. Lisez mon factum contre notre ennemi M. *le Tourneur*. Faites-le lire à M. *Marmontel* et à M. de *la Harpe*, qui y sont intéressés. Voyez si vous pourrez, et si vous oserez m'écrire une lettre ostensible, un mot de votre secrétairerie, en réponse de ma requête.

Je suis un peu indigné contre ce *le Tourneur*;

mais il faut retenir sa colère, quand on plaide devant ses juges. On veut nous faire trop anglais, et je plaide pour la France. J'ai dit exactement la vérité, c'est ce qui fait que je m'adresse à vous. 1776.

Je vous crois actuellement très-occupé des prix, mais je vous demande un demi-quart d'heure d'audience. Je suis bien malheureux de vous la demander de cent lieues loin. Conservez-moi un peu d'amitié; elle est la consolation des derniers jours de ma vie. Je ne sais si la vôtre est heureuse; la mienne serait moins déplorable, si je pouvais vous embrasser.

LETTRE LXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

J'AI lu hier à l'académie, mon cher et illustre confrère, l'excellent ouvrage que vous m'avez adressé pour elle. Elle l'a écouté avec le plaisir que lui fait toujours ce qui vient de vous. Vos réflexions sur *Shakespeare* nous ont paru si intéressantes pour la littérature en général, et pour la littérature française en particulier, si utiles sur-tout au maintien du bon goût, que nous sommes persuadés que le public en entendrait la lecture avec la plus grande satisfaction, dans la séance du 25 de ce mois, où les prix doivent être distribués. Mais, comme nous ne pouvons disposer ainsi de votre ouvrage sans votre agrément, la compagnie m'a chargé de vous le demander, et je m'acquitte, avec empressement,

1776. d'une commission qui m'est si agréable. Vous sentez cependant, mon cher et illustre confrère, que cet écrit, dans l'état où il est, aurait besoin de quelques légers changemens, sinon pour être imprimé, au moins pour être lu dans une assemblée publique. Il est indispensable de taire le nom du traducteur que vous attaquez, et de mettre seulement à la place le nom général de *traducteurs*; car ils sont en effet au nombre de trois. Il serait convenable encore, même en ne nommant point ces traducteurs, de supprimer tout ce qui pourrait avoir l'air de personnalité offensante. Il serait nécessaire enfin de retrancher, dans les citations de *Shakespeare*, quelques traits un peu trop libres pour être hasardés dans une pareille lecture. L'académie désire donc, mon cher et illustre confrère, ou que vous nous autorisiez à faire ces corrections, dans lesquelles nous mettrons à la fois toute la sobriété et toute la prudence possible, ou, ce qui serait mieux encore, que vous fissiez vous-même ces légers changemens, l'ouvrage ne pouvant que gagner de toute manière à être revu et corrigé par vous. J'attends incessamment votre réponse à ce sujet, et vous renouvelle, du fond de mon cœur, les assurances bien vives du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis, depuis tant d'années, mon cher et illustre confrère,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT,

secrétaire perpétuel de l'académie française, au louvre.

P. S. Après vous avoir parlé au nom de l'académie, permettez-moi, mon cher maître, de vous parler pour mon compte, et seulement entre vous et moi. Votre ouvrage, excellent en lui-même, me paraît plus excellent encore pour être lu dans une assemblée publique de l'académie, comme une réclamation, au moins indirecte, de cette compagnie, contre le mauvais goût qu'une certaine classe de littérateurs s'efforce d'accréditer. Je m'attends bien que vous donnerez votre consentement à cette lecture, et que vous m'écrirez une lettre honnête pour l'académie. Vous pourriez, au lieu des grossiéretés (inlisibles publiquement) que vous citez de *Shakespeare*, y substituer quelques autres passages ridicules et lisibles, qui ne vous manqueront pas. Vous pourriez même ajouter à votre diatribe tout ce qui peut contribuer à la rendre piquante, quoiqu'elle le soit déjà beaucoup. Par malheur, le temps nous presse un peu; car notre assemblée publique est d'aujourd'hui en trois semaines, et il serait bon que votre diatribe corrigée me parvînt avant le lundi, 19 de ce mois. Pour abréger le temps, envoyez-moi, si vous voulez, vos additions, en cas que vous en ayez à faire, et je me chargerai des retranchemens qui ne sont pas difficiles, et qui ne feront rien perdre à l'ouvrage. Au reste, si vous consentez à la lecture publique, comme je l'espère, il sera bon que l'ouvrage ne soit pas imprimé avant le 25, qui sera le jour de cette lecture. 1776.

1776. Réponse, mon cher maître, sur tous ces points, et la plus prompte qu'il sera possible. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguste.

Mon très-cher grand-homme, premièrement je vous supplie de présenter mes remercîmens et mes profonds respects à l'académie.

Souffrez à présent que je vous dise que vous ne pouvez trop vous dissiper, et que ma guerre contre l'Angleterre vous amusera. Ceci devient sérieux. *Le Tourneur* seul a fait toute la préface, dans laquelle il nous insulte avec toute l'insolence d'un pédant qui régente des écoliers. Voyez, mon cher ami, le ton de *le Tourneur*, qui est aussi ennuyeux que l'auteur de l'*Année sainte*, et qui est beaucoup plus impertinent. J'ai été inondé de lettres de Paris, tous les honnêtes gens sont irrités contre cet homme; plusieurs ont retiré leurs souscriptions. Il faudrait mettre au pilori du Parnasse un faquin qui nous donne, d'un ton de maître, des *Gilles* anglais pour mettre à la place des *Corneille* et des *Racine*, et qui nous traite comme tout le monde doit le traiter.

Ayez donc la bonté de ne point prononcer son vilain nom. A l'égard des turpitudes qu'il est néces-

faire de faire connaître au public, et de ces gros mots de la canaille anglaise qu'on ne doit pas faire entendre au louvre, serait-il mal de s'arrêter à ces petits défilés, de passer le mot en lisant, et de faire désirer au public qu'on le prononçât, afin de laisser voir le divin *Shakespeare* dans toute son horreur, et dans son incroyable bassesse ? Si c'est vous qui daignez lire, vous saurez bien vous tirer de cet embarras qui, après tout, est assez piquant. *Fils de p.....* est dans *Molière*. Quand vous le trouverez dans les additions que je vous envoie, il ne vous en coûtera pas beaucoup de le supprimer ; mais conservez, je vous en supplie, l'endroit où je demande justice à la reine ; je combats pour la nation. Je ressemble à M. *Roux* de Marseille, qui fit la guerre aux Anglais, en 1756, en son propre et privé nom. Donnez-moi permission d'aller en course ; cela s'appelle, je crois, des lettres de marque. 1776.

J'ignore si la séance commencera ou finira par cette bagatelle. Je souhaiterais qu'elle fût lue au début, et qu'on pelotât en attendant partie.

Adieu ; je me console de ma triste existence, en vous fournissant un moment pour vous amuser. Je me recommande à tous mes confrères qui voudront bien se ressouvenir de moi, et soutenir un français contre quelques velches.

LETTRE LXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 d'auguſte.

1776. — Je ſens bien, mon cher ami, que je n'ai pas aſſez travaillé ma déclaration de guerre à l'Angleterre; elle ne peut réuſſir que par votre art, très-peu connu, de faire valoir le médiocre, et d'eſcamoter le mauvais par un mot heureuſement ſubſtitué à un autre, par une phraſe heureuſement accourcie, par une expreſſion ſous-entendue, enfin par tous les ſecrets que vous avez.

Tout le plaiſant de l'affaire conſiſte aſſurément dans le contraſte des morceaux admirables de *Corneille* et de *Racine*, avec les termes du bordel et de la halle que le divin *Shakeſpeare* met continuellement dans la bouche de ſes héros et de ſes héroïnes. Je ſuis toujours perſuadé que, quand vous avertirez l'académie qu'on ne peut pas prononcer au louvre ce que *Shakeſpeare* prononçait ſi familièrement devant la reine *Eliſabeth*, l'auditeur qui vous ſaura bon gré de votre retenue, laiſſera aller ſon imagination beaucoup au-delà des infamies anglaiſes qui reſteront ſur le bout de votre langue.

Le grand point, mon cher philoſophe, eſt d'inſpirer à la nation le dégoût et l'horreur qu'elle doit avoir pour *Gilles-le-Tourneur*, préconiſeur de *Gilles-Shakeſpeare*, de retirer nos jeunes gens de l'abo-

minable bourbier où ils se précipitent, de conserver un peu notre honneur, s'il nous en reste. Je remets tout entre vos mains. Soyez aujourd'hui mon *Raton*; coupez, taillez, rognez, sur-tout effacez. Mais je vous conjure de laisser subsister mon invocation à la reine et à nos princesses. Il faut les engager à prendre notre parti. Je dois sur-tout prendre la reine pour ma protectrice, puisqu'elle a daigné renoncer à *le Kain*, pendant un mois, en ma faveur. Elle aime le théâtre tragique; elle distingue le bon du mauvais, comme si elle *mangeait du beurre et du miel*; elle sera le soutien du bon goût. 1776.

Je vous prierai de me renvoyer la diatribe, quand vous aurez daigné la lire et l'embellir. J'y retravaillerai encore; j'ai des matériaux, et je vous la renverrai par M. de *Vaines*. Je crois que c'est au libraire de l'académie d'imprimer ce petit morceau. Il augmentera le nombre de mes ennemis; mais je dois mourir en combattant, quand vous êtes mon général.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 20 d'auguste.

Vos ordres seront exécutés, mon cher et illustre maître; je vous lirai, à l'assemblée de dimanche prochain, et je vous lirai de mon mieux, quoique vos ouvrages n'aient pas besoin d'être aidés par le lecteur.

1776. Je regarde ce jour comme un jour de bataille, où il faut tâcher de n'être pas vaincus comme à Crécy et à Poitiers, et où le sous-lieutenant *Bertrand* secondera, de ses faibles pattes, les griffes du feld-maréchal *Raton*. *Bertrand* est seulement bien fâché qu'on ait été obligé de couper quelques-unes de ces griffes, par révérence pour les dames; mais l'imprimeur les rétablira, et *Raton* est prié de les aiguiser encore. Au reste, *Bertrand* ne pense pas qu'en laissant, comme de raison, subsister ces griffes, la grave académie puisse s'en charger, même à l'impression. Il vaudrait mieux imprimer l'ouvrage sans retranchemens, en se contentant d'avertir qu'on en a retranché à la lecture publique, par respect pour l'assemblée et pour le louvre, ce que le *divin Shakespeare prononçait si familièrement devant la reine Elisabeth*. Enfin, mon cher maître, voilà la bataille engagée, et le signal donné. Il faut que *Shakespeare* ou *Racine* demeure sur la place. Il faut faire voir à ces tristes et insolens Anglais que nos gens de lettres savent mieux se battre contre eux que nos soldats et nos généraux. Malheureusement il y a, parmi ces gens de lettres, bien des déserteurs et des faux frères, mais les déserteurs seront pris et pendus. Ce qui me fâche, c'est que la graisse de ces pendus ne sera bonne à rien; car ils sont bien secs et bien maigres. Adieu, mon cher et illustre ami; je crierai dimanche, en allant à la charge: Vive *Saint-Denis-Voltaire*, et meure *George-Shakespeare*.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'auguſte.

M. le marquis de *Villevieille* a dû, mon cher et illuſtre maître, partir pour Ferney hier de grand matin. Il ſe propoſait de crever quelques chevaux de poſte, pour avoir le plaiſir de vous rendre compte le premier de votre ſuccès. Il a été tel que vous pouviez le déſirer. Vos réflexions ont fait très-grand plaiſir, et ont été fort applaudies. Les citations de *Shakeſpeare*, *la Chronique de Metz*, *le roi Borboduc*, etc. ont fort diverti l'aſſemblée. On m'en a fait répéter pluſieurs endroits, et les gens de goût ont ſur-tout écouté la fin avec beaucoup d'intérêt. Je n'ai pas beſoin de vous dire que les anglais qui étaient là, ſont ſortis mécontens, et même quelques français qui ne ſe contentent pas d'être battus par eux ſur terre et ſur mer, et qui voudraient encore que nous le fuſſions ſur le théâtre. Ils reſſemblent à la femme du médecin malgré lui; *je veux qu'il me batte, moi*; mais heureuſement tous vos auditeurs n'étaient pas comme cette femme et comme eux. Je vous ai lu avec tout l'intérêt de l'amitié, et tout le zèle que donne la bonne cauſe; j'ajoute même avec l'intérêt de ma petite vanité; car j'avais fort à cœur de ne pas voir rater ce canon, lorſque je m'étais chargé d'y mettre le feu. J'ai eu bien regret aux petits retranchemens qu'il a 1776.

fallu faire, pour ne pas trop scandaliser les dévots et
1776. les dames; mais ce que j'avais pu conserver a beaucoup fait rire, et a fort contribué, comme je l'espérais, au gain complet de la bataille. Je vais faire mettre au net l'ouvrage tel que je l'ai lu, afin de vous le renvoyer comme vous le désirez. Vous y ferez les additions que vous jugerez à propos; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire de retrancher les ordures de *Shakespeare*, si vous voulez que l'académie fasse imprimer l'ouvrage par son libraire; et peut-être l'ouvrage y perdra-t-il quelque chose. Au reste, donnez-moi là-dessus vos ordres; et quoique l'académie doive entrer en vacances le 1 de septembre, je prendrai mes mesures auparavant pour que cette impression puisse se faire de son aveu. Adieu, mon cher maître; je suis très-flatté que vous m'ayez choisi pour sonner la charge sous vos ordres, et en vérité assez content de la manière dont je m'en suis acquitté. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de septembre.

Mon général, mes troupes ne peuvent actuellement recevoir leurs ordres immédiatement de vous. J'ai changé un peu mon ordre de bataille, et on imprime actuellement la campagne qui j'ai faite sans vous. Je suis toujours émerveillé qu'une nation, qui

a produit des génies pleins de goût, et même de délicatesse, aussi-bien que des philosophes dignes de vous, veuille encore tirer vanité de cet abominable *Shakespeare*, qui n'est, en vérité, qu'un *Gilles* de village, et qui n'a pas écrit deux lignes honnêtes. Il y a, dans cet acharnement de mauvais goût, une fureur nationale dont il est difficile de rendre raison. 1776.

Je vois que M. de *la Harpe* fait la guerre, de son côté, avec beaucoup de succès, contre messieurs les faiseurs de drames en prose. Il rend en cela un très-grand service à la saine littérature, et je l'exhorte à ne jamais mettre les armes bas. Mais quel sera le brave chevalier qui nous délivrera des monstres chimériques dont on accable la physique. Je vois des folies pires que celles de la matière subtile, et de la matière rameuse, pires que les imaginations de *Cyrano* de Bergerac et de M. *Ouste*, se débiter avec le plus grand succès, et marcher le front levé. Je vois les auteurs de ces extravagances aller à la fortune et à la gloire, comme s'ils avaient raison. Chaque genre a donc son *Shakespeare*; et on n'aura pas même la liberté de siffler ce qui est sifflable. Prions DIEU pour la résurrection du sens commun. *Raton* se met, tant qu'il peut, sous la patte son cher et digne *Bertrand*. *Raton* n'en peut plus; il est bien malade, il fera place bientôt à un nouveau quarantième.

LETTRE XCI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 d'octobre.

1776. Si vous désirez, mon cher maître, des nouvelles littéraires, j'en ai d'intéressantes à vous apprendre. *Moureau*, à qui j'ai donné votre lettre à l'académie, comme vous m'en aviez chargé, l'a imprimée sur le champ, ne doutant point qu'on ne lui accordât la permission de la vendre. Monsieur le garde des sceaux a refusé cette permission; *quod erat primum.*

Nous avions demandé au roi, notre protecteur, quinze cents livres par an pour augmenter nos prix, et exciter l'émulation des jeunes gens. Le roi nous a refusé cette somme, *quod erat secundum.* On dit que les dévots de Versailles lui ont persuadé que votre morceau sur *Shakespeare* était injurieux à la religion, quoiqu'on ait retranché soigneusement à la lecture publique tous les passages indécens du tragique anglais; *quod erat tertium.* Et, sur ce, je vous embrasse tendrement, en gémissant avec vous du crédit des hypocrites calomniateurs; *quod erat quartum.* Et je suis fâché qu'ils nous empêchent d'apprendre aux gens de lettres que le roi désire de les encourager; *quod erat quintum.*

LETTRE

LETTRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'octobre.

Le vieux *Raton*, le malheureux *Raton* eſt tout ébaubi d'avoir cette fois-ci brûlé ſes pattes dans une occaſion ſi honnête. Il n'y entend rien; il ſoupçonne que monſieur le traducteur ne ſachant comment ſe défendre, aura dit au haſard à l'homme dont il dépend: Monſeigneur, il y a là de l'héréſie, du déiſme, de l'athéiſme, car il y en a par-tout. On l'aura cru ſur ſa parole, ſans lire l'ouvrage; car on ne lit point. 1776.

Je vois bien que ni vous ni vos amis vous n'avez reçu les exemplaires que je vous avais envoyés. Je ne ſais plus comment faire; toute voie m'eſt interdite. La mauvaiſe volonté eſt plus forte que jamais. Je meurs déſagréablement, mais je mourrai en vous aimant, mon très-cher philoſophe. J'aurai vu mourir la littérature en France; vivez pour la reſſuſciter.

J'avais projeté une ſeconde lettre plus intéreſſante que la première, mais il ne m'appartient de faire aucun projet.

Je vous embraſſe douloureuſement.

LETTRE XCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 d'octobre.

1776. Il faut que *Bertrand* rassure un peu *Raton*, qui ne sera pas absolument brûlé, mais seulement pendu par la clémence des juges. On a levé apparemment la défense de rien dire contre le théâtre anglais, et contre *Shakespeare*; car je vis, il y a quelques jours, la lettre exposée en vente aux Tuileries. Mais il n'est pas moins vrai que l'imbécille calomnie a persuadé à Versailles que cette lettre était un ouvrage impie et qu'en conséquence on nous a refusé l'augmentation des prix que nous demandions, pour avoir une occasion (qui ne se présentera pas sitôt) de remercier et de louer le ministère présent, qui apparemment ne s'en soucie guère. Grand bien lui fasse! En attendant, je vais pousser, comme je pourrai, le temps avec l'épaule, jusqu'au printemps où j'irai revoir votre ancien disciple, qui m'a écrit deux lettres charmantes sur la perte que j'ai faite, et qui mérite bien que j'aille l'en remercier. Je suis à la veille de faire une autre perte qui m'est bien sensible, celle de madame *Geoffrin*, et d'autant plus sensible, que madame de *la Ferte-Imbault* sa fille, qui joue la dévotion, mais qui ne joue pas la sottise, a écarté du lit de sa mère tout ce qu'on appelle philosophes, et qui n'ont pas plus d'envie que de besoin de parler de

religion à sa mère en l'état où elle est. On peut dire de la philosophie ce que *Despréaux* disait de DIEU en entendant déraisonner deux sots athées : *Vous avez là de sots ennemis.* Mais ces ennemis sont aussi méchans que sots, et aussi dangereux par leurs calomnies que méprisables par leur imbécillité. Que le ciel nous assiste et les confonde ! mais le ciel n'en fera rien ; et je ferai comme l'abbé *Terrasson* fesait, à ce qu'il disait, de la Providence, *je m'en passerai* ; et je vous exhorte, mon cher *Raton*, à vous en passer aussi, et sur-tout à ne pas nous priver de votre seconde lettre, dussions-nous être condamnés à ne plus couronner de mauvaise prose et de mauvais vers. Adieu ; je baise bien tendrement vos pattes, et je les exhorte à ne se laisser ni brûler ni engourdir. 1776.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 d'octobre.

RATON n'a plus ni pattes, ni griffes, ni barbe, ni dents. Le pauvre *Raton* est plus malingre que jamais ; il est presque dans l'état d'un contrôleur général. C'est assez là le cas, comme vous dites, de se passer de la Providence. Madame *Geoffrin* est réellement une perte. Je ne crois pas qu'elle soit de mon âge, mais la mort consulte rarement les extraits baptistères.

Si je suis encore en vie, mon cher philosophe, à

votre retour de Berlin, n'oubliez pas, je vous en
1776. prie, votre vieux *Raton*.

Votre doyen m'avait vanté un livre intitulé *les Erreurs et la vérité*; je l'ai fait venir pour mon malheur. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien imprimé de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot. Comment un tel ouvrage a-t-il pu réussir auprès de monsieur le doyen? vous me le direz. Dites-moi aussi, je vous prie, quel est le chrétien qui a fait trois volumes de lettres à moi adressées sous le nom de trois juifs; tâchez de vous en informer. Je viendrai à lui, quand j'aurai achevé d'étriller *Shakespeare*. Je suis comme *Beaumarchais : A vous M. Marin*, à *vous M. Baculard*. Dieu merci, pour me consoler, j'ai lu *Pascal-Condorcet*. Cela doit tenir lieu d'une bibliothéque entière. Rien n'est plus propre à instruire ceux qui veulent penser, à fortifier ceux qui pensent, et à raffermir ceux qui chancellent. On avait un grand besoin de cet ouvrage.

Adieu, mon cher ami; si vous m'écrivez, n'oubliez pas de me dire des nouvelles de la santé de monsieur le contrôleur général de qui dépend, à ce que je crois, la faveur de vos quinze cents francs, pour encourager la jeunesse. Dites-moi aussi quelque chose de M. de *Maurepas*. Je suis honteux de paraître encore m'intéresser un peu à ce qui se passe dans le monde.

Je ne vous demande plus des nouvelles de la santé de M. de *Clugny*, attendu qu'il est mort; mais je vous prie de me dire le nom d'un ancien recteur du collége du Plessis, auteur des trois volumes de lettres sous

le nom de quelques juifs. Cet homme est un des plus mauvais chrétiens, et des plus insolens qui soient dans l'Eglise de DIEU. 1776.

Vous savez que les troupes du docteur *Franklin* ont été battues par celles du roi d'Angleterre. Hélas! on bat les philosophes par-tout. La raison et la liberté sont mal reçues dans ce monde. Allons; courage, mon très-cher philosophe.

LETTRE XCV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 de novembre.

Le triste *Bertrand* au malingre *Raton*, salut. *Raton*, tout malingre qu'il est, fera très-bien de continuer à égratigner *Gilles-Shakespeare*, quoique les coups de patte qu'il lui a donnés aient fait couper les vivres à la *jeunesse studieuse*, *studiosæ juventuti*. Il faut qu'au moins la philosophie et la raison fassent justice dans leur petit domaine, puisqu'elles sont battues à la Nouvelle Yorck; mais on aura beau faire, cette chienne de philosophie sera, comme le prince d'*Orange*, souvent battue et jamais défaite.

Quand *Gilles-Shakespeare* aura été dûment étrillé, *Raton* fera très-*chattement* d'en venir aux lettres des juifs portugais, qui ne valent pas les *Lettres portugaises*, même pour de pauvres diables éreintés comme *Raton* et *Bertrand*. Le secrétaire de ces juifs est un pauvre chrétien, nommé *Guenée*, ci-devant pro-

1776. fesseur au collége du Plessis, et aujourd'hui balayeur ou sacristain de la chapelle de Versailles. On dit que ses lettres lui ont valu quelques *pour-boire* du cardinal de *la Roche-Aymon*, un des plus dignes prélats qui soient dans l'Eglise de DIEU, et à qui il ne manque rien que de savoir lire et écrire. On assure que ce saint *Ambroise* qui, par humilité, a oublié d'apprendre l'orthographe (ce qui nous a empêché de lui donner un de nos fauteuils dont il avait grande envie, et nous fort peu) on assure donc que ce *Chrysostôme* non lettré a représenté au gouvernement que, choisir pour ministre des finances un homme qui ne va pas à la messe, est un crime qui tient de la *bestialité*: on lui a répondu que sa remontrance tenait de la *bétise*, et on l'a renvoyé dire la messe, et *Guenée* la servir.

Bertrand reçoit journellement de l'ancien disciple de *Raton* de la prose charmante, et des vers qui ne valent pas tout-à-fait sa prose. Il me mande qu'il m'attend à Berlin l'année prochaine; et *Bertrand* ira très-volontiers faire avec lui de la prose, et même des vers sur-tout ce qui se passe, depuis la Nouvelle Yorck jusqu'au Kamshatka. En attendant, *Bertrand* finit ici sa prose à *Raton*, et l'exhorte à faire main-basse, en vers et en prose, sur les sots dont ce meilleur des mondes fourmille.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de novembre.

VOUS ne vous vantez pas des faveurs de votre maîtresse, mais elle s'en vante. Le roi de Prusse, mon cher philosophe, m'a envoyé la belle épître qu'il vous a adressée. Je suis, malgré vous, le confident de vos amours; c'est le seul rôle que je puisse jouer à mon âge. Ce redoublement de coquetterie entre vous et *Frédéric*, me fait juger que vous l'irez voir au printemps, comme vous me l'avez mandé. J'espère, si je suis en vie, que Ferney sera une de vos auberges dans votre voyage; mais je ne vous réponds pas que ma vieille et frêle machine puisse durer jusqu'au printemps. Qui sera notre secrétaire pendant votre absence? Il eût été bien nécessaire que M. de *Condorcet* fût des nôtres. Je me flatte que si je meurs cet hiver, j'aurai le plaisir de le voir remplir ma place. Je veux même croire que la noble liberté avec laquelle il a écrit, ne lui fermerait pas la porte de l'académie. 1776.

Raton vous prie encore une fois de lui faire savoir le nom de ce docte janséniste qui a fait imprimer, chez *Moutard*, trois scientifiques volumes contre lui, sous le nom de six juifs. Il me traite comme *Antiochus*, il me donne six *Machabées* à combattre. M. de *la Harpe*, qui a fait un petit extrait, ou

1776. plutôt qui a donné une simple notice de son livre, doit savoir le nom de l'auteur. Parlez-en, je vous en prie, à M. de *la Harpe*. Il est bon de savoir à qui l'on a à faire.

Je suis fâché que M. de *Vaines* quitte sa place; c'est une très-belle action, si elle est absolument volontaire; mais elle me paraît triste pour la littérature. Restez-nous fidelle, mon cher ami:

Cum tu inter scabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi sapias, et adhuc sublimia cures.

Souvenez-vous, au printemps, que Ferney est sur votre route. *Raton* vous embrasse bien tendrement de ses pauvres pattes.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de novembre.

Mon très-cher philosophe, on m'engage à vous prier de faire donner à M. l'abbé d'*Espagnac*, la charge de panégyriste de St. *Louis*, pour l'année prochaine. Si vous le pouvez, vous ferez une bonne action dont je vous ferai très-obligé. S'il est vrai que vous soyez déjà engagé avec un autre concurrent, je retiens place pour l'année suivante. Ce jeune abbé d'*Espagnac* a eu les honneurs d'accessit à l'apothéose du maréchal de *Catinat*. Il a beaucoup d'esprit, il est né éloquent; car, à mon avis, il faut naître éloquent

quent comme naître poëte. Son père est un homme d'un rare mérite ; il est de plus neveu d'un conseiller de grand'chambre, qui rabat quelquefois les coups que le fanatisme porte à cette philosophie tant persécutée. 1776.

Raton joue actuellement avec la souris nommée *Guenée*, mais ses pattes sont bien faibles. Je ne sais si ce combat du chat et du rat d'église pourra amuser les spectateurs. Le parti du rat est bien fort; il est toujours prêt à étrangler *Raton*, et on viendrait le prendre dans sa chatière, si on ne disait pas quelquefois que ce n'est pas la peine, et que *Raton* est mort, ou autant vaut.

J'ai lu les deux lettres bien étonnantes que vous avez reçues d'un grand roi, plus étonnant encore. Le petit billet du marquis de *Condorcet* à M. de *la Harpe* rend la philosophie bien respectable ; je ne sais point de plus belle époque pour elle. En vérité, il n'y a rien au-dessus de la considération dont vous jouissez ; c'est-là ce qui doit faire frémir le fanatisme : il est écrasé sous votre char de triomphe.

Une autre gloire pour la philosophie, c'est que M. de *Condorcet* paraît tranquille dans les révolutions ministérielles. Je voudrais bien savoir de vous ce qu'il fait et ce qu'il pense.

Je voudrais bien encore que M. de *Vaines* restât en place. Je voudrais bien aussi que vous me mandassiez votre avis sur tout cela, si vous avez un moment de loisir. Les pattes de *Raton* se raniment un moment pour vous embrasser le plus tendrement du monde.

LETTRE XCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de novembre.

1776. Nos lettres, mon cher maître, se sont croisées sans doute. Vous avez dû recevoir, peut-être le même jour que vous m'avez écrit, celle où je vous apprenais le nom du pauvre chrétien devenu juif, qui voudrait vous faire circoncire bien plus que le prépuce, s'il en était le maître. Je vous ai dit qu'il se nomme *Guenée*, ci-devant professeur de basses classes dans un collége de Paris, et aujourd'hui sous-sacristain de je ne sais quelle chapelle à Versailles. Je vous apprenais aussi, dans ma lettre, les nouvelles galanteries du roi de Prusse, et les vers qu'il m'a adressés. Mon projet est bien en effet de l'aller voir au printemps prochain, et de passer l'été avec lui. En allant ou en revenant, j'irai vous embrasser. M. de *Condorcet* a lu, à la rentrée de la Saint-Martin, un éloge charmant du père *le Seur*, un des deux minimes commentateurs de *Newton*, et ami de notre pauvre père *Jacquier*. Vous savez le triste état où est madame *Geoffrin* depuis trois mois. Sa fille, madame de *la Ferté-Imbault*, vendue à la cabale dévote, dont elle est la servante, a trouvé moyen d'écarter d'auprès de sa mère tous ses anciens et meilleurs amis, à commencer par moi. Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne vaut pas celles du roi

de Prusse, mais qui est une pièce rare pour l'insolence et la bêtise. Croiriez-vous que je ne sais quelle canaille vient de faire imprimer une comédie intitulée *le Bureau d'esprit*, où cette pauvre femme mourante est fort dénigrée, à la vérité si platement que cela ne se peut lire? On m'assure que cette rapsodie se trouve chez votre protégé *Moureau*, sur le quai de Gêvres. Ces libraires vendent de tout pour gagner de l'argent. Oh, que de canailles, grandes et petites, dans ce meilleur des mondes possibles! Ce que je trouve de plus fâcheux, c'est qu'il fait un temps du diable, et qu'il faut attendre six mois les beaux jours pour vous aller voir. Adieu, mon cher, et illustre, et ancien ami; je vous embrasse *corde et animo*. 1776.

LETTRE XCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de décembre.

C'est à votre lettre du 30 de novembre, mon très-cher philosophe, que je réponds aujourd'hui, et nous ne nous croiserons plus. Je vous remercie de votre bonne volonté pour l'apprenti prêtre et apprenti évêque d'*Espagnac*. J'ai quelque lieu d'espérer qu'un jour il sera un prélat assez philosophe. Vous pouvez lui confier St. *Louis* pour l'année 1778. Je crois qu'il a trop d'esprit pour justifier les croisades devant l'académie. Il me semble qu'il avoit parlé de la philosophie de *Catinat* avec effusion de cœur.

1776. *Luc* est un singulier corps. Profitez de l'extrême envie qu'il a de vous plaire. Il serait homme à faire comme *Hume*, si on avait le malheur de le perdre.

Le secrétaire juif, nommé *Guenée*, n'est pas sans esprit et sans connaissances; mais il est malin comme un singe, il mord jusqu'au sang, en fesant semblant de baiser la main. Il sera mordu de même. Heureusement un prêtre de la rue Saint-Jacques, desservant d'une chapelle à Versailles, qui se fait secrétaire des Juifs, ressemble assez à l'aumonier *Pousfatin* du comte de *Grammont*. Tout cela fera rire le petit nombre de lecteurs qui peut s'amuser de ces sottises.

Savez-vous bien que nos ennemis sont déchaînés contre nous, d'un bout de l'univers à l'autre. Connaissez-vous le jésuite *Ko*, résidant actuellement à Pékin? c'est un petit chinois, enfant trouvé, que les jésuites amenèrent, il y a environ vingt-cinq ans, à Paris. Il a de l'esprit; il parle français mieux que chinois, et il est plus fanatique que tous les missionnaires ensemble. Il prétend qu'il a vu beaucoup de philosophes à Paris, et dit qu'il ne les aime, ni ne les estime, ni ne les craint; et où dit-il cela? dans un gros livre dédié à monseigneur *Bertin*. Il paraît persuadé que *Noé* est le fondateur de la Chine. Tout cela est plus dangereux qu'on ne pense. Son livre, imprimé à Paris chez *Nyon*, ne peut être connu de mon grand poëte *Kien-long*, empereur de la Chine; et il est difficile de l'en instruire. Les jésuites qu'il a eu la bonté de conserver à Pékin, sont plus convertisseurs que mathématiciens; ils aiment à travailler

de leur métier. Il ne faut que deux ou trois têtes chaudes pour troubler tout un empire. Il ſerait aſſez plaiſant d'empêcher ces marauds-là de faire du mal à la Chine. On pourrait y parvenir par le moyen de la cour de Pétersbourg; mais commençons par ſonger à Paris. 1776.

Raton ſe jette en mourant entre les bras de *Bertrand*.

LETTRE C.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 de décembre.

VOTRE protégé d'*Eſpagnac*, mon cher et illuſtre maître, m'a bien l'air d'attendre au moins l'année 1778 pour débiter devant notre académie les ſottiſes ordinaires ſur l'atroce abſurdité des croiſades, et ſur ce roi plus moine que roi, qui voulait donner la moitié de ſon corps aux *frères prêcheurs*, et l'autre aux *frères mineurs*, et qui diſait à *Joinville* qu'il ne fallait répondre aux hérétiques qu'en *leur enfonçant l'épée dans le ventre juſqu'à la garde*. Il eût été digne de protéger et d'ordonner, comme a fait le roi d'Eſpagne, ſon centième petit-fils, ce qui vient de ſe paſſer à Cadix. Vous ſavez que l'inquiſition, que le roi d'Eſpagne a remiſe en honneur et en vigueur plus que jamais, vient de faire une belle proceſſion, plus magnifique et plus ſolennelle qu'elle n'avait été depuis long-temps; que le peuple, proſterné dans

1776. les rues pendant cette belle cérémonie, criait en se frappant la poitrine : *Viva la fé di Dios* ; qu'ensuite on a publié les bulles de *Paul IV* et de *Pie V*, ces deux marauds de papes qui ont tant fait brûler d'hérétiques, et qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'*inquisition*, *sans excepter le souverain*. C'est dommage qu'après cette insolence, cette canaille d'inquisiteurs n'ait pas donné les étrivières au roi d'Espagne, comme le pape les donna autrefois à notre *Henri IV*, sur le dos du cardinal *du Perron*, et comme les Algériens les ont données l'an passé à sa très-fidelle majesté catholique, qui leur avait déclaré la guerre, par ordre du puant récollet son confesseur. *O tempora, o mores !* Voilà, mon cher ami, le fruit des lumières que tant d'écrits ont répandues ! voilà le fruit de l'expulsion de ces gueux de jésuites, remplacés par des gueux plus insolens ! voilà où tant de princes en sont encore dans le siècle de la philosophie ! Je crois que votre ancien disciple rira bien de tant de sottises, s'il n'en est pas encore plus indigné ; et j'espère, dans quelques mois, lui entendre dire de fâcheuses vérités sur quelques-uns de ses chers confrères. En attendant, je vous recommande le prépuce de *Jacob-Ephraïm Guenée*, et même ce qui tient à son prépuce, et dont ce prêtre circoncis n'a surement que faire. Vous ne feriez pas mal aussi de recommander à votre ami *Kien-long*, par votre autre amie *Catherine*, le jésuite mandarin qui écrit tant de sottises. Pour moi, je commence à être las et honteux de toutes celles que j'entends dire, que je vois faire, et que j'ai le malheur de lire. Je serais bien tenté

d'en dire et d'en faire aussi quelques unes ; mais je m'abstiens d'être lu, de peur d'être brûlé. Savez-vous bien que je craindrais pour vous, si vous étiez à Collioure au lieu d'être à Ferney, que la sainte-hermandad ne vous fît enlever contre le droit des gens, pour vous brûler suivant toutes les règles du droit canon ? Hélas ! je ris, et je n'en ai guère envie. Il vaut mieux finir par où j'aurais du commencer, par me taire et par vous embrasser avec douleur et tendresse. 1776.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

Mon très-cher philosophe, il y a dans ma petite colonie un homme qui a passé vingt ans en Espagne, et qui m'assure que la cavalcade de la sainte inquisition est une cérémonie qui se pratique tous les ans pour vendre au peuple la bulle de la cruzade, moyennant laquelle on obtient le droit de manger gras les vendredis et samedis de l'année, et trois jours de la semaine en carême. Cela est consolant ; mais si M. *Benavidès* ou *Olavidès*, qui est un philosophe très-instruit et très-aimable, est dans les prisons de l'inquisition, avec l'agrément de sa majesté catholique, il sera difficile de me consoler. Il a passé, il y a long-temps, huit jours aux Délices ; cela m'attendrit pour lui : mais ne nous 1777.

1777. pressons pas de gémir, il n'y a peut-être pas un mot de vrai à tout ce qu'on nous dit.

Ce qui est très-vrai, c'est que le *Pascal*, ou plutôt l'*Anti-Pascal* d'un homme très-supérieur à *Pascal*, a le succès qu'il mérite auprès des gens de bien qui ont eu le bonheur de le lire; cela ne doit pas vous décourager. Le petit nombre des élus subsistera toujours. Il est probable qu'il ne sera jamais puissant, mais il sera indestructible. Je voudrais bien savoir quel est le protecteur du bon goût et de la probité, qui a forcé MM. *Palissot* et *Clément* à augmenter le nombre des journaux. Nous avons, Dieu merci, plus de journaux que de livres; c'est avoir plus de juges que de plaideurs.

Je suis bien malade, mon cher ami, quoique nous ayons dans notre retraite M. de *Villevieille* qui nous parle de vous et de M. de *Condorcet*. Je n'en peux plus au moment que je vous écris, et je finis parce que la tête me tourne; mais je vous embrasse aussi tendrement que si je me portais bien.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de février.

Mon cher et grand philosophe, vous avez déchiré mon vieux cœur en m'apprenant que je m'étais trompé sur l'Espagne. Je l'avais crue raisonnable, mais je vois bien qu'il faut attendre encore

trois ou quatre cents ans. Je préſume qu'en attendant cette époque, on pourra bien être auſſi ſage à Verſailles qu'à Buenretiro. Il faudra bien qu'un jour les honnêtes gens gagnent leur cauſe ; mais avant que ce beau jour arrive, que de dégoûts il faudra eſſuyer ! que de ſourdes perſécutions, ſans compter les chevaliers de *la Barre*, dont on fera des auto-da-fe de temps en temps ! 1777.

On n'eſt point en état de lire le *Paſcal-Condor*.... à Madrid ; mais il y a encore bien des gens dignes de le lire à Paris, et même en province : voilà ma conſolation. Il ſerait bon qu'il y en eût une édition un peu plus répandue. Je me flatte qu'à la fin le journal de M. de *la Harpe* aura la faveur qu'il doit avoir ; c'eſt le ſeul de tous les journaux où l'on trouve du goût et de la raiſon : mais ne fera-t-on pas quelque jour juſtice des comètes qui forment une terre avec une échancrure du ſoleil, des enfans qui ſe font avec des molécules organiques, des Alpes et des Apennins qui s'élèvent par un coup de mer ? Je ne vois par-tout que du charlataniſme. Votre prédéceſſeur, l'abbé d'*Olivet*, diſait toujours, quand il voyait de tels livres, cela ne fait mal à perſonne. Je ne ſuis point de ſon avis, cela fait grand mal ; car ces lectures rendent l'eſprit faux, et donnent de l'humeur au petit nombre de ceux qui n'aiment que le vrai.

Adieu, mon cher ami ; quand vous irez voir des rois, n'oubliez pas, en paſſant, le vieux chat-huant qui ſe meurt dans ſon trou au milieu des neiges.

LETTRE CIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de février.

1777. VOICI, mon sage maître, la lettre ostensible ; écrite à qui vous voudrez. Je me meurs de maladie et de chagrin. On n'est pas plus maître de chasser le chagrin que la fièvre. Ménagez votre santé. Dites avec *Horace* :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour moi je suis persécuté sur la fin de ma vie comme dans ma jeunesse. On dit que c'est le sort des gens de lettres. Cela est-il vrai ? Mon sort est de vous aimer tant que je vivrai.

Raton.

LETTRE CIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mars.

JE suis bien persuadé comme vous que le *Pascal Condor* (vous savez que le *Condor* est le plus grand et le plus fort des oiseaux) vaudra beaucoup mieux que le *Pascal* janséniste, et qu'il est destiné à jouer le rôle le plus distingé dans les sciences et dans les lettres. Ce qui m'enchante, c'est qu'on a cru lui

faire grâce en le choisissant pour secrétaire de l'académie des sciences, qui est plus heureuse qu'elle ne mérite, d'avoir un tel secrétaire. Celui-là ne parlera ni d'éclaboussures du soleil, ni de molécules organiques, ni des taupinières apennines. Je ris, ainsi que vous, de ces sottises, et du style ampoulé ou empoulé dont on nous les étale; mais je ne ris pas moins d'un gros volume de lettres qui viennent de vous être adressées, et où l'on nous donne le feu central et le refroidissement de la terre comme des idées comparables au système de la gravitation. Supplément de génie que toutes ces pauvretés; vains et ridicules efforts de quelques charlatans qui, ne pouvant ajouter à la masse des connaissances une seule idée lumineuse et vraie, croient l'enrichir de leurs idées creuses, et nous persuader de l'existence d'un peuple qui nous a tout appris, excepté son histoire et son nom. Adieu, mon cher maître. En lisant tout ce qui s'imprime aujourd'hui (qu'heureusement pour moi je ne lis guère), je pourrais dire comme *Pourceaugnac* : *Jamais je n'ai été si soûl de sottises.* Continuez de nous en consoler en vivant, en vous portant bien, et en écrivant. *Tuus ex animo.*

Bertrand. 1777.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'avril.

1777. *Raton* n'a pu répondre à la lettre du 6 de mars de ce vrai philosophe *Bertrand*, au sujet de l'ancienne anecdote touchant feu *Cartouche-Fréron*. La raison de son silence est qu'il reçut, il y a un mois, un avertissement de la nature qui le somma de comparaître bientôt au tribunal devant qui ce maraud de *Fréron* étale actuellement son âneries littéraire. Il n'est pas encore bien rétabli de son accident, et il se trouve même bien hardi, dans l'état où il est, d'oser écrire à *Bertrand*.

Les anecdotes dont il est question sont quelque chose de si bas, de si misérable, de si crasseux; c'est un ramas si dégoûtant d'aventures des halles et de sacristies, qu'il n'y a qu'un bédeau ou un crochereur qui ait pu écrire une pareille histoire. J'en ai quelque part un exemplaire que *Thiriot* le fureteur m'envoya; et, dès que je pourrai retrouver ce rogaton, je le ferai parvenir à M. de *la Harpe*. Je ne conçois pas pourquoi son journal a moins de vogue que celui de *Linguet*. Je suis persuadé qu'à la fin on préférera la raison et le bon goût à des paradoxes de forcené.

On m'a envoyé *la Philosophie de la nature*, prétendue troisième édition en six volumes; et on m'ap-

prend que l'auteur a été condamné par le châtelet au banniſſement perpétuel, et qu'il eſt à préſent au cachot, les fers aux pieds et aux mains. On m'a envoyé auſſi les noms des juges. On ne ſait pas encore à quoi ils ſeront condamnés. 1777.

Je ne ſais pas quel opéra comique diviſe actuellement tout Paris. Je ſais ſeulement que je mourrai bientôt, et que je vous embraſſe avec la plus vive tendreſſe.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 2 de mai.

VOUS avez cru, mon cher maître, aller voir les ſombres bords, et moi j'ai un eſtomac qui, je crois, m'y mènera bientôt. Je viens d'écrire à votre ancien diſciple que cet eſtomac maudit ne me permettait plus de projeter d'autres voyages que celui de l'autre monde (ſi autre monde y a), et que j'irai bientôt attendre ſa Majeſté ſur les rives du Styx, en feſant néanmoins des vœux, comme de raiſon, pour ne l'y pas voir ſitôt. J'ai autant de peine à digérer ce que je mange, que ce que je vois et ce que j'entends: et je ferai mes adieux, ſans beaucoup de regret, à un monde où il ſe fait et ſe dit tant de ſottiſes. Le pauvre *Delisle* eſt actuellement *aux pieds de la cour*; nous attendons ſon jugement qui ſuivra de près celui de votre *Childebrand* et de ſa gueuſe. Je ſuis quelquefois

1777. tenté de croire à la Providence, quand je vois le fort de *Cartouche-Fréron*, et de *Mandrin-Childebrand*; mais je change d'avis quand je vais à la garde-robe. Quelque chose qu'elle fasse, je lui pardonnerai, mon cher et illustre ami, tant qu'elle vous conservera. Nous avons ici le comte de *Falkenstein*; je ne sais s'il viendra à nos académies; il est déjà venu voir nos portraits, et peut-être aimera-t-il mieux nos portraits que nos personnes. Il est bien le maître, et peut-être aura-t-il raison. Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous aime mieux que tous les comtes, tous les empereurs et tous les rois, et je vous embrasse bien tendrement.

Tuus Bertrand.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

VOTRE estomac, mon cher ami et mon cher philosophe, ne peut pas être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos déjections à l'âge de quarante ans. Mettons l'un et l'autre, dans le même plat, vos entrailles et mes méninges, et présentons-les à la philosophie. Je meurs accablé par la nature qui m'attaque par en haut, quand elle vous lutine par le bas. Je meurs persécuté par la fortune qui s'est moquée de moi dans la fondation de ma colonie.

Je meurs poursuivi par les mauvais livres qui pleuvent. Je meurs aboyé par les dogues qui déchirent ce *Delisle*. Je sais qu'étant en curée, ils veulent me dévorer aussi; mais ils feront mauvaise chère. Je suis un vieux cerf plus que dix cors, et je leur donnerai de bons coups d'andouillers avant d'expirer sous leurs dents. La cervelle me tinte si prodigieusement, à l'heure que je vous écris, que l'*amanuensis* et moi ne nous entendons plus. Mon cœur est encore sain, il sera à vous jusqu'au dernier moment. 1777.

Adieu, sage, adieu; mes complimens à *Pascal-Condorcet*; il jouera un grand rôle. Adieu, cher *Bertrand*; souvenez-vous de *Raton*.

LETTRE CVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de juin.

Il y a un siècle, mon cher et illustre ami, que je ne vous ai ennuyé de mon bavardage; je suis bien sûr au moins de ne pas vous ennuyer aujourd'hui. Celui qui vous portera ma lettre, la rendra intéressante pour vous: c'est M. *Delisle*, qui a pensé être la victime du fanatisme atroce et absurde de ces plats jansénistes du Châtelet, qui mériteraient bien d'y être enfermés. Il va, comme les anciens chrétiens après les persécutions, vous présenter les cicatrices des fers qu'il a portés et des coups qu'il a reçus; et il sera plus glorieux, et avec plus de raison, de vous mon-

trer ces honorables marques de ce qu'il a souffert
1777. pour la raison, que ne l'étaient, au concile de Nicée, ces évêques qui montraient, avec complaisance, leurs oreilles coupées *pour la foi*, et qui méritaient bien de les montrer *toutes entières*. M. *Delisle* joint à ses talens, à ses vertus et au mérite d'avoir été persécuté, un caractère et une douceur de mœurs qui vous le rendront encore plus cher, et qui intéressent pour lui tous ceux qui le connaissent, à moins qu'ils ne soient jansénistes.

Vous aurez déjà appris que nous avons perdu *Gresset*, si le mot de *perdu* n'est pas trop fort pour un homme qui ne disait plus que des *oremus*. Je ne sais quel successeur nous lui donnerons. Je ne connais qu'un homme qui en soit digne; mais il a des raisons pour ne pas se présenter en ce moment, et je crois qu'il fait bien. Il est bien fâcheux qu'ayant à prendre *Pascal*, nous soyons forcés de lui substituer quelque *Danchet* ou quelque *Flamen*. Heureusement l'académie vient de décider qu'attendu l'absence de plusieurs d'entre nous, l'élection ne se ferait qu'au mois de novembre, après Fontainebleau; et peut-être arrivera-t-il, dans cet intervalle de temps, quelque circonstance favorable à ce que je désire. *Multa quæ provideri non possunt, fortuito in melius cadent.* J'ai quelques raisons pour l'espérer, et je serais au comble de mes vœux, ainsi que vous.

On assure que cette canaille jésuitique va être rétablie en Portugal, à l'exception de l'habit. Cette nouvelle reine me paraît une superstitieuse majesté, dirigée par des prêtres et par des moines. Si le roi d'Espagne

d'Espagne vient à mourir, je ne réponds pas que ce royaume n'imite le Portugal. Cette canaille ressemble aux vers de terre, fort aisés à couper, mais fort difficiles à mourir. C'en est fait de la raison, si l'armée ennemie gagne cette grande bataille. Adieu, mon cher et illustre ami; je ne vous recommande pas M. *Delisle;* il est tout recommandé pour vous, et par sa personne, et par ses amis, et par ses ennemis. J'espère qu'il m'apportera de bonnes nouvelles de votre santé. Pour moi, je n'aurai bientôt plus ni tête ni estomac. Je pourrai bien ne pas tarder à aller joindre *Gresset.* Je ne serai guère plus seul en l'autre monde que je le suis en celui-ci, après la perte que j'ai faite, et qui m'est aussi nouvelle que le premier jour. Adieu; conservez-vous et aimez-moi. 1777.

LETTRE CIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguste.

NOTRE martyr ne nous reverra pas sitôt, mon cher et sage confesseur. Il s'en va à Paris par Strasbourg et par Nancy, ce qui n'est pas le plus court chemin. J'ai imaginé que son véritable refuge devait être à Sans-souci. Il me semble que c'est à *Julien* à prendre soin de *Libanius*, d'autant plus que *Julien*, second du nom, vient de faire un petit ouvrage beaucoup plus fort que tous ceux de son brave prédécesseur, et qu'il doit être bien content d'avoir

1777. un tel officier dans son armée. Il faut absolument que ce soit vous, mon très-cher philosophe, qui lui ouvriez les portes de ce sanctuaire. DIEU vous a conservé pour secourir ceux qui souffrent pour son nom et pour sa gloire. J'ai actuellement avec *Julien* une petite affaire qui ne me permet pas de lui écrire sur d'autres objets. Je ne pourrai lui écrire sur monsieur *Delisle* que dans cinq ou six semaines. Je vous supplie de commencer cette sainte négociation. Ce n'est pas assez de fuir loin de MM. *Clément* et compagnie, il faut vivre à son aise.

Nam si Libanio puer et tolerabile desit
Hospitium,,

Libanius ne pourra peut-être plus servir si bien la bonne cause. Les stoïciens, quoi qu'on en dise, ont des besoins comme les autres hommes.

Ayez donc la bonté, mon cher ami, de dire à *Luc* que, n'ayant pu le venir voir, vous lui envoyez un de vos disciples. Dès que vous aurez bien voulu m'instruire que votre lettre sera partie, je presserai *Luc*, je le conjurerai *per patrem suum Julianum, per omnes apostolos nostros, et per sanctum evangelium nostrum*, et encore plus par son propre intérêt, d'admettre auprès de lui un homme aimable qui lui sera nécessaire; car, après tout, *Luc* devient vieux, il a besoin d'un homme qui l'entende et qui l'amuse, qui lui serve quelquefois de secrétaire, de bibliothécaire.

Est-il vrai que nous serons assez heureux pour

être renforcés par *Pascal-Condor...*? Si vous venez à bout de cette grande affaire, les portes de l'enfer ne prévaudront plus contre nous. *Vale et miserere mei.* 1777.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

22 de septembre.

Je vous prie, mon véritable et cher philosophe, d'avoir pitié de votre pauvre suisse. Votre santé est, dit-on, raffermie, quand la mienne est rongée par le temps. Je vous ai écrit pour ce *Delisle* qui me paraît un si bon enfant, et tout fait pour votre royal ami des bords de la Sprée.

Je ne sais si votre protégé est à Paris, s'il vous a vu, si vous avez écrit en sa faveur, s'il veut que j'écrive. Je n'entends parler ni de vous ni de lui.

J'ignore ce que c'est que M. *Remy*. Je ne connais point son ouvrage; mais il faut qu'il soit le philosophe le plus éloquent du royaume, puisqu'il l'a emporté sur le concurrent que vous connaissez. Comment cela s'est-il fait? a-t-on eu tort, a-t-on eu raison? cassera-t-on le jugement de l'académie? cette étrange aventure nous privera-t-elle d'un confrère dont nous avons tant de besoin? Mettez-moi, je vous en prie, au fait avant que je meure. Je ne me soucie point des querelles sur la musique, je ne songe et je ne songerai à mon agonie qu'à la bonne cause, dont il paraît qu'on ne se soucie plus guère. Chacun

1777. a pris son parti tout doucement, et je crois qu'on en restera là. Les charlatans en tout genre débiteront toujours leur orviétan; les sages en petit nombre s'en moqueront. Les fripons adroits feront leur fortune. On brûlera de temps en temps quelque apôtre indiscret. Le monde ira comme il est toujours allé; mais conservez-moi votre amitié, mon très-cher philosophe.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 d'octobre.

Je vous écris n'en pouvant plus, mon très-cher et très-grand philosophe. M. de *Bitaubé* l'homérique est venu à Ferney comme *Ulysse* alla voir les ombres dans l'*Odyssée*; je n'ai jamais été si ombre qu'à présent. A peine ai-je eu la force de m'entretenir avec M. de *Bitaubé* de ce qui s'est passé autrefois à Troye. Je suis encore plus étranger à tout ce qui se fait aujourd'hui à Paris. J'entre passionnément dans vos vues sur le panégyriste très-raisonnable de *Pascal*. Je ne me flatte pas de les seconder; mais je crois que nous n'avons de salut à espérer qu'en ayant pour notre confrère cet homme supérieur que je ne compare qu'à vous.

Quoiqu'il ne soit pas rare que les gens de lettres oublient leurs amis, cependant il est assez étonnant que le martyr du Châtelet ait si fort oublié des

gens qui ne l'ont pas mal reçu, et qui se sont empressés de le servir. 1777.

Je vous embrasse de bien loin, mon cher ami. Je ne compte plus vous embrasser de près. Ma vie n'aura été qu'une longue mort.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de novembre.

NON, vous n'êtes plus *Bertrand*, vous êtes *Caton*; vous êtes juste et intrépide...; mais je suis très-fâché de tout ce qui se passe.

A l'égard d'un des martyrs de la raison, condamné par les petits pédans, et à peine sauvé par les grands, je me joins à vous auprès de *Julien minor* ou *major* que vous appelez mon ancien disciple. Je lui écris le plus fortement qu'il m'est possible en faveur du martyr dont j'espère de nouvelles homélies, moins longues, moins décousues, plus solides, plus neuves et plus dignes d'un homme qui sera auprès de *Julien*. La belle bibliothéque qu'a fait bâtir cet homme amoureux de toute sorte de gloire, est une belle occasion de placer *Delisle* très-avantageusement. *Julien* est en train de faire du bien. Il vient de m'accorder deux grandes bontés; l'une a été de daigner être mon solliciteur auprès de son neveu le duc régnant de *Wirtemberg*, sur lequel j'ai placé tout mon bien, et qui veut

—— que je meure de faim, moi qui ne voulais mourir
1777. que de vieillesse.

Je m'occupe actuellement de la conversion, de M. de *Villette*, à qui j'ai fait faire le meilleur marché qu'on puisse jamais conclure. Il a épousé, dans ma chaumière de Ferney, une fille qui n'a pas un sou, et dont la dot est de la vertu, de la philosophie, de la candeur, de la sensibilité, une extrême beauté, l'air le plus noble, le tout à dix-neuf ans. Les nouveaux mariés s'occupent jour et nuit à me faire un petit philosophe. Cela me ragaillardit dans mes horribles souffrances, et cela ne m'empêche pas de vous regretter tous les jours de ma vie. Vous savez que ma plus grande consolation est de vous aimer.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

Mon très-cher philosophe, j'ai lu *la Bienfesance prouvée par les faits*. On a dit jusqu'à présent que la philosophie n'est pas sensible, vous démontrez bien le contraire. Vous et l'abbé *Morellet*, m'apprenez des choses dont on ne se doutait pas à Genève. Je ne crois pas qu'il y ait eu d'exemple dans Paris de tant de générosité. Une femme de Saint-Gobin a fait plus de bien qu'aucune reine de France, et a fait ce bien avec une raison supérieure, qui n'est

pas toujours le partage de ces reines. Vous rendez son nom immortel, tandis que nous avons de grands seigneurs qui aspirent aux premières charges de l'Etat, en friponnant au jeu, et en volant dans la poche. 1777.

On dit qu'il paraît un troisième éloge fait par M. *Thomas*. Je ne l'ai point encore. Je ferai relier ce trio respectable, et vous serez à la tête. Je ne puis trop vous remercier, mon cher ami, de m'avoir fait lire le chef-d'œuvre de votre cœur. Je ne sais pas encore si vous avez réussi auprès de *Fréderic* pour le martyr du châtelet. Vous avez pourtant bien pris votre temps; car en bâtissant une très-belle bibliothéque, il a besoin d'un bibliothécaire, et *Delisle* est tout propre pour cet emploi. J'ai écrit à *Frédéric* dans cette idée, je n'ai point encore de réponse; mais surement *Frédéric* vous répondra, car il est coquet, il veut vous plaire. Vous avez dans Paris une voix prépondérante, et *Alexandre* voulait plaire aux Athéniens. Je ne sais si c'est en donnant douze cents francs de pension qu'il s'écriait: *O gens d'Athènes, voyez ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous*!

M. de *Villette* a consommé son mariage dans la chaumière que vous avez daigné habiter quelque temps. C'est une belle conversion, et qui fera grand honneur à la philosohie, si elle dure.

Je vous embrasse de toutes mes forces, et je suis fâché que ce soit de si loin.

LETTRE CXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de décembre.

1777. MA négociation pour M. de *Delisle* n'a pas été heureuse, mon cher maître. Le roi de Prusse me répond sèchement et laconiquement qu'il n'y a point de place à Berlin qui lui convienne, et qu'il lui conseille d'aller en Hollande, où il pourra faire le métier de tant d'autres qui lui ressemblent. Je vous adoucis même les termes de sa lettre dont vous croyez bien que je n'ai pas régalé le pauvre *Delisle*. Notre *Salomon* a de l'humeur, et je le crois mécontent ou malade. Sa réponse est de nature à ne pas me permettre d'insister, et vous pouvez dire comme *Châtillon* à *Néreſtan* :

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine.

Peut-être au reste M. *Delisle* n'aurait-il pas été heureux dans la place que nous voulions lui procurer. Vous savez, ainsi que moi, à quel maître il aurait eu à faire, sans compter qu'il eût été pour tous les entours un grand objet de jalousie, et par conséquent de calomnie. Voyez si vous jugez à propos de faire, pour votre compte, une nouvelle tentative. On craindra plus de vous désobliger que moi, mais je doute que vous ne soyez pas éconduit, sans doute avec politesse. Je suis étonné que

M.

M. *Thomas* ne vous ait pas envoyé ce qu'il a écrit sur votre vertueuse et respectable amie. Je crois que, si elle revenait au monde, et qu'elle lût ses trois éloges, son esprit serait content de *Thomas*, son ame de l'abbé *Morellet*, et son cœur de moi; et il est bien vrai que c'est le cœur seul qui m'a dicté cette petite lettre. 1777.

Nous avons préféré, ne pouvant pas avoir *Pascal-Condorcet*, à *le Mière* et *Chabanon*, *Eutrope-Millot*, qui a du moins le mérite d'avoir écrit l'histoire en philosophe, et de ne s'être jamais souvenu qu'il était jésuite et prêtre. C'est moi qui suis chargé de le recevoir. *Buffon*, directeur, s'en va à Montbar. Le prince *Louis*, chancelier, a des affaires; c'est comme dans le chapitre des rats:

> L'un dit, je n'y vais pas, je ne suis pas si sot,
> L'autre, je ne saurais.

Si bien que me voilà endossé de l'oraison funèbre de *Gresset*. Je me tirerai de tout cela comme je pourrai.

On dit que vous aurez chez vous tout l'hiver M. et madame de *Vilette*. Ce catéchumène a besoin, pour assurer sa conversion, de passer quelques mois dans votre église, et d'aller chez vous au catéchisme. Je désire fort que vos instructions achèvent cette cure.

Adieu, mon cher et illustre ami; je vous embrasse tendrement, et suis plus que jamais *tuus ex animo*.

Bertrand.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de janvier.

1778. Ce héros, mon cher philosophe, n'aime pas la métaphysique, et peut-être n'a-t-il pas grand tort; mais, croyez-moi, il n'aime pas davantage la géométrie : il me mande à peu-près les mêmes choses qu'à vous.

Je crois qu'il se trompe sur notre pauvre *Delisle*, et que ce serait un sujet dont il serait fort content. Il est laborieux et exact, *ad nutus aptus heriles*. Il serait assurément plus satisfait de lui que d'un petit laquais qu'il me prit autrefois pour en faire son secrétaire.

Que voulez-vous, mon cher ami ? il faut prendre les rois comme ils sont, et DIEU aussi. Il est triste que *Delisle* ne puisse prétendre à rien, et que *Sabotier* et *Polissot* aient fait une fortune ; cela est capable de dégoûter les honnêtes gens. Peut-être se trouvera-t-il à Paris quelque soi-disant grand seigneur qui aura besoin d'un précepteur pour son fils. Le président de *Maisons* prit chez lui *du Marsais* sur ce qu'on disait qu'il était athée ; *Delisle* qui n'est que déiste pourrait trouver pratique.

J'ai lu les trois éloges, et sur-tout le vôtre, avec plaisir. Il me semble que le grand *Condé* et M. de *Turenne* n'avaient eu que deux oraisons funèbres.

Il est beau qu'une simple citoyenne en ait eu trois; aussi avait-elle fait beaucoup plus de bien qu'aucune de vos princesses, et même de vos reines. Cet exemple unique sera-t-il imité? Je ne crois pas que ce soit par sa fille. 1778.

Je ne suis ni fâché ni bien aise que le rédacteur des mémoires de *Noailles* soit des nôtres, mais je voudrais bien mourir confrère de *Pascal-Condorcet*, ou si vous voulez, d'*Anti-Pascal*.

Je vous souhaite, comme on dit, la bonne année, et je suis bien étonné d'avoir vu finir l'année des trois sept.

J'ai donné à *Villette* la plus belle et la meilleure femme du monde. J'ose espérer qu'il en sera digne; car, après tout, il a bien de l'esprit, et il est très-aimable dans la société. Vivez heureux, mon très-cher philosophe.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 de janvier.

Mon cher et illustre confrère, vous recevrez vraisemblablement, avec cette lettre, le long *Kankan* que je viens de faire à l'académie pour la réception de l'ex-jésuite *Millot*, qui a du moins le mérite d'être tout-à-fait ex-jésuite, et dans tous les sens. J'aimerais bien mieux avoir eu à recevoir le *Pascal* dont vous me parlez, qui vaut mieux que tous les

1778. ex-jésuites ensemble; mais j'espère que nous ne tarderons pas à faire cet acte de justice, qui devrait être déjà fait, et qui le serait déjà, si la chose ne dépendait que de nous.

Vous croyez donc que le héros dont vous me parlez, n'aime ni la métaphysique ni la géométrie; j'ai bien peur, et j'ai plus d'une raison pour le craindre, qu'il ne pousse ses haines encore plus loin, et que la philosophie ne soit guère mieux sur ses papiers. Il ne lui a pas pardonné le *Système de la nature*, dont l'auteur en effet a fait une grande sottise de réunir, outre la philosophie, les princes et les prêtres, en leur persuadant, très-mal à propos selon moi, qu'ils sont bourse et cause commune. Il y a partout des gâte-métier, et cet écrivain en est un. Je vois que vous n'avez pas eu plus de crédit que moi pour ce pauvre diable de *Delisle*; c'était pourtant bien l'homme qu'il fallait à votre disciple. Je suis fâché qu'à force d'humeur et de mauvaise santé qui en est la cause, il connaisse si mal ce qui peut lui convenir; ce sont ses affaires. Tout cela n'est rien, si vous continuez à vous bien porter, et sur-tout à m'aimer comme je vous aime.

La petite diatribe que je vous envoie a été fort applaudie à la *représentation*; mais gare la *lecture*. J'ai bien peur d'être comme le fils de DIEU, triomphant le dimanche sur un âne, crucifié le vendredi, et enterré le samedi, pour ne pas ressusciter comme lui dans la huitaine.

Si ce rogaton ne vous ennuie pas à la mort —— (car c'eſt-là toute mon ambition), 1778.

Sublimi feriam ſidera vertice.

Adieu, mon cher et illuſtre maître. Votre *Bertrand* embraſſe bien tendrement les pattes de ſon cher et reſpectable *Raton*.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Paris, le 19 de mars.

J'AIME à voir par vos vitres, mon cher maître, et ſur-tout à voir par vos yeux. Vous êtes mon voyant. Tout mort que je ſuis, je compte venir aujourd'hui à l'académie. Je tâcherai de bien voir, et de faire bien voir, et de commencer dès demain à travailler ſans diſcontinuer (*). Je veux mourir en m'éclairant avec vous, et en vous ſervant.

(*) Au nouveau *Dictionnaire* de l'académie françaiſe.

LETTRE CXVIII *et dernière.*

DE M. DE VOLTAIRE.

Le .....

1778. TRÈS-AIMABLE chef de votre académie, je vous prie de m'apprendre si cette épître dédicatoire (*) n'est pas indigne d'elle et de vous, et si je pourrais espérer qu'elle fût de quelque utilité. Je voulais courir à l'académie, deux maladies cruelles me retiennent.

Mon très-cher secrétaire et maître perpétuel, je vous recommande, et à mes respectables confrères, les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

(*) De la tragédie d'Irène.

Fin des Lettres de M. de Voltaire et de M. d'Alembert.

ÉLOGE
DE VOLTAIRE,
PAR LE ROI DE PRUSSE;
FRÉDÉRIC LE GRAND;

Ecrit au camp de Schatzlar, lu à l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, dans une assemblée publique, extraordinairement convoquée pour cet objet.

Le 26 de novembre 1778.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51690/fragment/page=0207

AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

On a cru devoir imprimer ces deux éloges consacrés à la mémoire de *Voltaire* par deux de ses disciples.

L'éloge prononcé solennellement dans l'académie de Prusse, est une assez belle réparation de la tyrannie exercée à Francfort. Ce n'est pas, comme les hommes puissans sont trop tentés de le croire, que des louanges expient des injustices, et qu'ils n'aient plus rien à se reprocher lorsqu'ils ont daigné dire quelque bien de ceux qui ont été opprimés par leurs ordres. Cette contradiction coûte moins à leur amour-propre que le noble aveu d'une erreur; et nous sommes fâchés que le roi de Prusse ne se soit pas élevé au-dessus de cette petitesse commune.

Le discours de M. de *la Harpe* est un monument élevé par l'admiration et par la reconnaissance. Aucun des hommes de lettres dont *Voltaire* a été le maître et le modèle, n'a plus hérité de la justesse et de la pureté de son goût, et ne s'est montré plus digne, par ses propres ouvrages, de louer en lui l'écrivain et le poëte.

Autrefois, chaque auteur mettait bonnement à la tête de ses livres, les éloges en vers que ses amis s'étaient hâtés d'en faire d'avance ; et depuis peu on a groſſi les éditions de pluſieurs écrivains célèbres d'un fatras de critiques, de réfutations et d'apologies. Nous ſommes loin d'approuver ces petites ruſes de la vanité des auteurs et de l'avarice des éditeurs ; mais il n'en eſt pas moins vrai que les ouvrages dont un homme célèbre eſt l'objet, ſont mieux placés dans la collection de ſes œuvres, lorſque le nom de leur auteur, ou leur mérite réel, les en rend dignes, que dans les œuvres de ceux-mêmes qui les ont faits. C'eſt un défaut, dans un ouvrage, d'être plus recherché pour l'auteur que pour le ſujet. Cela prouve ou que le ſujet a été mal choiſi, ou que l'auteur l'a traité avec plus de prétention que de raiſon ou de goût.

ÉLOGE
DE VOLTAIRE.

MESSIEURS,

DANS tous les siècles, sur-tout chez les nations les plus ingénieuses et les plus polies, les hommes d'un génie élevé et rare ont été honorés pendant leur vie, et encore plus après leur mort. On les considérait comme des phénomènes qui répandaient leur éclat sur leur patrie. Les premiers législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en société; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens; les philosophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature, et qui découvrirent quelques vérités; les poëtes qui transmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres supérieurs à l'espèce humaine. On les croyait favorisés d'une inspiration particulière de la divinité. De-là vint qu'on éleva des autels à *Socrate*, qu'*Hercule* passa pour un Dieu, que la Gréce honorait *Orphée*, et que sept villes se disputèrent la gloire d'avoir vu naître *Homère*. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation était la plus perfectionnée, savait l'Iliade par cœur, et célébrait avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit également que *Sophocle*, qui remporta la palme du

théâtre, fut en grande estime pour ses talens; et de plus, que la république d'Athènes le revêtit des charges les plus considérables. Tout le monde sait combien *Eschine*, *Périclès*, *Démosthènes*, furent estimés; et que *Périclès* sauva deux fois la vie à *Diagoras*, la première en le garantissant contre la fureur des sophistes, et la seconde fois en l'assistant par ses bienfaits. Quiconque en Gréce avait des talens, était sûr de trouver des admirateurs et même des enthousiastes : ces puissans encouragemens développaient le génie, et donnaient à l'esprit cet essor qui l'élève, et lui fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'était-ce pas pour les philosophes d'apprendre que *Philippe* de Macédoine choisit *Aristote* comme le seul précepteur digne d'élever *Alexandre*? Dans ce beau siècle, tout mérite avait sa récompense, tout talent ses honneurs. Les bons auteurs étaient distingués; les ouvrages de *Thucydide*, de *Xénophon* se trouvaient entre les mains de tout le monde; enfin chaque citoyen semblait participer à la célébrité de ces génies, qui élevèrent alors le nom de la Gréce au-dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un spectacle semblable. On y voit *Cicéron* qui, par son esprit philosophique, et par son éloquence, s'éleva au comble des honneurs. *Lucrèce* ne vécut pas assez pour jouir de sa réputation. *Virgile* et *Horace* furent honorés des suffrages de ce peuple-roi; ils furent admis aux familiarités d'*Auguste*, et participèrent aux récompenses que ce tyran adroit répandait sur

ceux qui, célébrant ses vertus, faisaient illusion sur ses vices.

A l'époque de la renaissance des lettres dans notre Occident, l'on se rappelle avec plaisir l'empressement avec lequel les *Médicis* et quelques souverains pontifes accueillirent les gens de lettres. On sait que *Pétrarque* fut couronné poëte, et que la mort ravit au *Tasse* l'honneur d'être couronné dans ce même capitole où jadis avaient triomphé les vainqueurs de l'univers. *Louis XIV*, avide de tout genre de gloire, ne négligea pas celui de récompenser ces hommes extraordinaires que la nature produisit sous son règne. Il ne se borna pas à combler de bienfaits *Bossuet*, *Fénélon*, *Racine*, *Despréaux;* il étendit sa munificence sur tous les gens de lettres, en quelque pays qu'ils fussent, pour peu que leur réputation fût parvenue jusqu'à lui.

Tel est le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui semblent ennoblir l'espèce humaine, et dont les ouvrages nous délassent et nous consolent des misères de la vie. Il est donc bien juste que nous payions aux mânes du grand-homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges et d'admiration qu'il a si bien mérité.

Nous ne nous proposons pas, Messieurs, d'entrer dans le détail de la vie privée de M. de *Voltaire*. L'histoire d'un roi doit consister dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus sur ses peuples; celle d'un guerrier dans ses campagnes; celle d'un homme de lettres dans l'analyse des ses ouvrages: les anec-

dotes peuvent amuser la curiosité, les actions instruisent. Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. de *Voltaire*, vous voudrez bien, Messieurs, vous contenter de l'esquisse légère que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en passant les événemens principaux de sa vie. Ce serait donc déshonorer M. de *Voltaire* que de s'appesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille. A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres et rien à eux-mêmes, il devait tout à la nature: il fut seul l'instrument de sa fortune et de sa réputation. On doit se contenter de savoir que ses parens, qui avaient des emplois dans la robe, lui donnèrent une éducation honnête; il étudia au collége de Louis-le-grand sous les pères *Porée* et *Tournemine*, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. de *Voltaire* n'était pas regardé comme un enfant ordinaire; sa verve s'était déjà fait connaître. C'est ce qui l'introduisit dans la maison de madame de *Rupelmonde*: cette dame, charmée de la vivacité d'esprit et des talens du jeune poëte, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris. Le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse et cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits et solitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la société rafinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puissent la connaître. C'est principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les

ouvrages de M. de *Voltaire*, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouissent.

Déjà sa tragédie d'Oedipe et quelques vers agréables de société avaient paru dans le public, lorsqu'il se débita à Paris une satire en vers indécens contre le duc d'*Orléans*, alors régent de France. Un certain *la Grange*, auteur de cette œuvre de ténèbres, pour éviter d'être soupçonné, trouve le moyen de la faire passer sous le nom de M. de *Voltaire*. Le gouvernement agit avec précipitation; le jeune poëte, tout innocent qu'il était, fut arrêté et conduit à la bastille, où il demeura quelques mois. Mais, comme le propre de la vérité est de se faire jour tôt ou tard, le coupable fut puni et M. de *Voltaire* justifié et relâché. Croiriez-vous, Messieurs, que ce fut à la bastille même que notre jeune poëte composa les deux premiers chants de sa Henriade? cependant cela est vrai: sa prison devint un Parnasse pour lui, où les muses l'inspirèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le second chant est demeuré tel qu'il l'avait d'abord minuté: faute de papier et d'encre, il en apprit les vers par cœur, et les retint.

Peu après son élargissement, soulevé contre les indignes traitemens et les opprobres dont il avait enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non-seulement l'accueil le plus favorable du public, mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade qu'il publia alors sous le nom du poëme de la Ligue. Notre jeune poëte, qui savait tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre,

s'appliqua principalement à l'étude de la philosophie. Les plus sages et les plus profonds philosophes y fleurissaient alors. Il saisit le fil avec lequel le circonspect *Locke* s'était conduit dans le dédale de la métaphysique; et refrénant son imagination impétueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel *Newton*. Il s'appropria si bien les découvertes de ce philosophe, et ses progrès furent tels que, dans un abrégé, il exposa si clairement le système de ce grand-homme, qu'il le mit à la portée de tout le monde.

Avant lui, M. de *Fontenelle* était l'unique philosophe qui, répandant des fleurs sur l'aridité de l'astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglais étaient flattés de trouver un français qui, non content d'admirer leurs philosophes, les traduisait dans sa langue. Tout ce qu'il y avait de plus illustre à Londres, s'empressait à le posséder; jamais étranger ne fut accueilli plus favorablement de cette nation: mais, quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour-propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre poëte, et il retourna en France.

Les Parisiens, éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avait donnés à notre jeune auteur, commencèrent à se douter que dans leur sein il était né un grand-homme. Alors parurent les Lettres sur les Anglais, où l'auteur peint, avec des traits forts et rapides, les mœurs, les arts, les religions et le gouvernement de cette nation. La tragédie de Brutus, faite pour plaire à ce peuple libre,

libre, succéda bientôt après, ainsi que Mariamne et une foule d'autres pièces.

Il se trouvait alors en France une dame célèbre par son goût pour les arts et pour les sciences. Vous devinez bien, Messieurs, que c'est de l'illustre marquise *du Châtelet* dont nous voulons parler. Elle avait lu les ouvrages philosophiques de notre jeune auteur; bientôt elle fit sa connaissance; le désir de s'instruire, et l'ardeur d'approfondir le peu de vérités qui sont à la portée de l'esprit humain, resserra les liens de cette amitié, et la rendit indissoluble. Madame *du Châtelet* abandonna tout de suite la Théodicée de *Leibnitz*, et les romans ingénieux de ce philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte et prudente de *Locke*, moins propre à satisfaire une curiosité avide, qu'à contenter la raison sévère. Elle apprit assez de géométrie pour suivre *Newton* dans les calculs abstraits; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cirey devint bientôt la retraite philosophique de ces deux amis. Ils y composaient, chacun de son côté, des ouvrages de genres différens qu'ils se communiquaient, tâchant, par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvaient probablement atteindre. Là furent composées Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Electre ou Oreste.

M. de *Voltaire* qui faisait tout entrer dans la sphère de son activité, ne se bornait pas uniquement au plaisir d'enrichir le théâtre par ses tragédies. Ce fut

proprement pour l'usage de la marquise *du Châtelet*, qu'il composa son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations; l'Histoire de *Louis XIV* et l'Histoire de *Charles XII* avaient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, aussi varié que correct, n'échappa point à l'académie française; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenait. Il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens. *Louis XV* l'honora de la charge de son gentilhomme ordinaire, et de celle d'historiographe de France qu'il avait, pour ainsi dire, déjà remplie, en écrivant l'Histoire de *Louis XIV*.

Quoique M. de *Voltaire* fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes, il l'était pourtant davantage à l'amitié. Inséparablement lié avec madame *du Châtelet*, le brillant d'une grande cour n'offusqua pas ses yeux, au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Lunéville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis jouissaient paisiblement de la portion du bonheur dont l'humanité est susceptible, quand la mort de la marquise *du Châtelet* mit fin à cette belle union. Ce fut un coup assommant pour la sensibilité de M. de *Voltaire*, qui eut besoin de toute sa philosophie pour y résister.

Précisément dans le temps qu'il faisait usage de toutes ses forces pour apaiser sa douleur, il fut appelé à la cour de Prusse. Le roi, qui l'avait vu en l'année 1740, désirait de posséder ce génie aussi rare qu'éminent; ce fut en 1752 qu'il vint à Berlin. Rien

n'échappait à ses connaissances ; sa conversation était aussi instructive qu'agréable ; son imagination aussi brillante que variée ; son esprit aussi prompt que présent : il suppléait, par les grâces de la fiction, à la stérilité des matières ; en un mot, il faisait les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui et M. de *Maupertuis*, brouilla ces deux savans qui étaient faits pour s'aimer et non pour se haïr ; et la guerre qui survint en 1756 inspira à M. de *Voltaire* le désir de fixer son séjour en Suisse. Il se rendit à Genève, à Lausanne ; ensuite il fit l'acquisition des Délices, et enfin il s'établit à Ferney. Son loisir se partageait entre l'étude et l'ouvrage ; il lisait et composait. Il occupait ainsi, par la fécondité de son génie, tous les libraires de ces cantons.

La présence de M. de *Voltaire*, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuada à tout son voisinage qu'il n'y avait qu'à le vouloir pour être bel esprit. Ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses, qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints ; ils n'exprimaient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes. La ville de Genève fut le plus vivement atteinte de cette contagion ; les bourgeois, qui se croyaient au moins des *Lycurgues*, étaient tous disposés à donner de nouvelles lois à leur patrie, mais aucun ne voulait obéir à celles qui subsistaient. Ces mouvemens, causés par un zèle de liberté mal-entendue, donnèrent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut

que ridicule. M. de *Voltaire* ne manqua pas d'immortaliser cet événement en chantant cette soi-disante guerre, sur le ton que celle des rats et des grenouilles l'avait été autrefois par *Homère*. Tantôt sa plume féconde enfantait des ouvrages de théâtre, tantôt des mélanges de philosophie et d'histoire, tantôt des romans allégoriques et moraux : mais en même temps qu'il enrichissait ainsi la littérature de ses nouvelles productions, il s'appliquait à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes. Ferney était une terre presque dévastée quand notre philosophe l'acquit ; il la remit en culture ; non-seulement il la repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers et d'artistes.

Ne rappellons pas, Messieurs, trop promptement les causes de notre douleur; laissons encore M. de *Voltaire* tranquillement à Ferney, et jetons en attendant un regard plus attentif et plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'histoire rapporte que *Virgile* en mourant, peu satisfait de l'Enéide qu'il n'avait pu autant perfectionner qu'il aurait désiré, voulait la brûler. La longue vie dont jouit M. de *Voltaire*, lui permit de limer et de corriger son poëme de la Ligue, et de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant sous le nom de la Henriade.

Les envieux de notre auteur lui reprochèrent que son poëme n'était qu'une imitation de l'Enéide ; et il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent ; mais ce ne sont pas des copies serviles.

Si *Virgile* dépeint la destruction de Troye, *Voltaire* étale les horreurs de la Saint-Barthelemi; aux amours de *Didon* et d'*Enée* on compare les amours d'*Henri IV* et de la belle *Gabrielle d'Estrées*; à la descente d'*Enée* aux enfers, où *Anchise* lui découvre la postérité qui doit naître de lui, l'on oppose le songe d'*Henri IV*, et l'avenir que St. *Louis* dévoile en lui annonçant le destin des *Bourbons*. Si j'osais hasarder mon sentiment, j'adjugerais l'avantage de deux de ces chants au français, savoir celui de la Saint-Barthelemi et du songe d'*Henri IV*. Il n'y a que les amours de *Didon*, où il paraît que *Virgile* l'emporte sur *Voltaire*, parce que l'auteur latin intéresse et parle au cœur, et que l'auteur français n'emploie que des allégories.

Mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne seraient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains; comme, par exemple, les honneurs funèbres qu'*Enée* rend à son père *Anchise*, la fable des harpies, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs assiettes, et cette prophétie qui s'accomplit; la truye avec ses neuf petits, qui désigne le lieu d'établissement où *Enée* doit trouver la fin de ses travaux; ses vaisseaux changés en nymphes; un cerf tué par *Ascagne* qui occasionne la guerre des Troyens et des Rutules; la haine que les dieux mettent dans le cœur d'*Amate* et de *Lavinie* contre cet *Enée* que *Lavinie* épouse à la fin. Ce sont peut-être ces défauts

dont *Virgile* était lui-même mécontent, qui l'avaient déterminé à brûler son ouvrage; et qui, selon le sentiment des censeurs judicieux, doivent placer l'Enéide au-dessous de la Henriade.

Si les difficultés vaincues sont le mérite d'un auteur, il est certain que M. de *Voltaire* en trouva plus à surmonter que *Virgile*. Le sujet de la Henriade est la réduction de Paris due à la conversion d'*Henri IV*. Le poëte n'avait donc pas la liberté de mouvoir à son gré le système merveilleux; il était réduit à se borner aux mystères des chrétiens, bien moins féconds en images agréables et pittoresques que n'était la mythologie des gentils. Toutefois on ne saurait lire le dixième chant de la Henriade sans convenir que les charmes de la poésie ont le don d'ennoblir tous les sujets qu'elle traite. M. de *Voltaire* fut le seul mécontent de son poëme; il trouvait que son héros n'était pas exposé à d'assez grands dangers, et que par conséquent il devait intéresser moins qu'*Enée* qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre.

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des tragédies de M. de *Voltaire*, l'on conviendra qu'en quelques points il est supérieur à *Racine*, et que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre dramatique. Son Oedipe fut la première pièce qu'il composa; son imagination s'était empreinte des beautés de *Sophocle* et d'*Euripide*, et sa mémoire lui rappelait sans cesse l'élégance continue et fluide de *Racine*: fort de ce double avantage, sa première production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre. Quelques

censeurs, peut-être trop sourcilleux, trouvèrent à redire qu'une vieille *Jocaste* sentît renaître à la présence de *Philoctète* une passion presque éteinte: mais si l'on avait élagué le rôle de *Philoctète*, on n'aurait pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'*Oedipe*.

On jugea que son Brutus était plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de Paris, parce qu'en France un père qui, de sang-froid, condamne son fils à la mort, est envisagé comme un barbare; et qu'en Angleterre, un consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie, est regardé comme un dieu.

Sa Mariamne et un nombre d'autres pièces signalèrent encore l'art et la fécondité de sa plume. Cependant il ne faut pas déguiser que des critiques, peut-être trop sévères, reprochèrent à notre poëte que la contexture de ses tragédies n'approchait pas du naturel et de la vraisemblance de celles de *Racine*. Voyez, disaient-ils, représenter Iphigénie, Phèdre, Athalie: vous croyez assister à une action qui se développe sans peine devant vos yeux; au lieu qu'au spectacle de Zaïre, il faut vous faire illusion sur la vraisemblance et couler légèrement sur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le second acte est un hors-d'œuvre: vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux *Lusignan* qui, se retrouvant dans son palais, ne sait où il est; qui parle de ses anciens faits d'armes, comme un lieutenant colonel du régiment de Navarre, devenu gouverneur de Péronne: on ne sait pas trop comment il reconnait

ſes enfans ; pour rendre ſa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle eſt ſur la montagne où *Abraham* ſacrifia, ou voulut ſacrifier ſon fils *Iſaac* au Seigneur ; il l'engage à ſe faire baptiſer après que *Châtillon* atteſte l'avoir baptiſée lui-même, et c'eſt-là le nœud de la pièce. Après que *Luſignan* a rempli cet acte froid et languiſſant, il meurt d'apoplexie ſans que perſonne s'intéreſſe à ſon ſort. Il ſemble, puiſqu'il fallait un prêtre et un ſacrement pour former cette intrigue, qu'on aurait pu ſubſtituer au baptême, la communion.

Mais quelque ſolides que puiſſent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième acte ; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand poëte a l'art d'exciter ſi ſupérieurement, entraînent l'auditeur qui, agité de paſſions auſſi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'auſſi grandes beautés.

On conviendra donc que M. *Racine* a l'avantage d'avoir quelque choſe de plus naturel, de plus vraiſemblable dans la texture de ſes drames ; et qu'il règne une élégance continue, une molleſſe, un fluide dans ſa verſification dont aucun poëte n'a pu approcher depuis. D'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. de *Voltaire*, il faut convenir qu'au cinquième acte près de Catilina, il a poſſédé l'art d'accroître l'intérêt de ſcène en ſcène, d'acte en acte, et de le pouſſer au plus haut point à la cataſtrophe : c'eſt bien là le comble de l'art.

Son génie univerſel embraſſait tous les genres. Après s'être eſſayé contre *Virgile*, et l'avoir peut-

être

être surpassé, il voulait se mesurer avec l'*Arioste*; il composa la Pucelle dans le goût du Roland furieux. Ce poëme n'est point une imitation de l'autre; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société faisaient les délices de toutes les personnes de goût. L'auteur seul n'en tenait aucun compte, quoiqu'*Anacréon*, *Horace*, *Ovide*, *Tibulle*, ni tous les auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé. Son esprit enfantait ces ouvrages sans peine; cela ne le satisfesait pas; il croyait que, pour posséder une réputation bien méritée, il fallait l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après vous avoir fait un précis des talens du poëte, passons à ceux de l'historien. L'Histoire de *Charles XII* fut la première qu'il composa; il devint le *Quinte-Curce* de cet *Alexandre*. Les fleurs qu'il répand sur sa matière, n'altèrent point le fonds de la verité; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions, son obstination en d'autres, sa prospérité et ses malheurs.

Après avoir éprouvé ses forces sur *Charles XII*, il essaya de hasarder l'Histoire du siècle de *Louis XIV*. Ce n'est plus le style romanesque de *Quinte-Curce* qu'il emploie: il y substitue celui de *Cicéron* qui, plaidant pour la loi *Manilia*, fait l'éloge de *Pompée*. C'est un auteur français qui relève avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle; qui

exposé dans le jour le plus brillant les avantages qui donnèrent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples; les grands en foule qui se trouvèrent sous la main de *Louis XIV*; le règne des arts et des sciences protégés par une cour polie; les progrès de l'industrie en tout genre; et cette puissance intrinsèque de la France qui rendait en quelque sorte son roi l'arbitre de l'Europe.

Cet ouvrage unique méritait d'attirer à M. de *Voltaire* l'attachement et la reconnaissance de toute la nation française, qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains.

C'est encore un style différent qu'il emploie dans son Essai sur l'esprit et les mœurs des nations; le style en est fort simple; le caractère de son esprit se manifeste plus dans la façon dont il a traité cette histoire, que dans ses autres écrits. On y voit la fougue d'un génie supérieur qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, et néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'est pas composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la savent. Il s'attache à la première loi de l'histoire, qui est de dire la vérité; et les réflexions qu'il y sème, ne sont pas des hors-d'œuvre, elles naissent de la matière même.

Il nous reste une foule d'autres traités de M. de *Voltaire*, qu'il est presque impossible d'analyser. Les uns roulent sur des sujets de critique; dans d'autres ce sont des matières métaphysiques qu'il éclaircit;

dans d'autres encore, d'astronomie, d'histoire, de physique, d'éloquence, de poétique, de géométrie. Ses Romans même portent un caractère original; Zadig, Micromégas, Candide; sont des ouvrages qui, semblant respirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systêmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connaissances diverses, réunies en une seule personne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise.

Récapitulez, Messieurs, la vie des grands-hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus, vous trouverez que chacun d'eux se bornait à son seul talent. *Aristote* et *Platon* étaient philosophes; *Eschine* et *Démosthène* orateurs; *Homère* poëte épique; *Sophocle* poëte tragique; *Anacréon* poëte agréable; *Thucydide* et *Xénophon* historiens; de même que chez les Romains, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Lucrèce* n'étaient que poëtes; *Tite-Live* et *Varron* historiens; *Crassus*, le vieil *Antoine* et *Hortensius* s'en tenaient à leurs harangues. *Cicéron*, ce consul orateur défenseur et père de la patrie, est le seul qui ait réuni des talens et des connaissances diverses: il joignait au grand art de la parole, qui le rendait supérieur à tous ses contemporains, une étude approfondie de la philosophie, telle qu'elle était connue de son temps. C'est ce qui paraît par ses Tusculanes, par son admirable traité de la nature des dieux, par celui des offices qui est peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. *Cicéron* fut même poëte;

il traduisit en latin les vers d'*Aratus*, et l'on croit que ses corrections perfectionnèrent le poëme de *Lucrèce*.

Il nous a donc fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver, dans la multitude des hommes qui composent le genre-humain, le seul *Cicéron* dont nous puissions comparer les connaissances avec celles de notre illustre auteur. L'on peut dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que M. de *Voltaire* valait seul toute une académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnaître *Bayle* armé de tous les argumens de sa dialectique; d'autres où l'on croit lire *Thucydide*; ici c'est un physicien qui découvre les secrets de la nature, là c'est un métaphysicien qui, s'appuyant sur l'analogie et l'expérience, suit à pas mesurés les traces de *Locke*. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de *Sophocle*; là vous le voyez répandre des fleurs sur ses traces; ici il chausse le brodequin comique; mais il semble que l'élévation de son esprit ne se plaisait pas à borner son essor à égaler *Térence* ou *Molière*. Bientôt vous le voyez monter sur *Pegase* qui, en étendant ses ailes, le transporte au haut de l'Hélicon, où le dieu des muses lui adjuge sa place entre *Homère* et *Virgile*.

Tant de productions différentes et d'aussi grands efforts de génie produisirent à la fin un vive sensation sur les esprits; et l'Europe applaudit aux talens supérieurs de M. de *Voltaire*. Il ne faut pas croire que la jalousie et l'envie l'épargnassent; elles aiguisèrent tous leurs traits pour l'accabler. Cet esprit d'indépendance, inné dans les hommes, qui leur inspire

une averſion contre l'autorité la plus légitime, les révoltait avec bien plus d'aigreur contre une ſupériorité de talens, à laquelle leur faibleſſe ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étaient étouffés par de plus forts applaudiſſemens ; les gens de lettres s'honoraient de la connaiſſance de ce grand-homme. Quiconque était aſſez philoſophe pour n'eſtimer que le mérite perſonnel, plaçait M. de *Voltaire* bien au-deſſus de ceux dont les ancêtres, les titres, l'orgueil et les richeſſes ſont tout le mérite. M. de *Voltaire* était du petit nombre des philoſophes qui pouvaient dire : *Omnia mecum porto*. Des princes, des ſouverains, des rois, des impératrices le comblèrent des marques de leur eſtime et de leur admiration. Ce n'eſt pas que nous prétendions inſinuer que les grands de la terre ſoient les meilleurs appréciateurs du mérite, mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur était ſi généralement établie, que les chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyaient devoir s'y conformer.

Cependant, comme dans ce monde le mal ſe trouve par-tout mêlé au bien, il arrivait que M. de *Voltaire*, ſenſible à l'applaudiſſement univerſel dont il jouiſſait, ne l'était pas moins aux piqûres de ces inſectes qui croupiſſent dans les fanges de l'Hippocrène. Loin de les punir, il les immortaliſait en plaçant leurs noms obſcurs dans ſes ouvrages. Mais il ne recevait d'eux que des éclabouſſures légères, en comparaiſon des perſécutions plus violentes qu'il eut à ſouffrir des eccléſiaſtiques, qui par état n'étant que des miniſtres de paix, n'auraient dû pratiquer que

la charité et la bienfesance : aveuglés par un faux zèle autant qu'abrutis par le fanatisme, ils s'acharnèrent sur lui, et voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet; faute de lumières ils confondaient les idées les plus claires; de sorte que les passages où notre auteur insinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéisme. Et ce même *Voltaire*, qui avait employé toutes les ressources de son génie pour prouver avec force l'existence d'un Dieu, s'entendit accuser, à son grand étonnement, d'en avoir nié l'existence.

Le fiel que ces ames dévotes répandirent si maladroitement sur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur espèce, et non pas chez ceux qui avaient la moindre teinture de dialectique. Son crime véritable consistait en ce qu'il n'avait pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de pontifes qui ont déshonoré l'Eglise, de ce qu'il avait dit avec *Fra Paolo*, avec *Fleury* et tant d'autres, que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du saint-Esprit; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables qu'un faux zèle a fait commetre, et qu'enfin il traitait avec mépris ces querelles inintelligibles et frivoles auxquelles les théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci, pour achever ce tableau, que tous les ouvrages de M. de *Voltaire* se débitaient aussi-tôt qu'ils sortaient de la presse, et que dans ce même temps les évêques voyaient

avec un saint dépit leurs mandemens rongés des vers, ou pourrir dans la boutique de leurs libraires.

Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonnerait leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n'influaient pas sur le repos des particuliers; tout ce que la vérité oblige de dire, c'est qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils et méprisables qui, fesant profession de captiver leur raison, sont ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de *Voltaire*, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea. Les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'*Epicure*, de *Hobbes*, de *Wolston*, du lord *Bolingbroke* et d'autres philosophes. Mais n'est-il pas clair que, loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y aurait pu ajouter, il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle? M. de *Voltaire* en était si convaincu, qu'il ne croyait pas que les doutes de quelques philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines.

Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs: Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens;

leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies ; loin de se persécuter, parce qu'ils ne pensent pas de même, ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur, par le raisonnement, sans substituer aux argumens le fer et les flammes, en un mot, ils doivent se conduire envers leur prochain, comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Est-ce M. de *Voltaire* qui parle, ou est-ce l'apôtre St *Jean*, ou est-ce le langage de l'Evangile ?

Opposons à ceci la morale pratique de l'hypocrisie ou du faux zèle; elle s'exprime ainsi : Exterminons tous ceux qui ne pensent pas ce que nous voulons qu'ils pensent; accablons ceux qui dévoilent notre ambition et nos vices; que DIEU soit le bouclier de nos iniquités, que les hommes se déchirent, que le sang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroisse ; rendons DIEU implacable et cruel, pour que la recette des douanes du purgatoire et du paradis augmente nos revenus.

Voilà comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes, et comme par leur perversité la source la plus pure du bien devient celle du mal !

La cause de M. de *Voltaire* étant aussi bonne que nous venons de l'exposer, il emporta les suffrages de tous les tribunaux, où la raison était plus écoutée que les sophismes mystiques. Quelque persécution qu'il endurât de la haine théologale, il distingua toujours la religion de ceux qui la

déshonorent ; il rendait justice aux ecclésiastiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Eglise ; il ne blâmait que ceux dont les mœurs perverses les rendirent l'abomination publique.

M. de *Voltaire* passa donc ainsi sa vie entre les persécutions de ses envieux et l'admiration de ses enthousiastes, sans que le sarcasme des uns l'humiliassent, et que les applaudissemens des autres accrussent l'opinion qu'il avait de lui-même ; il se contentait d'éclairer le monde, et d'inspirer par ses ouvrages l'amour des lettres et de l'humanité. Non content de donner des préceptes de morale, il prêchait la bienfesance par son exemple. Ce fut lui dont l'appui courageux vint au secours de la malheureuse famille des *Calas*, qui plaida la cause des *Sirven* et les arracha des mains barbares de leurs juges ; il aurait ressuscité le chevalier de *la Barre*, s'il avait eu le don des miracles. Il est beau qu'un philosophe, du fond de sa retraite, élève sa voix, et que l'humanité dont il est l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques. Si M. de *Voltaire* n'avait pardevers lui que cet unique trait, il mériterait d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité.

La philosophie et la religion enseignent donc de concert le chemin de la vertu. Voyez lequel est le plus chrétien, ou le magistrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le philosophe qui la recueille ou la soutient ; le juge qui se sert du glaive de la loi pour assassiner un étourdi, ou le sage qui veut sauver la vie du jeune homme

pour le corriger ; le bourreau de *Calas*, ou le protecteur de sa famille désolée ?

Voilà, Messieurs, ce qui rendra la mémoire de M. de *Voltaire* à jamais chère à ceux qui sont nés avec un cœur sensible et des entrailles capables de s'émouvoir. Quelque précieux que soient les dons de l'esprit, de l'imagination, l'élévation du génie, et les vastes connaissances ; ces présens, que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité et de la bienfesance ; on admire les premiers, et l'on bénit et vénère les seconds.

Quelque peine que j'aye, Messieurs, de me séparer à jamais de M. de *Voltaire*, je sens cependant que le moment approche où je dois renouveler la douleur que vous cause sa perte. Nous l'avons laissé tranquille à Ferney ; des affaires d'intérêt l'engagèrent à se transporter à Paris, où il espérait venir encore assez à temps pour sauver quelques débris de sa fortune d'une banqueroute dans laquelle il se trouvait enveloppé. Il ne voulut pas reparaître dans sa patrie les mains vides ; son temps, qu'il partageait entre la philosophie et les belles-lettres, fournissait un nombre d'ouvrages dont il avait toujours quelques-uns en réserve : ayant composé une nouvelle tragédie dont Irène est le sujet, il voulut la produire sur le théâtre de Paris.

Son usage était d'assujettir ses pièces à la critique la plus sévère, avant de les exposer en public. Conformément à ces principes, il consulta à Paris

tout ce qu'il avait de gens de goût de sa connaissance, sacrifiant un vain amour-propre au désir de rendre ses travaux dignes de la postérité. Docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il se porta avec un zèle et une ardeur singulière à la correction de cette tragédie ; il passa des nuits entières à refondre son ouvrage ; et soit pour dissiper le sommeil, soit pour ranimer ses sens, il fit un usage immodéré du café : cinquante tasses par jour lui suffirent à peine. Cette liqueur, qui mit son sang dans la plus violente agitation, lui causa un échauffement si prodigieux que, pour calmer cette espèce de fièvre, il eut recours aux opiates, dont il prit de si fortes doses, que loin de soulager son mal, elles accélérèrent sa fin. Peu après ce remède pris avec si peu de ménagement, se manifesta une espèce de paralysie qui fut suivie du coup d'apoplexie qui termina ses jours.

Quoique M. de *Voltaire* fût d'une constitution faible ; quoique le chagrin, le souci et une grande application aient affaibli son tempérament, il poussa pourtant sa carrière jusqu'à la quatre-vingt-quatrième année. Son existence était telle qu'en lui l'esprit l'emportait en tout sur la matière. C'était une ame forte qui communiquait sa vigueur à un corps presque diaphane sa mémoire était étonnante, et il conserva toutes les facultés de la pensée et de l'imagination jusqu'à son dernier soupir. Avec quelle joie vous rappellerai-je, Messieurs, les témoignages d'admiration et de reconnaissance que les Parisiens rendirent à ce grand-homme durant son

dernier séjour dans sa patrie ! Il est rare, mais il est beau que le public soit équitable, et qu'il rende justice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la nature ne se complaît de produire que de loin en loin, afin qu'ils recueillent de leurs contemporains même les suffrages qu'ils sont sûrs d'obtenir de la postérité !

L'on devait s'attendre qu'un homme qui avait employé toute la sagacité de son génie à célébrer la gloire de sa nation, en verrait réjaillir quelques rayons sur lui-même : les Français l'ont senti, et par leur enthousiasme, ils se sont rendus dignes de partager le lustre que leur compatriote a répandu sur eux et sur le siècle. Mais croirait-on que ce *Voltaire*, auquel la profane Gréce aurait élevé des autels, qui eût eu dans Rome des statues, auquel une grande impératrice, protectrice des sciences, voulait ériger un monument à Pétersbourg; qui croira, dis-je, qu'un tel être pensa manquer dans sa patrie d'un peu de terre pour couvrir ses cendres ? Et quoi ! dans le dix-huitième siècle, où les lumières sont plus répandues que jamais, où l'esprit philosophique a tant fait de progrès, il se trouve des hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Taprobane qu'au milieu de la nation française ! Aveuglés par un faux zèle, ivres de fanatisme, ils empêchent qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres que jamais la France ait portés. Voilà cependant ce que l'Europe a vu avec une douleur mêlée d'indignation.

Mais quelle que ſoit la haine de ces frénétiques, et la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainſi ſur des cadavres; ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens ſauvages ne terniront la mémoire de *Voltaire*. Le ſort le plus doux qu'ils peuvent attendre, eſt qu'eux et leurs vils artifices demeurent enſevelis à jamais dans les ténèbres de l'oubli; tandis que la mémoire de *Voltaire* s'accroîtra d'âge en âge, et tranſmettra ſon nom à l'immortalité.

ÉLOGE
DE VOLTAIRE,

PAR M. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51690/fragment/page=0239

AVERTISSEMENT.

On n'a presque point mis de notes à ce discours, précisément parce qu'il en comportait trop. Tout le personnel de M. de *Voltaire*, sa vie qui tient à tout, son histoire littéraire si fertile en événemens, l'examen réfléchi de ses innombrables ouvrages, la foule d'anecdotes et de commentaires dont ils sont susceptibles, tous ces objets si étendus et si intéressans auraient été morcelés dans des notes, et sont réservés pour un autre cadre, dans lequel ils occuperont un juste espace. Les personnes, dont la curiosité empressée chercherait ici ces détails, doivent songer que la nature de l'ouvrage devait les exclure, et qu'il ne fallait pas que l'orateur empiétât sur le critique, ni le panégyriste sur l'historien.

ÉLOGE
DE VOLTAIRE.

Cujus gloriæ neque profuit quisquam laudando, nec vituperando quisquam nocuit. *Tit. Liv.*

HEUREUX, sans doute, celui qui n'aura pas attendu, pour célébrer le génie, que les hommages qu'on lui doit ne puissent plus s'adresser qu'à des cendres insensibles : celui qui s'est acquis le droit de lui rendre témoignage devant la postérité, après avoir osé le lui rendre en présence de l'envie ! heureux encore, jusque dans ce devoir douloureux, le panégyriste et l'ami d'un grand-homme, si, en approchant de son tombeau, (quel qu'il soit, hélas !) il peut dire : » La louange que je t'ai offerte a « toujours été pure ; jamais elle ne fut ni souillée » par l'intérêt, ni exagérée par la complaisance ; » et comme l'adulation n'y ajouta rien, tant que » tu as vécu, l'équité n'en retranchera rien, quand » tu n'es plus. »

Je vais parcourir cette longue suite de travaux qui ont rempli la vie de *Voltaire*. L'éclat de ses talens paraîtra s'augmenter de celui de ses succès, et l'intérêt qu'ils inspirent s'accroîtra par les contradictions qu'ils ont éprouvées. Cet homme extraordinaire s'agrandira encore plus à nos yeux par

cette influence si marquée qu'il a eue sur son siècle, et qui s'étendra dans la postérité. En considérant sa destinée, nous aurons lieu quelquefois de plaindre celui qu'il faudra si souvent admirer; nous reconnaîtrons le sort de l'humanité dans l'homme qui est le plus élevé au-dessus d'elle. Ce tableau du génie, fait pour rassembler tant de leçons et tant d'exemples, montrera tout ce qu'il peut obtenir de gloire, et rencontrer d'obstacles; et en voyant tout ce qu'il peut avoir à souffrir, peut-être on sentira davantage tout ce qu'il faut lui pardonner.

PREMIÈRE PARTIE.

Il était passé ce siècle que l'on peut appeler celui de la France, puisqu'il fut l'époque de nos grandeurs, et qu'il a gardé le nom d'un de nos monarques. Déjà commençait à pâlir cette lumière des arts qui s'était levée au milieu de nous, et répandue dans l'Europe; ses clartés les plus brillantes s'étaient toutes éteintes dans la nuit de la tombe. La mort avait frappé les héros, les artistes, les écrivains. *Fénélon* avait fini ses jours dans l'exil; la cendre de *Molière* n'avait trouvé qu'à peine où reposer obscurément; *Corneille* avait survécu quinze ans à son génie; *Racine* avait lui-même marqué un terme au sien; et, enlevé avant le temps, il n'avait rempli ni toute la carrière de son talent, ni celle de la vie. Deux hommes seuls

alors pouvaient rappeler encore la splendeur de cet âge qui venait de finir. On eût dit que *Rousseau* avait hérité de *Despréaux* même la science si difficile d'écrire en vers. L'ame tragique de *Crébillon*, après avoir jeté quelques lueurs sombres dans Atrée, et les plus beaux traits de lumière dans Electre, s'était enfin élevée dans Rhadamiste aux plus grands effets de l'art; mais, après cet effort, il était tombé au-dessous de lui-même, il ne donnait plus que Sémiramis et Xerxès; et *Rousseau*, sur nos frontières, corrompant de plus en plus son style, semblait avoir quitté le Parnasse en quittant la France; lorsque Oedipe et la Henriade, qui se suivirent de près, annoncèrent au monde littéraire le véritable héritier du grand siècle, celui qui devait être l'ornement du nôtre, et qui, remarquable par la hardiesse de ses premiers pas, s'ouvrait déjà plus d'un chemin vers la gloire.

La nature que nous voulons en vain assujettir à l'uniformité de nos calculs, et qui se plaît si souvent à les démentir par la diversité de ses procédés; la nature, en produisant les grands-hommes, sait varier ses moyens autant que leurs caractères. Tantôt elle les mûrit à loisir dans le silence et l'obscurité; et les humains, levant les yeux avec surprise, aperçoivent tout à coup à une hauteur immense celui qu'ils ont vu long-temps à côté d'eux; tantôt elle marque le génie naissant d'un trait de grandeur qui est pour lui comme le signe de sa mission, et alors elle semble dire aux hommes, en le leur donnant: Voilà votre maître. C'est avec

cet éclat qu'elle montra *Voltaire* au monde. Destiné à être extraordinaire en tout, il le fut dès son enfance; et, par un double privilége, son esprit était mûr dès ses premières années, comme il fut jeune dans ses dernières. A peine eut-il fait des vers, qu'ils parurent être la langue qui lui appartenait. A peine eut-il reçu quelques leçons de ses maîtres, qu'ils le crurent capable d'en donner. La force de son jugement l'élevait déjà au-dessus de ses contemporains, lorsqu'à dix-huit ans il conçut, malgré l'exemple de *Corneille* et la contagion générale, que l'amour ne devait point se mêler aux horreurs du sujet d'Oedipe; et s'il fut forcé de céder au préjugé, le courage qu'il eut de se condamner sur cette faute involontaire était une nouvelle espèce de gloire, celle de l'homme supérieur qui instruit les autres en se jugeant lui-même. C'était quelque chose, sans doute, de l'emporter sur un ouvrage que défendait le nom de *Corneille*; mais qu'il était beau sur-tout de balancer *Sophocle* dans l'un de ses chefs-d'œuvre; d'annoncer, dès le premier moment, ce goût des beautés antiques que *Racine* n'eut qu'après plusieurs essais; enfin de posséder de si bonne heure le grand art de l'éloquence tragique! Tout se réunit alors pour faire de ce brillant coup d'essai le présage des plus hautes destinées: *Corneille* vaincu, *Sophocle* égalé, la scène française relevée, l'envie déjà avertie et poussant un long cri, comme le monstre qui a senti sa proie; la voix des hommes justes nommant un successeur à *Racine*; enfin, au milieu de tant d'honneurs, le

jeune auteur s'élevant, par l'aveu de ses fautes, au-dessus de son propre ouvrage et à la hauteur de l'art.

La muse de l'épopée avait paru jusque-là nous être encore étrangère ; et même, dans ce siècle mémorable, où il semblait que la gloire n'eût rien à refuser à *Louis XIV* et à la France, c'était la seule exception qu'elle eût mise à ses faveurs. On en accusait à la fois et le génie de notre langue, et celui de notre nation. *Voltaire* conçut à vingt ans le projet de venger l'un et l'autre. Cette heureuse audace de la jeunesse, qu'animait encore en lui le sentiment de ses forces, ne fut point épouvantée par tant d'exemples faits pour le décourager. Au milieu de toutes les voix du préjugé qui lui criaient, arrête : il entendit la voix plus impérieuse et plus forte du talent créateur, qui lui criait, ose : et, guidé par cet instinct irrésistible qui repousse la réflexion timide, il s'abandonna sans crainte sur une mer inconnue, dont on ne racontait que des naufrages. Il trouva cette terre ignorée où nul français n'était abordé avant lui ; et, tandis qu'on répétait encore de toute part que nous n'étions pas faits pour l'épopée, la France avait un poëme épique.

Je sais que la critique s'est élevée contre le choix d'un sujet trop voisin de nous, pour permettre à l'auteur la ressource séduisante des fictions. On a dit, et non sans fondement, que pour nous l'épopée doit être placée dans ce favorable éloignement, dans cette perspective magique d'où naît

l'illusion de tous les arts; que la muse épique ne doit nous apparaître que dans le lointain, couverte du voile des allégories, entourée du cortége des fables, ainsi que d'un nuage religieux, d'où sa voix semble sortir plus imposante et plus majestueuse; comme ces divinités antiques, cachées dans la sombre horreur des forêts, semblaient plus augustes et plus vénérables, à mesure qu'on les adorait de plus loin.

Je ne rejetterai point ces idées fondées sur le pouvoir de l'imagination; mais aussi quel français peut reprocher à *Voltaire* d'avoir choisi *Henri IV* pour son héros? N'eut-il pas, au moins pour ses concitoyens, le mérite si précieux d'avoir chanté le seul de leurs rois dont la gloire soit devenue, pour ainsi dire, populaire? n'eut-il pas, pour les connaisseurs de toutes les nations, cet autre mérite si rare de suppléer par des beautés nouvelles à celles qui lui étaient interdites? C'est là qu'il déclare à la tyrannie, aux préjugés, à la superstition, au fanatisme, cette haine inexpiable, cette guerre généreuse qui n'admit jamais ni traité, ni trève, et qui n'a eu de terme que celui de sa vie. Pour la première fois, l'humanité entendit plaider sa cause en beaux vers, et vit ses intérêts confiés à l'éloquence poétique. Celle-ci avait plus d'une fois consacré, dans *Louis XIV*, les victoires remportées sur le monstre de l'hérésie, victoires trop souvent déshonorées par la violence, et que la religion même a pleurées; *Voltaire* lui apprit à célébrer d'autres triomphes, ceux de la raison sur le monstre

de l'intolérance : triomphes purs, et qui ne coûtent de larmes qu'aux ennemis du genre-humain.

Des vérités d'un autre ordre ont paru, dans ce même ouvrage, revêtues des couleurs de la poésie. *Uranie* s'est étonnée de parler la même langue que *Calliope*. Ce n'était pas *Lucrèce* chantant les erreurs d'*Epicure*, c'étaient les grands secrets de la nature, long-temps inconnus et récemment découverts, tracés dans le style de l'épopée avec autant d'exactitude qu'ils auraient pu l'être sous le compas de la philosophie (*a*). Dans le même temps, et par

(*a*) Lorsque, dans les Muses rivales, je fis dire à *Uranie*, en parlant de *Voltaire* :

J'empruntai de ses vers la parure pompeuse ;
Je parus étalant des vêtemens nouveaux,
Et gardant, sous les traits dont m'ornaient ses pinceaux,
Une beauté majestueuse,
Je ne dus qu'à lui seul ces brillans attributs ;
C'est par lui que la poésie
Fit entendre des sons aux mortels inconnus,
Et que le voile d'Uranie
Devint l'écharpe de Vénus.

M. *Marmontel* (à qui d'ailleurs je ne dois que des remercîmens du compte très-avantageux qu'il rendit de la pièce dans le *Mercure*) observa que *l'éloge était trop exclusif*, et que *Lucrèce* et *Pope*, avant *Voltaire*, *avaient fait parler Uranie en beaux vers*. La remarque serait juste, s'il eût été question de vérités morales et métaphysiques. Elles ont été traitées par *Pope* d'une manière supérieure ; mais il est ici question du système de *Newton*, et par conséquent de phy-

un effet de la même magie, il chantait en vers sublimes les merveilles révélées à *Newton*, le principe universel qui meut et attire les corps, la grande

fique. Il est vrai que *Lucrèce* a mis en vers celle d'*Epicure*; mais cette philosophie erronée ne lui a guère fourni que des vers durs et raboteux; et son poëme ne serait point au rang des monumens précieux de l'antiquité, s'il n'y eût joint des morceaux de poésie morale ou descriptive, qui en ont fait le mérite. Au contraire, dans la Henriade, c'est une beauté absolument neuve que le système planétaire de *Copernic* et l'attraction de *Newton*, détaillées en très-beaux vers, et avec des expressions exactes, en même temps magnifiques.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans.
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Par-delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside, etc.

C'est-là, sans doute, mêler le sublime de la poésie aux principes de la plus saine physique; et qui a eu ce mérite avant *Voltaire*? Ce mérite se trouve à un degré encore plus étonnant dans le discours en vers adressé à madame *du Châtelet*, à la tête des élémens de *Newton*. Il n'y a point de morceau pareil dans aucune langue connue.

révolution

révolution des mondes dans la carrière de l'espace et de la durée. Il étalait sous des pinceaux, avant lui inconnus aux muses, l'éclatant tissu de la robe du soleil et les rayons de sa lumière (*b*); et cette poésie était sans modèle, comme les découvertes de *Newton* étaient sans exemple.

Avec des beautés si neuves et si frappantes, avec l'intérêt attaché au nom du héros, avec un style toujours élégant et harmonieux, tour à tour plein de force ou de charme, faut-il s'étonner que la Henriade, quoique destituée de l'ancienne mythologie, ait triomphé de toutes les attaques, se soit encore affermie par le temps dans l'opinion des connaisseurs, et soit devenue un ouvrage national? L'honneur d'avoir fait le seul poëme épique dont notre langue se glorifie, n'est peut-être pas encore la récompense la plus flatteuse que l'auteur ait obtenue. Il eut le plaisir de voir que son ouvrage avait ajouté quelque chose à cet amour si vrai que les Français gardent à la mémoire du meilleur de

(*b*) Voyez dans la dédicace des Elémens de *Newton*, citée ci-dessus, ces vers admirables :

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils rempliſſent les cieux.

leurs rois. On s'est accoutumé à joindre ensemble les noms du poëte et du héros. Quel honorable assemblage! et n'est-ce pas une immortalité bien douce, que celle qu'on partage avec *Henri IV*?

Mais s'il était difficile d'atteindre le premier, parmi nous, jusqu'à l'épopée, il l'était peut-être encore plus de trouver une place parmi les deux fondateurs et les deux maîtres de la scène française, qui semblaient n'y pouvoir plus admettre que des disciples, et non pas des concurrens. L'opinion aussi empressée à resserrer les limites des arts, que le génie est ardent à les reculer, si prompte à donner des rivaux aux grands-hommes vivans, mais, dès qu'ils ne sont plus, si lente à leur reconnaître des successeurs; l'opinion qui s'assied comme un épouvantail à l'entrée du champ où le talent va s'élancer, oppose à ses premiers pas une barrière qui lui coûte souvent plus à renverser, que la carrière ne lui coûte ensuite à parcourir. Rien n'était plus à respecter que l'admiration qui consacrait les noms de *Corneille* et de *Racine*; mais rien n'était plus à craindre que le préjugé qui renfermait dans la sphère de leurs travaux l'étendue de l'art dramatique. Quelque difficulté qu'il y ait à revenir sur un sujet presque épuisé, la gloire du grand-homme que je célèbre, m'oblige de jeter un coup-d'œil sur ceux qui l'ont précédé. Comment pourrais-je retracer ce qu'a fait *Voltaire*, sans rappeler ce qui a été fait avant lui? Comment mesurer ses pas dans la lice, sans y rechercher les traces de ses prédécesseurs?

Ecartons d'abord ces préventions générales, si vaguement conçues et si légèrement adoptées, ces idées si exagérées de l'influence des mœurs et du siècle sur les fruits du génie, qui lui-même en eut toujours une bien plus marquée sur ce qui l'environnait, et qui est plus fait pour donner la loi que pour la recevoir. Je conçois sans peine que la lecture d'un écrivain tel que *Corneille*, la représentation de ses tragédies, ait accoutumé la classe la plus choisie de ses concitoyens à penser et à parler avec noblesse; que *Racine* leur ait appris à mettre plus de délicatesse et de pureté dans leurs sentimens et dans leurs expressions; mais je ne crois point que les troubles de la fronde aient fait naître la tragédie de Cinna (*c*); que les chansons

(*c*) Il serait inutile de dissimuler que ces idées, qui me paraissent dénuées de fondement, ont été renouvelées dans le discours de M. *Ducis*, d'ailleurs rempli de beautés supérieures. En lui rendant toute la justice qu'il mérite, et que je lui ai déjà rendue ailleurs, je crois pouvoir observer, pour l'intérêt de la vérité, que les définitions qu'il trace du talent tragique de *Corneille*, de *Racine*, de *Crébillon*, sont plus subtiles que réfléchies, et plus brillantes que solides. *Corneille* (dit-il) *fit la tragédie de sa nation.... Racine fit la tragédie de la cour de Louis XIV*; *Crébillon fit la tragédie de son caractère et de son génie*. Ces résultats peuvent paraître éblouissans; mais n'est-ce pas plutôt une recherche d'antithèses, qu'un jugement sain et motivé? Quel rapport y a-t-il entre la nation française, même du temps de *Corneille*, et le génie de cet écrivain? et comment l'un aurait-il déterminé le caractère de l'autre? N'a-t-on pas dit avec beaucoup de justesse qu'il semblait que *Corneille* fût né romain, et qu'il eût écrit à Rome? et dans quel temps les Français ont-ils ressemblé

contre *Mazarin* aient éveillé le talent qui a produit les Horaces; ni qu'il y eut rien de commun entre les harangues du coadjuteur, et les scènes de *Sévère* et de *Pauline*.

Je ne crois pas davantage que la cour de *Louis XIV* ait mis dans la main de *Racine* le pinceau qui a tracé la cour de *Néron*; que les faiblesses d'un grand roi, les intrigues de ses maîtresses et de ses favoris, l'esprit de ses courtisans aient inspiré la muse qui a peint les égaremens de *Phèdre*, les fureurs d'*Her-*

aux Romains? Quoi! c'est aux inconséquences, aux folies, aux ridicules de la fronde, que nous serions redevables de Cinna et des Horaces! Trouverait-on le rapport le plus éloigné entre le caractère de ces compositions mâles et sublimes, et l'esprit léger et follement factieux des Français de ce temps-là? Comment cette fermentation passagère, cette épidémie politique, qui ne dura qu'un moment, et qui fut remplacée aussi-tôt par l'idolâtrie prodiguée à *Louis XIV*, aurait-elle décidé le genre de tragédie qu'a choisi *Corneille*, *Corneille* qui pendant long-temps ne fit qu'imiter les Espagnols, et qui, depuis Cinna jusqu'à Agésilas, eut constamment la même trempe de génie, la même tournure d'idées et de style, à des époques très-différentes? Est-il plus vraisemblable que *Racine* n'ait écrit que pour la cour de *Louis XIV*, *Racine* nourri de la lecture des anciens, idolâtre des Grecs, évidemment formé par eux, épris d'*Euripide* et de *Sophocle*, comme *Corneille* l'était de *Lucain* et de *Sénèque*; entraîné par la pureté de son goût vers les peintres de la nature, comme *Corneille* l'était par son caractère vers tout ce qui était grand, ou ressemblait à la grandeur? Comment d'ailleurs se permet-on de rétrécir à ce point la sphère d'un esprit tel que celui de *Racine*? Quoi! Andromaque, Phèdre, Iphigénie, Athalie, ces chef d'œuvres faits pour toutes les nations éclairées, ne seraient que les *tragédies de la cour de Louis XIV*! Et

mione et la vertu de *Burrhus*; et si le faible sujet de Bérénice fut traité pour plaire à une princesse aimable et malheureuse, souvenons-nous que le sévère *Corneille* eut la même condescendance, bien plus dangereuse pour lui, que pour son jeune et fortuné rival.

Revenons donc à la vérité, et ne voyons sur-tout dans les ouvrages des grands écrivains que la trempe de leur caractère, qui toujours détermina plus ou moins celle de leur génie. Avec une ame élevée et une conception forte, *Corneille* donna à la tragédie

pourquoi n'accorderait-on pas à *Racine* ce qu'on donne à *Crébillon*? Celui-ci, dit-on, *fit la tragédie de son caractère et de son génie*. Je n'examine point si cette manière de parler est bien exacte; j'entends ce que l'auteur a voulu dire, et cela me suffit. Oui, sans doute, *Crébillon* a puisé ses ouvrages dans son génie, et leur a donné la teinte de son caractère; et en cela il a fait comme *Racine* et *Corneille*; et *Voltaire* a fait comme tous les trois. Voilà la vérité, et M. *Ducis* l'a reconnue lui-même, lorsqu'il rappelle, dans un autre endroit de son discours, ce principe généralement admis par tous ceux qui ont réfléchi sur les arts, que *le caractère particulier que leur imprime un grand-homme, dépend toujours de l'empreinte originale et primitive qu'il a reçue des mains de la nature.*

Au reste, je le répète, forcé de combattre en ce point un de mes confrères dont j'honore le plus les talens, si je le contredis sur des idées essentielles au sujet que je traite, je ne puis m'en consoler qu'en le remerciant encore de l'extrême plaisir que m'a fait son discours, qui m'aurait fait tomber la plume des mains, si cet ouvrage n'avait été, pour ainsi dire, voué d'avance à la mémoire d'un grand-homme, à qui même je fais de cette manière un sacrifice de plus, celui de mon amour-propre.

française l'énergie de ses sentimens et de ses idées. Le sublime de la pensée fut sa qualité distinctive, l'abus du raisonnement fut son défaut principal. Ainsi l'expression de la grandeur, la noblesse des caractères, la précision du dialogue, cette espèce de force qui consiste à suivre le jeu compliqué d'une multitude de ressorts, comme dans Héraclius et Rodogune; cette autre force beaucoup plus heureuse, qui amène de grands effets par des moyens simples, comme dans Cinna et les Horaces: voilà le genre de mérite qu'il signala sur le théâtre dont il fut le père. *Racine*, né avec une imagination tendre et flexible, l'esprit le plus juste, le goût le plus délicat, nous offrit la peinture la plus vraie et la plus approfondie de nos passions. Il régna sur-tout par le charme d'un style, dont un siècle entier n'a pas encore suffi à découvrir toutes les beautés. Il renouvela dans l'art des vers cette perfection qui, avant lui, n'avait été connue que de *Virgile*; et joignant la sagesse du plan à celle des détails, il est demeuré le modèle des écrivains.

Je m'écarte encore ici des sentiers battus; et malgré la coutume et le préjugé, je n'associerai point aux deux hommes rares qui se partageaient la scéne avant *Voltaire*, un écrivain qui eut du génie sans doute, puisqu'il a fait Rhadamiste, mais que trop de défauts excluent du rang des maîtres de l'art; et je ne parlerai de *Crébillon* que, lorsque racontant les injustices de l'envie, je rappellerai les rivaux trop faibles qu'elle se fit un jeu cruel d'opposer tour à tour à celui qui n'eut plus de rival, du moment où il eut donné Zaïre.

Mais avant de parvenir à cette époque, qui est celle de sa plus grande force, observons ce qui l'arrêta dans ses premiers efforts, et ce que le caractère et le bonheur de son talent lui permirent d'ajouter à un art déjà porté si haut avant lui.

Tout écrivain est d'abord plus ou moins entraîné par tout ce qui l'a précédé. Cette admiration sensible pour les vraies beautés, si prompte et si vive dans ceux qui sont faits pour en produire eux-mêmes, les conduit de l'enthousiasme à l'imitation; et c'est le premier hommage que rend aux grands-hommes celui qui est né pour les remplacer. Un peintre prend d'abord la touche de son maître, avant d'en avoir une qui lui soit propre, et les plus fameux écrivains ont suivi des modèles avant d'en servir. *Molière* commença par nous apporter les dépouilles du théâtre italien, avant d'élever sur le nôtre des monumens tels que le Tartufe et le Misanthrope. *Corneille*, déjà si grand dans le Cid, était cependant encore l'imitateur des Espagnols, avant d'avoir produit les compositions originales de Cinna et des Horaces, marquées de l'empreinte d'un esprit créateur. *Racine*, si différent de *Corneille*, chercha pourtant à l'imiter dans ses deux premières tragédies, jusqu'au moment où son génie s'empara de lui, et lui dicta son chef-d'œuvre d'Andromaque, dont les Grecs pouvaient réclamer le sujet, mais dont l'exécution donnait la première idée d'un art également inconnu aux anciens et aux modernes. *Voltaire*, constant admirateur de *Racine*, affecta de se rapprocher de sa manière dans Oedipe

et dans Mariamne; mais en même temps, doué par la nature d'une facilité prodigieuse à saisir tous les tons et à profiter de tous les esprits, en conservant la marque particulière du sien, il lutta, dans Brutus et dans la mort de César, contre l'élévation et l'énergie de *Corneille*, et ce qui est très-remarquable, il soutint mieux ce parallèle que celui de la perfection de *Racine*.

La littérature anglaise, qui commençait à être connue en France, et qu'il fut un des premiers à étudier, lui donna aussi des pensées nouvelles sur la tragédie. Il distingua, dans cet amas informe d'horreurs et d'extravagances, des traits de force et des lueurs de vérité; comme au fond des abymes où l'avarice industrieuse va chercher les métaux, on aperçoit, parmi le sable et la fange, l'or brut qui doit servir aux merveilles que fait naître la main de l'artiste. Le spectre d'*Hamlet* amena sur la scène le spectre d'*Eryphile*, qui ne réussit pas alors, mais qui depuis a produit dans Sémiramis un des plus grands effets de la terreur et de l'illusion théâtrales.

Enfin, après des essais multipliés, parvenu à cet âge où un esprit heureux s'est affermi par l'expérience, sans être encore refroidi par les années; riche à la fois des secours de l'étranger et des trésors de l'antiquité, éclairé par ses réflexions, ses succès et ses disgrâces, *Voltaire* est en état d'interroger en même temps et l'art et son génie; et du point où tous les deux sont montés, il lève la vue, et découvre, d'un regard sûr et vaste, jusqu'où il peut les élever encore. Une imagination ardente et

passionnée lui montre de nouvelles ressources dans le pathétique; et ces vues justes et lumineuses qu'il porte dans tous les arts, lui apprennent à fortifier celui du théâtre par l'alliance de la philosophie. Des effets plus profonds, plus puissans, plus variés à tirer de la terreur et de la pitié; des mœurs nouvelles à étaler sur la scène, en soumettant toutes les nations au domaine de la tragédie; un plus grand appareil de représentation à donner à *Melpomène*, qui exerce une double puissance quand elle peut frapper les yeux en remuant les cœurs; enfin les grandes vérités de la morale, mêlées habilement à l'intérêt des grandes situations: voilà ce que l'art pouvait acquérir; voilà ce que *Voltaire* a su lui donner.

Il s'avance dès-lors dans la carrière du théâtre, comme dans un champ de conquête, et tous ses pas sont des triomphes. Y en eut-il jamais de plus éclatant que celui de Zaïre? Ce moment marqua dans la vie de *Voltaire*, comme Andromaque dans celle de *Racine*, comme le Cid dans celle de *Corneille*; et observons cette singularité qui peut donner lieu à plus d'une réflexion, que du côté de l'intérêt tragique, aucun des trois n'est allé plus loin que dans l'ouvrage qui a été pour chacun d'eux le premier sceau de leur supériorité. *Corneille* n'a rien de plus touchant que le Cid; *Racine*, qu'Andromaque; et *Voltaire*, que Zaïre. Serait-ce que la perfection du pathétique fût celle où le génie atteint plus aisément? ou plutôt n'est-ce pas qu'en effet il y a des sujets si heureux que, lorsqu'il les a rencontrés, il doit les

regarder, non pas comme le dernier terme de ſes efforts, mais comme celui des ſon bonheur ?

Zaïre eſt la tragédie du cœur et le chef-d'œuvre de l'intérêt. Mais à quoi tient cet attrait univerſel qui en a fait l'ouvrage de préférence que redemandent les ſpectateurs de tout âge et de toute condition? aurait-on cru qu'après *Racine*, on pût ſur la ſcène ajouter quelque choſe aux triomphes de l'amour? Ah! c'eſt que, parmi ſes victimes, on n'a jamais montré deux êtres plus intéreſſans, plus aimables que *Zaïre* et ſon amant. La douleur de *Bérénice* eſt tendre, mais la paſſion de *Titus* eſt faible. *Hermione*, *Roxane*, *Phèdre*, ſont fortement paſſionnées ; mais les deux premières parlent d'amour le poignard à la main ; l'autre ne peut en parler qu'en rougiſſant. Tout l'effort de l'auteur ne peut aller qu'à faire plaindre ces femmes malheureuſes et forcenées ; et c'eſt tout l'effet que peut produire ſur le théâtre un amour qui n'eſt pas partagé. Mais jamais on n'y plaça deux perſonnages auſſi chers aux ſpectateurs qu'*Oroſmane* et ſon amante; jamais il n'y en eut dont on déſirât plus ardemment l'union et le bonheur. Tous deux entraînés l'un vers l'autre par le premier choix de leur cœur; tous deux dans cet âge où l'amour, à force d'ardeur et de vérité, ſemble avoir le charme de l'innocence; tous deux prêts à s'unir par le nœud le plus ſaint et le plus légitime : *Oroſmane* enivré du bonheur de couronner ſa maîtreſſe ; *Zaïre* toute remplie de ce plaiſir plus délicat peut-être encore, de devoir tout à ce qu'elle aime: quel tableau! et

quel terrible pouvoir exerce le génie dramatique, quand tout à coup, à ce que l'amour a de plus séduisant et de plus tendre, il vient oppoſer ce que la nature a de plus ſacré, ce que la religion a de plus auguſte! A-t-il jamais fait mouvoir enſemble de plus puiſſans reſſorts? et n'eſt-ce pas là que, ſe changeant, pour ainſi dire, en tyran, tourmentant à la fois, et l'auteur qu'il inſpire, et le ſpectateur qu'il ſubjugue, il ſe plaît à nous faire paſſer par toutes les angoiſſes de la crainte, du déſir, de la douleur, de la pitié, et à régner parmi les larmes et les ſanglots? Quel moment que celui où l'infortuné *Oroſmane*, dans la nuit, le poignard à la main, entendant la voix de *Zaïre*.... Mais prétendrais-je retracer un tableau fait de la main de *Voltaire* avec les crayons de *Melpomène*?

C'eſt à l'imagination des ſpectateurs à ſe reporter au théâtre et dans cette nuit de déſolation; c'eſt aux cœurs qui ont aimé à lire dans celui d'*Oroſmane*, à comparer ſes ſouffrances et les leurs, à juger de cet état épouvantable où l'ame, mortellement atteinte, ne peut être ſoulagée ni par les pleurs, ni par le ſang, ne trouve dans la vengeance qu'un malheur de plus, et pour ſe ſauver de l'abyme du déſeſpoir, ſe jette dans les bras de la mort.

Melpomène, déjà redevable à l'auteur de Zaïre des ſituations les plus déchirantes, et des plus profondes émotions que l'on eût connues au théâtre, va lui devoir encore de nouveaux attributs faits pour la décorer et l'enrichir. Alzire, Mahomet, Mérope, Sémiramis, Adélaïde, l'Orphelin, Tan-

crède, vont marquer à la fois et les pas de *Voltaire*, et ceux de l'art dramatique. Avec *Zamore* et *Guſman*, avec *Zopire* et *Séide*, avec *Idamé* et *Zamti*, montera pour la première fois ſur la ſcène cette philoſophie touchante et ſublime qui ne s'était pas encore montrée aux hommes ſous des formes ſi brillantes, et qui jamais n'avait parlé aux cœurs avec tant de force et de pouvoir. Elle va donner des leçons qui pénétreront dans l'ame avec l'attendriſſement que la magie des vers fixera dans la mémoire, et que le ſpectateur remportera avec le ſouvenir de ſes plaiſirs et de ſes larmes. Laiſſons l'injuſtice et l'envie, qui quelquefois aperçoivent les fautes, mais qui toujours oublient les beautés; laiſſons-les reprocher à cette philoſophie d'être celle de l'auteur et non pas celle du ſujet; mais nous, admirons avec l'équitable poſtérité qui ne nous démentira pas, admirons le talent créateur qui a tiré cette morale des ſituations et des caractères, qui ſouvent en a fait le fond même des ſcènes les plus attachantes, et a fondé le précepte dans l'intérêt et dans l'action. Reconnaiſſons la voix de la nature qui crie contre la tyrannie et l'oppreſſion; ces idées primitives d'égalité et de juſtice qui ſemblent faire de la vengeance un droit ſacré, reconnaiſſons-les, lorſque *Zamore*, aux pieds d'*Alvarez*, et lui préſentant le glaive teint du ſang de *Guſman*, dit avec le ton et le langage d'un habitant des tribus du Canada: J'ai tué ton fils, et j'ai fait mon devoir: fais le tien, et tue-moi. Quelle vérité dans cette terrible répartition des droits de

la force et du fer, dans ce code de représailles, qui est la morale des hordes sauvages! mais quel triomphe pour cette religion qui est le complément de la nature perfectionnée, quand, élevant l'homme au-dessus de lui-même, elle dicte à *Gusman* ces paroles mémorables que le génie a empruntées à la vertu (*d*), pour les transmettre aux générations les plus reculées; cette belle leçon de clémence qui nous fait tomber avec *Alzire* aux pieds du chrétien qui pardonne à son meurtrier; ce rare exemple de générosité qui fait sentir à *Zamore* lui-même qu'il y a une autre grandeur que celle de se venger, une autre justice que celle qui compense le meurtre par le meurtre, et rend le sang pour le sang!

Est-ce donc, comme on l'a répété si souvent et avec si peu d'équité, est-ce une philosophie factice et déplacée qui a mis dans la bouche d'*Alzire* cette prière qu'elle adresse au père commun de tous les hommes, ces vers si touchans et si simples:

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Ces vers sont-ils des maximes recherchées, ou l'expression d'un sentiment qui est dans tous les cœurs justes et dans tous les esprits éclairés? ne parle-t-elle pas le langage qui lui est propre, lors-

(*d*) Les paroles du duc de *Guise*: » Ta religion t'a » ordonné de m'assassiner, la mienne m'ordonne de pardonner à mon assassin. »

qu'elle distingue cet honneur qui tient à l'opinion, de la vertu qui tient à la conscience? Quand *Idamé* défend les jours de son fils contre l'héroïsme patriotique de *Zamti* qui le sacrifie à son roi, quand elle s'écrie avec tant d'éloquence :

La nature et l'hymen, voilà les lois premières;
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

est-ce-là le faste des sentences qui appartient à un rhéteur, ou le cri de la nature qui s'échappe d'un cœur maternel ? Ces vers seraient beaux, sans doute, dans une épître morale ; mais combien est-il plus beau de les avoir fait sortir, pour ainsi dire, des entrailles d'une mère! Et quel ordre de beautés neuves, que de faire naître de la situation la plus pathétique, ces traits de la plus haute philosophie ; que de faire douter, dans Mahomet, lequel est le plus terrible du tableau ou de la leçon! Oh! quel autre que l'ardent et courageux ennemi du fanatisme, a pu traîner ainsi ce monstre sur la scène, lui arracher son masque imposteur, le montrer infectant de ses poisons l'ame la plus innocente, souillant la vertu même du plus affreux des crimes, et plaçant dans la main la plus pure le poignard du parricide ? Si vous doutez que cette image soit aussi fidelle qu'elle est effrayante, rappelez-vous que, comme autrefois l'hypocrisie s'était débattue contre *Molière* qui la peignait dans toute sa bassesse, le fanatisme s'est efforcé d'échapper à *Voltaire* qui le peignait dans toute son horreur.

Mais cette horreur s'arrête au terme que l'art lui a prescrit : et ce même art sait la tempérer par la pitié. S'il serre l'ame, il la soulage. Le poëte, semblable à ce guerrier dont la lance guérissait les blessures qu'elle avait faites, sait mêler aux sentimens amers qui déchirent le cœur, un sentiment plus doux qui le console ; il nous attendrit après nous avoir fait frémir, et nous délivre par des larmes de l'oppression qui nous tourmentait. Ce mélange heureux des émotions les plus douloureuses et les plus douces ; ce passage continuel et rapide de la terreur à l'attendrissement, de l'impression violente des peintures atroces au charme consolant des affections les plus chères de la nature ; ce secret de la tragédie, qui l'a jamais possédé comme l'auteur de Mahomet et de Sémiramis ? Si vous avez entendu *Zopire* s'écrier d'une voix mourante :

J'embrasse mes enfans !

Si vous avez vu *Sémiramis* aux genoux de son fils, arrosant ses mains de larmes en lui demandant la mort ; rappelez-vous comme à ce moment se sont échappés de vos yeux les pleurs que vous aviez besoin de répandre, et combien ils ont adouci l'horreur profonde et la sombre épouvante que vous avaient inspiré *Mahomet* armant le fils contre le père, et les mânes de *Ninus* manaçant *Sémiramis*.

C'est dans ce drame auguste et pompeux, rempli d'une terreur religieuse, et sur lequel semble s'arrêter, dès la première scène, un nuage qui ren-

ferme les secrets du ciel et des enfers, et d'où sort enfin la vengeance; c'est dans cette tragédie sublime, aussi imposante qu'Athalie, et plus intéressante; c'est dans le troisième acte de Tancrède, dans le cinquième de Mérope, dans le premier de Brutus, que la scène s'est agrandie par un appareil qu'elle avait eu bien rarement depuis les Grecs.

Eh! n'était-ce pas encore une nouvelle richesse que cette peinture des nations, qui a donné aux ouvrages de *Voltaire* un coloris si brillant et si varié? Sans doute ce mérite ne fut pas étranger au peintre de la grandeur romaine, encore moins à celui qui traça, avec tant de fidélité et d'énergie, les mœurs grecques, les mœurs du sérail, l'avilissement de Rome sous les tyrans, la théocratie toujours si puissante chez les Juifs. Mais combien cette partie du drame a-t-elle eu encore plus d'effet et plus d'étendue entre les mains de l'écrivain fécond, qui a mis sous nos yeux le contraste savant et théâtral des Espagnols et des Américains, des Chinois et des Tartares; qui a su attacher l'intérêt de ses tragédies aux grandes époques de l'histoire, à la naissance du mahométisme qui depuis a étendu sur tant de peuples le voile de l'ignorance et le joug d'un despotisme stupide; à l'invasion d'un nouveau monde devenu la proie du nôtre; à ce triomphe unique dans les annales du genre-humain, de la raison sur la force, et des lois sur les armes, qui a soumis les sauvages conquérans de l'Asie aux tranquilles législateurs du Katay; à ce règne de la chevalerie qui seule en Europe, au dixième siècle, balançait la férocité des mœurs, épurait

épurait l'heroïsme guerrier, le seul que l'on connût alors, et suppléait aux lois par les principes de l'honneur !

Ces caractères esquissés dans Zaïre, ont été reproduits avec le plus grand éclat dans Tancrède, dernier monument où l'auteur, plus que sexagénaire, ait empreint sa force dramatique, et dans lequel il eut la gloire de donner, trente ans après Zaïre, le seul ouvrage qui puisse être comparé, pour l'intérêt théâtral, au plus attendrissant de ses chef-d'œuvres.

Mais si l'amour n'a jamais été plus tendre et plus éloquent que dans Zaïre et Tancrède, la nature n'a jamais été plus touchante que dans Mérope. S'il peut être intéressant pour ceux qui étudient l'esprit humain, d'observer des époques dans l'histoire du génie, j'en remarquerai quatre principales dans celui de *Voltaire* : Oedipe qui a été le moment de sa naissance, Zaïre celui de sa force, Mérope celui de sa maturité, Tancrède où il a fini.

Mérope, qui de tous ses ouvrages eut le succès le plus universel, excita le plus d'enthousiasme, et fut pour lui le temps de la justice, des honneurs et des récompenses ; Mérope est aussi ce qu'il a composé de plus parfait, de plus irréprochable dans le plan, de plus sévère dans la diction. Elle respire cette simplicité antique, la tradition la plus précieuse que nous ayons reçue des Grecs, ce naturel si aimable, encore perfectionné par ce goût délicat, cette élégance moderne qui tient à des mœurs plus

épurées. Le poëte n'y prend jamais la place de ſes perſonnages, et le ſtyle a cette eſpèce de ſageſſe qui n'exclut point la douceur et les grâces, mais qui écarte le luxe des ornemens. Enfin, c'eſt le premier drame depuis Athalie, où l'on ait ſu intéreſſer ſans amour; et *Voltaire* eut encore une fois cette gloire dans la belle tragédie d'Oreſte, que le goût de l'antique, l'éloquence du rôle d'*Electre*, l'art admirable de celui de *Clytemneſtre*, ont rendue chère aux juges éclairés des arts et aux amateurs des anciens.

Supérieur à tous les écrivains dramatiques par la réunion des grands effets et des grandes leçons, par l'illuſion du ſpectacle et la vérité des mœurs, en eſt-il qui l'emporte ſur lui pour la beauté des caractères? Dans les deux *Brutus*; la fermeté romaine, la rigidité républicaine et ſtoïque, l'amour des lois et de la liberté; dans *Cicéron*, l'enthouſiaſme de la patrie et de la vertu; dans *Ceſar* naiſſant, une ame dévorée de tous les déſirs de la domination, mais une ame ſublime qui ne veut être au-deſſus des autres que parce qu'elle ſe ſent digne de commander; dans *Zopire*, la haine des forfaits et le zele d'un citoyen; dans *Mahomet*, la ſcélérateſſe altière et réfléchie, qui ne trompe et ne ſubjugue les hommes qu'à force de les mépriſer; dans *Alvarez*, la bonté compatiſſante; dans *Couci*, l'amitié ferme et magnanime; dans *Vendôme*, cette ſenſibilité paſſionnée et impétueuſe, qui ne met qu'un inſtant entre la fureur et le crime, entre le crime et les remords; dans *Zamti*, le dévouement héroïque

d'un sujet qui sacrifie tout à son roi; dans *Idamé*, une ame pure et maternelle, attachée à tous ses devoirs, mais n'en reconnaissant aucun avant ceux de la nature; dans *Tancrède*, le cœur d'un chevalier qui ne respire que pour la gloire et pour sa maîtresse, et qui ne peut supporter la vie, s'il faut que l'une lui soit infidelle, ou qu'il soit lui-même infidelle à l'autre. Que peut-on mettre au-dessus de cette foule de portraits qui prouvent à la fois tant de fécondité dans l'invention, tant de force dans le jugement, et qui brillent de ce singulier éclat que, par une expression transportée de la peinture à la poésie, on a nommé le coloris de *Voltaire*?

Le talent du style a toujours été regardé comme la qualité distinctive des hommes supérieurs dans les lettres et dans les arts de l'esprit; c'est lui qui fait l'orateur et le poëte. La manière de s'exprimer tient à celle de sentir; les grandes beautés de diction appartiennent à une grande force de tête; et l'homme qui excelle dans l'art d'écrire, ne peut pas être médiocre dans la faculté de concevoir. On peut apprendre à être correct et pur; mais c'est la nature seule qui donne à ses favoris cette sensibilité active et féconde qui se répand de l'ame de l'écrivain, et anime tout ce qu'il compose.

C'est en effet le même feu qui fait vivre les ouvrages et l'auteur; c'est de-là qu'on a dit avec tant de vérité, que l'on se peint dans ses productions. Comment en effet ces enfans du génie ne porteraient-ils pas l'empreinte de la ressemblance paternelle? comment n'offriraient-ils pas les mêmes

traits, étant formés de la même ſubſtance ? C'eſt la naïveté de la *Fontaine* que j'aime dans celle de ſes vers. Je reconnais dans ceux de *Molière* le grand ſens et la ſimplicité de mœurs de leur auteur ; dans ceux de *Racine*, le goût exquis et les grâces qui le diſtinguaient dans la ſociété ; dans ceux de *Boileau*, la raiſon ſévère qui le feſait craindre ; dans ceux de *Voltaire*, ce feu d'imagination qui a été proprement ſon caractère, autant que celui de ſes ouvrages.

Par une ſuite de cette faculté, la plus prompte de toutes et la plus agiſſante, avec quelle flexibilité ſon ſtyle ſe variait inceſſamment d'une genre à l'autre, et ſe pliait à tous les tons ! quel charme dans Zaïre ! quelle énergie dans Brutus ! quelle douce ſimplicité dans Mérope ! quelle élévation dans Mahomet ! quelle pompe étrangère et ſauvage dans Alzire ! quelle magnificence orientale dans Sémiramis et dans l'Orphelin !

Il s'offre encore ici un de ces parallèles ſéduiſans, qu'entraîne toujours l'éloge d'un grand homme. Le ſtyle de *Voltaire* rappelle auſſi-tôt celui de *Racine* ; et c'eſt un honneur égal pour ces deux poëtes immortels, de ne pouvoir être comparés que l'un à l'autre. Pourquoi d'ailleurs ſe refuſer à ces rapprochemens que l'on aime, et qui peuvent être une nouvelle ſource de vérités et d'idées, lorſqu'on n'en fait pas une vaine affectation d'eſprit ? Nos jugemens ne ſont guère que des comparaiſons et des préférences ; heureux quand ils ne ſont pas des excluſions !

Tous deux ont poſſédé ce mérite ſi rare de l'élégance continue et de l'harmonie, ſans lequel, dans

une langue formée, il n'y a point d'écrivain (*e*); mais l'élégance de *Racine* est plus égale, celle de *Voltaire* est plus brillante. L'une plaît davantage au goût, l'autre à l'imagination. Dans l'un le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à la fois et dans les beautés et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir

(*e*) Quoiqu'on se soit proposé de ne faire que très-peu de notes, il s'en présente une ici qui peut être utile à ceux qui la liront avec réflexion. De jeunes têtes exaltées par la vaine prétention de trouver du neuf, avant de chercher le raisonnable, ont mis en avant un principe fort dangereux, celui de se faire en poésie *une autre langue*, disent-ils, que celle de *Despréaux*, de *Racine* et de *Voltaire*, qui leur semble *usée*. En conséquence, les uns tâchent de rajeunir celle de *Ronsard* et de *Dubartas*; les autres se font un jargon composé de barbarismes et de figures incohérentes et insensées, et croient s'être bien défendus contre la critique, en disant qu'il faut encourager ces hardiesses en poésie, et que ce sont ces fautes même qui prouvent le talent. Ils sont égarés par un faux principe. Sans doute il faut chercher des beautés neuves, et c'est la marque du vrai talent que de les rencontrer. Mais il y a des règles universelles, des données, pour ainsi dire, dans l'art d'écrire, comme dans tous les autres; et il faut, avant tout, s'être accoutumé à les observer, parce que sans elles il n'y a point de style. Ce n'est point la violation de ces règles indispensables qui défendent de blesser jamais ni la justesse des idées, ni celle des images et des expressions; ce n'est point l'infraction si facile d'un précepte si important, qui peut donner à la diction un caractère de nouveauté. Si cela était, il suffirait d'être bizarre pour être neuf, et extravagant pour être sublime. C'est dans

l'éclat. Ici les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique; là ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant. L'art de *Racine* consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions; celui de *Voltaire*, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection; l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. *Racine*, à l'exemple de *Despréaux*, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes

une imagination sensible qu'il faut chercher les beautés d'expression qui ont pu échapper à nos prédécesseurs. *Voltaire* n'écrit pas comme *Racine*: ces deux manières sont fort différentes, mais toutes deux sont subordonnées aux mêmes principes. La combinaison nouvelle et des idées et des termes, voilà ce qui distingue l'écrivain supérieur en vers comme en prose; mais il ne doit ni la chercher toujours, ni surtout laisser trop sentir cette recherche. Le grand mérite est de paraître toujours naturel, même lorsqu'on est le plus neuf; c'est celui de *Racine*, et quoique *Voltaire* ne l'ait pas eu au même degré, parce que le caractère de son génie ne le portait pas à travailler autant ses vers, il s'en faut de beaucoup que ce genre de beautés lui soit étranger, comme l'ont dit des censeurs passionnés. Quand il fait dire à *Idamé*, dans l'Orphelin de la Chine:

Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel *enfermait* votre grandeur future.

Cette expression est neuve; mais en est-elle moins juste? paraît-elle extraordinaire? Il n'y a même que les connaisseurs qui fassent remarquer ces sortes de beautés: mais tous les lecteurs les sentent sans les analyser, et c'est ce qui fait lire et vivre les bons ouvrages, long-temps avant que l'on ait reconnu tout leur prix.

les formes du vers, toutes les manières de le varier. *Voltaire* ſenſible, ſur-tout à cet accord ſi néceſſaire entre le rythme et la penſée, ſemble regarder le reſte comme un art ſubordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tiſſu de ſon ſtyle, l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue eſt plus lié; dans l'autre, il eſt plus rapide. Dans *Racine*, il y a plus de juſteſſe; dans *Voltaire* plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité; le ſecond, pour la véhémence et l'énergie. Ici les beautés ſont plus ſévères, plus irréprochables; là elles ſont plus variées, plus ſéduiſantes. On admire dans *Racine* cette perfection toujours plus étonnante à meſure qu'elle eſt plus examinée; on adore dans *Voltaire* cette magie qui donne de l'attrait même à ſes défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion; l'autre ne vous laiſſe pas le maître de réfléchir. Il ſemble que l'un ait mis ſon amour-propre à défier la critique, et l'autre à la déſarmer. Enfin, ſi l'on oſe haſarder un réſultat ſur des objets livrés à jamais à la diverſité des opinions, *Racine*, lu par les connaiſſeurs, ſera regardé comme le poëte le plus parfait qui ait écrit; *Voltaire*, aux yeux des hommes raſſemblés au théâtre, ſera le génie le plus tragique qui ait régné ſur la ſcène.

Quand il n'aurait mérité que ce titre, joint à celui du ſeul poëte épique qu'ait eu la France, combien ne ſerait-il pas déjà grand dans la poſtérité? Mais quelle idée doit-on ſe former de cet homme prodigieux, puiſque nous n'avons juſqu'ici conſi-

déré que la moitié de sa gloire, et que, des autres monumens qui lui restent, on formerait encore une vaste dépouille pour l'ambition de tant de concurrens qui aspirent à se partager son héritage!

Et d'abord, pour ne pas sortir de la poésie, ce brillant rival de *Racine* n'est-il pas encore celui de l'*Arioste* et de *Pope*? Oublions quelques traits que lui-même a effacés; effaçons-en même d'autres, échappés à l'intempérance excusable d'un génie ardent; que la France ne soit pas plus sévère que l'Italie, qui a pardonné tant d'écarts au chantre de *Roland*; ne jugeons pas dans toute la sévérité de la raison, ce qui a été composé dans des accès de verve et de gaieté. Peignons, s'il le faut, au-devant de ce poëme où le talent a mérité tant d'éloges, s'il a besoin de quelques excuses; peignons l'imagination à genoux, présentant le livre aux Grâces, qui le recevront en baissant les yeux, et en marquant du doigt quelques pages à déchirer; et après avoir obtenu pardon (car les Grâces sont indulgentes), osons dire en leur présence et de leur aveu, que nous n'avons point dans notre langue l'ouvrage semé de détails plus piquans et plus variés, où la plaisanterie satirique ait plus de sel, où les peintures de la volupté aient plus de séduction, où l'on ait mieux saisi cet esprit original qui a été celui de l'*Arioste*, cet esprit qui se joue si légèrement des objets qu'il trace, qui mêle un trait de plaisanterie à une image terrible, un trait de morale à une peinture grotesque, et confond ensemble le rire et les larmes, la folie et la raison.

Si

Si ce mélange ne peut être goûté par ces juges trop rigoureux, à qui la raiſon ſeule eſt en droit de plaire, qu'ils liſent les Diſcours ſur l'homme, la Loi naturelle, le Déſaſtre de Lisbonne; et s'ils n'y trouvent pas l'étendue de plan, le ſublime des idées, la rapidité de ſtyle que l'on admire dans les poéſies philoſophiques de *Pope*, ils y ſentiront du moins une raiſon plus intéreſſante, plus aimable, plus rapprochée de nous; ils ne réſiſteront pas à cette réunion ſi rare, et juſque-là ſi peu connue, d'une philoſophie conſolante et de la plus belle poéſie. Ils applaudiront à ces richeſſes nouvelles, et pour ainſi dire étrangères, apportées par *Voltaire* dans le tréſor de la littérature nationale, et qui ont donné à notre poéſie un caractère qu'elle n'avait pas avant lui.

Mais celui de tous les genres où il a été le plus original, qu'il s'eſt le plus particuliérement approprié, dans lequel il a eu un ton que perſonne ne lui avait donné, et que tout le monde a voulu prendre, enfin où il a prédominé, de l'aveu même de l'envie, qui conſent quelquefois à vous reconnaître un mérite, pour paraître moins injuſte quand elle vous refuſe tous les autres; ce genre eſt celui des poéſies que l'on appelle fugitives, parce qu'elles ſemblent s'échapper avec la même facilité, et de la plume qui les produit, et des mains qui les recueillent; mais qui, après avoir couru de bouche en bouche, reſtent dans la mémoire des amateurs, et ſont conſacrées par le goût.

Il ſerait également difficile, ou de ſe rappeler

toutes les siennes, ou de choisir dans la foule, ou d'en rejeter aucune. Ce n'est ni la finesse d'*Hamilton*, ni la douceur naïve de *Deshoulières*, ni la gaieté de *Chapelle*, ni la mollesse de *Chaulieu*; c'est l'ensemble et la perfection de tous les tons; c'est la facilité brillante d'un esprit toujours supérieur, et aux sujets qu'il traite, et aux personnes à qui il s'adresse. S'il parle aux rois, aux grands, aux femmes, aux beaux esprits, c'est le tact le plus sûr de toutes les convenances, avec l'air d'être au-dessus de toutes les formes; c'est cette familiarité libre, et pourtant décente, qui laisse au rang toutes ses prérogatives, et au talent toute sa dignité.

Il est le premier qui, dans cette correspondance, ait mis une espèce d'égalité qui ne peut pas blesser la grandeur, et qui honore le génie; et cet art, qui peut être aussi celui de l'amour-propre, est caché du moins sous l'agrément des tournures. C'est là, sur-tout, qu'il fait voir que la grâce était un des caractères de son esprit. La grâce distingue sa politesse et ses éloges. Chez lui, la flatterie n'est que ce désir de plaire, dont on est convenu de faire un des liens de la société. Il se joue avec la louange; et quand il caresse la vanité, sûr qu'alors le seul moyen d'avoir la mesure juste c'est de la passer un peu, jamais du moins il ne paraît ni être dupe lui-même, ni prétendre qu'on le soit. Il écrit à la fois en poëte et en homme du monde, mais de manière à faire croire qu'il est aussi naturellement l'un que l'autre. Il loue d'un mot, il peint d'un trait. Il effleure une foule d'objets, et rapproche les plus éloignés, mais

ſes contraſtes ſont piquans, et non pas bizarres. Il n'exagère point le ſentiment, et ne charge pas la plaiſanterie.

Cette imagination dont le vol eſt ſi rapide, le goût ne la perd jamais de vue. Le goût lui a appris comme par inſtinct que, ſi les fautes diſparaiſſent dans un grand ouvrage, une bagatelle doit être finie ; que le talent qui peut être inégal dans ſes efforts, doit être toujours le même dans ſes jeux, et qu'il ne peut ſe permettre d'autre négligence que celle qui eſt une grâce de plus, et qui ne peut appartenir qu'à lui.

Tant de ſuccès et de chef-d'œuvres ſemblent caractériſer un homme que la nature appelle de préférence à être poëte: une ſeule choſe pourrait en faire douter, c'eſt ſa proſe. Quoique, parmi les qualités qu'exigent ces deux genres d'écrire, il y en ait néceſſairement de communes à tous ceux qui ont excellé dans l'un et dans l'autre; quoiqu'il ſoit vrai même que la proſe, quand elle s'élève au ſublime, peut avoir quelque reſſemblance avec la poéſie, et que la poéſie à ſon tour doit, pour être parfaite, ſe rapprocher de la régularité de la proſe; cependant on a obſervé que de tout temps les proſateurs et les poëtes ont formé deux claſſes très-diſtinctes, et que les lauriers de ces deux eſpèces de gloire ne s'entrelaçaient point ſur un même front. Sans s'étendre ici ſur l'inutile énumération des noms célèbres dans les lettres, il ſuffit de pouvoir affirmer que, juſqu'à nos jours, il n'avait été donné à aucun homme

d'être grand dans les deux genres; et c'était donc à *Voltaire* qu'était réservé l'honneur de cette exception unique dans les annales des arts!

La nature a-t-elle assez accumulé de dons et de faveurs sur cet être privilégié? a-t-elle voulu honorer notre espèce en fesant voir une fois tout ce qu'un mortel pouvait rassembler de talens? ou bien a-t-elle prétendu marquer elle-même les dernières limites de son pouvoir et de l'esprit humain? a-t-elle fait pour *Voltaire* ce qu'autrefois la fortune avait fait pour Rome? Faut-il qu'il y ait dans chaque ordre de choses des destinées à ce point prédominantes, et que, comme après la chute de la reine des nations toutes les grandeurs n'ont été que des portions de sa dépouille, de même, après la mort du du dominateur des arts, déformais toute gloire ne puisse être qu'un débris de la sienne?

Fait pour appliquer à tous les objets une main hardie et réformatrice, et pour remuer toutes les bornes posées par l'impérieux préjugé et l'imitation servile, il s'empare de l'histoire comme d'un champ neuf, à peine effleuré par des mains faibles et timides. Bientôt il y fera germer, pour le bien du genre-humain, ces vérités fécondes et salutaires, ces fruits de la philosophie, que l'ignorance aveugle et l'hypocrisie à gages font passer pour des poisons, et que les ennemis de la liberté et de la raison voudraient arracher; mais qui, malgré leurs efforts, renaissent sous les pieds qui les écrasent, et croissent enfin sous l'abri d'une autorité éclairée, comme l'aliment des

meilleurs esprits, et l'antidote de la superstition et de la tyrannie.

Il lutte d'abord, dans le premier sujet qu'il choisit, contre l'éloquence antique, contre les *Quinte-Curce* et les *Tite-Live*; il donne à notre langue toute la richesse et la majesté de leur style. On sera surpris peut-être qu'un historien philosophe ait commencé par écrire la vie d'un conquérant; mais la singularité du sujet pouvait plaire à une imagination poétique, et la renommée décida son choix. L'Europe s'entretenait encore de ce fameux suédois plus fait pour être l'étonnement de ses contemporains que l'admiration des âges suivans, qui ne connut ni la mesure des vertus ni celle des prospérités, fit plus d'un roi, et ne sut pas l'être; se trompa également, et sur la gloire qu'il idolâtrait, et sur un ennemi qu'il méprisait; qui, en envahissant tant de pays, ne fit à aucun tant de mal qu'au sien; dont l'héroïsme ne fut qu'un excès, et la fortune une illusion; enfin qui, après avoir voulu tout forcer, la nature et les événemens, alla porter chez des barbares une réputation éclipsée, une existence précaire, une royauté captive et insultée, et fut réduit à n'être plus célèbre que comme un aventurier, et à mourir comme un soldat.

A ce portrait achevé par la main de *Voltaire*, succéda celui d'un monarque supérieur à *Charles XII*, autant que les héros de l'histoire sont au-dessus de ceux de la fable; de *Louis XIV*, mémorable à double titre, et pour avoir donné son nom à un siècle, et pour en avoir reçu celui de grand. Nul prince n'a obtenu plus de louanges pendant sa vie, ni essuyé

plus de reproches après sa mort; mais la postérité équitable a couvert ses fautes de tout le bien qu'il a fait; elle l'absout d'avoir été conquérant, parce qu'en même temps il sut être roi. Son courage dans le malheur a expié l'orgueil de ses victoires, et sa grandeur ne lui sera point ôtée, parce qu'elle est attachée à la grandeur française, qui fut son ouvrage. *Voltaire* a rendu le nom de *Louis XIV* plus respectable, comme il avait rendu celui d'*Henri IV* plus cher; et cet âge brillant, si souvent peint dans le nôtre, ne l'a jamais été sous des traits plus intéressans et plus magnifiques, que dans cet ouvrage placé parmi les monumens de notre histoire, au même rang que la Henriade parmi ceux de notre poésie.

Le même homme qui avait étendu et enrichi l'art de la tragédie, agrandit alors la carrière nouvelle où il venait d'entrer; il y laissa, comme dans toutes les autres, des traces neuves et profondes, sur lesquelles tout s'est empressé de marcher après lui; et il était bien juste que celui qui le premier avait mis la philosophie sur la scène, l'introduisît dans l'histoire. L'histoire dès-lors fut tracée sur un plan plus vaste, et dirigée vers un but plus utile et plus moral; elle ne se borna plus à satisfaire l'imagination avide des grands événemens; elle sut contenter aussi cette autre curiosité plus sage, qui cherche des objets d'instruction.

Ce ne fut plus seulement le récit des calamités de tant de peuples et des fautes de tant de souverains; ce fut sur-tout la peinture de l'esprit humain au milieu de ses secousses politiques, le résultat de ses connais-

sances et de ses erreurs, de ses acquisitions et de ses pertes. *Clio*, accoutumée auparavant à n'habiter que les champs de bataille et les conseils des rois, entra dans la demeure des sages et dans les ateliers des artistes; elle assista à ces rares travaux du génie qui ont illustré les nations, à ces découvertes nombreuses qui ont fait de tous nos besoins les sources de toutes nos jouissances, et qui, des instrumens d'utilité première, sont parvenus jusqu'aux derniers raffinemens de la molesse, et aux plus séduisantes inventions du luxe. Ces images de la destruction et du malheur qui rempliſſent les annales du monde, ces teintes tristes et sanglantes, ces touches lugubres, furent variées et adoucies par les images consolantes de la civilisation et des progrès de la société.

Ce nouveau système historique, si attachant et si fécond, déjà développé dans la peinture brillante du règne de *Louis XIV*, eut encore plus d'étendue dans ce vaste tableau des mœurs et de l'esprit des nations; entreprise unique en ce genre, et dont on chercherait en vain le modèle dans l'antiquité. *Tacite* a dessiné de ses crayons énergiques les mœurs d'un peuple agreste et guerrier, mais peut-être moins avec le désir de montrer ce qu'étaient les Germains, qu'avec l'affectation satirique d'opposer la simplicité sauvage à la corruption civilisée, et de faire de la Germanie le contraste et la leçon de Rome.

Mais cette haute et sublime idée d'interroger tous les siècles, et de demander à chacun d'eux ce qu'il a fait pour le genre-humain; de suivre, dans ce chaos

de révolutions et de crimes, les pas lents et pénibles de la raison et des arts; qui l'avait conçue avant *Voltaire*? Si nous avions recueilli de quelque ancien de simples fragmens d'un semblable ouvrage, avec quel respect religieux, avec quelle admiration superstitieuse on consacrerait ces restes informes et mutilés! quelle opinion ils nous donneraient de l'élévation et de l'immensité de l'édifice! combien de fois nous nous écrierions dans nos regrets: Quel devait être le génie qui l'a conçu et achevé! que de reproches adressés au temps et à la barbarie qui ne nous en auraient laissé que les ruines! Eh quoi! faudra-t-il donc toujours que l'imagination adulatrice ajoute à la majesté d'un débris antique, et que l'œil des contemporains ne s'arrête qu'avec indifférence, et même avec insulte, sur les chef-d'œuvres de nos jours? Y a-t-il cette contrariété nécessaire entre le regard de l'esprit et l'organe de la vue? Et, comme pour celui-ci tout s'accroît en se rapprochant, et tout diminue par la distance, faut-il que pour l'autre les monumens du génie s'agrandissent en s'enfonçant dans la nuit des siècles, et soient à peine aperçus quand ils s'élèvent auprès de nous?

Dans le même temps où *Voltaire* écrivait l'histoire et la tragédie en philosophe, il embrassait cette autre partie de la philosophie qui comprend les sciences exactes, et mêlait ainsi l'étude de la nature à celle de l'homme. Ce n'est pas que je veuille compter parmi les efforts de son talent, ces spéculations mathématiques, fruits du temps et du travail, ni que je veuille tourner cette louange en reproche contre

ceux qui se sont contentés de n'être que de grands écrivains. *Corneille*, *Racine*, *Despréaux*, n'en sont pas moins immortels, ne sont pas moins les bienfaiteurs de la langue française, et l'honneur éternel de leur nation, quoiqu'ils n'aient pas expliqué les découvertes de Galilée, ni disputé à *Pascal* la gloire de ses recherches géométriques. Mais ne devons-nous pas un tribut particulier d'admiration à ce génie si avide et si mobile, qui composait à la fois Brutus et les Lettres sur la métaphisique de *Locke*, Zaïre et l'Histoire de *Charles XII*, et envoyait à Paris, avec Alzire, les Elémens de *Newton*?

Quelle est cette trempe d'esprit extraordinaire, que rien ne peut ni émousser ni affaiblir, cette chaleur d'imagination que rien ne refroidit, cette force constante et flexible d'une tête, que rien ne peut ni épuiser ni remplir? enfin quel est cet homme qui, d'un moment à l'autre, passe avec tant de facilité des élans du génie qui enfante, au travail de la raison qui calcule, quitte les illusions de la scène pour les vérités de l'histoire, et rendant *Racine aux* Français, leur fait connaître en même temps *Locke*, *Shakespeare* et *Newton*?

Y avait-il parmi tant de travaux des délassemens et des loisirs? oui; et c'était une foule de productions de tout genre, qui auraient encore été pour tout autre des travaux et des titres, mais qui n'étaient que les jeux de son inépuisable facilité, et semblaient se perdre dans l'immensité de sa gloire; des contes charmans, des romans d'une originalité piquante, où la raison consent à amuser la frivolité française,

pour obtenir le droit de l'instruire, nous fait rire de nos travers, de nos inconséquences, de nos injustices, et nous conduit par degrés à rougir et à nous corriger; des essais dans chaque partie de la littérature, toujours reconnaissables à cet agrément qui embellit tous les sujets, et qui attache tous les lecteurs; des morceaux pleins de grâce, ou d'intérêt, ou de bonne plaisanterie, ou d'éloquence, Zadig, Nanine, Candide, le Traité de la tolérance, mille autres dont les titres innombrables n'ont été retenus que parce que les presses de l'Europe ne se sont point lassées de les reproduire, ni les lecteurs de toutes les nations de les dévorer.

De cette hauteur où nous a portés la contemplation de son génie, abaissons maintenant nos regards sur les effets qu'il a produits. Nous avons suivi l'astre dans son cours; examinons les objets éclairés de sa lumière. En regardant autour de nous, reconnaissons les traces de la pensée législatrice, et cette influence de l'écrivain supérieur, qui a instruit la postérité, et dominé ses contemporains.

SECONDE PARTIE.

Cette domination qui naît de l'ascendant d'un grand-homme, a, comme toute autre espèce d'empire, ses dangers et ses abus, qu'il ne faut pas reprocher à celui qui l'exerce; ce serait lui interdire la liberté de rien tenter, que de le rendre garant des fautes de ses imitateurs. Ainsi les révolutions que

Voltaire a faites dans les lettres, dans l'hiſtoire et le théâtre, et dont je viens de ſuivre le cours en même temps que celui de ſes travaux, ont pu, je l'avoue, en étendant la carrière des arts, en multiplier les écueils : les richeſſes qu'il eſt venu apporter, ont pu introduire un luxe contagieux; ſes hardieſſes heureuſes ont pu préparer de dangereuſes licences; et la ſéduction de ſes beautés, qui ſont par elles-mêmes ſi près de l'abus, ce charme qui ſe retrouve juſque dans ſes défauts, a pu contribuer à la corruption de ce goût, dont il a été ſi long-temps le défenſeur et le modèle.

Mais cet effet du talent, inſéparable de ſon pouvoir ſur la foule imitatrice, eſt le tort de la nature, et non pas le ſien. Reprocherons-nous à *Voltaire* d'avoir mis ſur la ſcène une philoſophie intéreſſante, parce qu'on y a mal-adroitement ſubſtitué une morale déplacée, factice et déclamatoire? d'avoir ſoutenu une grande action par un magnifique appareil, et proportionné la pompe du théâtre à celle de ſes vers, parce que, depuis, on a cru pouvoir ſe paſſer de vraiſemblance et de ſtyle, à la faveur du ſpectacle et des décorations?

Le blâmerons-nous d'avoir été éloquent dans l'hiſtoire, parce que d'autres y on été rhéteurs; d'y avoir eu ſouvent la ſageſſe du doute, parce que d'autres l'ont remplacée par la folie des paradoxes? la légéreté et la grâce de ſes poéſies familières perdront-elles de leur mérite, parce que des eſprits faux et frivoles, en voulant lui reſſembler, ont pris le jargon pour de la gaieté, la déraiſon

pour de la saillie, et l'indécence pour le bon ton? la flexibilité de sa diction rapide et variée, et l'art piquant de ses contrastes ont-ils moins de prix, parce que la multitude qui croit le copier, a dénaturé tous les genres et confondu tous les styles? enfin lui aurons-nous moins d'obligation d'avoir mêlé dans son coloris tragique quelques teintes sombres et fortes du pinceau des Anglais, parce que l'on s'est efforcé depuis de noircir la scène française d'horreurs dégoûtantes et d'atrocités froides, de faire parler à *Melpomène* le langage de la populace, et de dégrader *Corneille* et *Racine* devant *Shakespeare*? Ces écarts du vulgaire, toujours prêt à s'égarer en voulant aller plus loin que ceux qui le mènent, peuvent-ils balancer tant de leçons utiles et frappantes, qui perpétueront dans l'avenir le nom et l'ascendant de *Voltaire*?

Sans doute il ne faut pas s'attendre à voir renaître rien de semblable à lui; car, avec les mêmes talens, il faudrait encore la même activité pour les mettre en œuvre, et la même indépendance pour les exercer; et comment se flatter de voir une seconde fois la même réunion de circonstances fortuites et d'attributs naturels? Cependant, comme il ne faut jamais désespérer, ni de la nature, ni de la fortune, supposons un moment que toutes deux paraissent d'intelligence pour lui donner un successeur et un rival capable d'égaler tant de travaux et de succès; il restera toujours à *Voltaire* une gloire particulière qui ne peut plus être ni partagée ni remplacée, celle d'avoir imprimé un grand mouvement à l'esprit humain.

Descartes avait fait une révolution dans la philosophie spéculative ; *Voltaire* en a fait une bien plus étendue dans la morale des nations et dans les idées sociales. L'un a secoué le joug de l'école qui ne pesait que sur les savans ; l'autre a brisé le sceptre du fanatisme qui pesait sur l'univers.

Les arts, dont la lumière douce et consolante est comme l'aurore qui devance le grand jour de la raison, avaient commencé à adoucir les mœurs, en polissant les esprits. Telle est la marche ordinaire de l'homme ; il jouit avant de réfléchir, et imagine avant de penser. Souvenons-nous qu'il n'y a pas plus de deux cents ans que l'Europe est sortie de la barbarie, et ne nous étonnons pas de voir la société si perfectionnée, et l'économie politique encore si imparfaite. Cette dernière est pourtant le but auquel tout doit tendre, et la base sur laquelle tout doit s'affermir ; mais c'est le plus lent ouvrage de l'homme et du temps. Pour fonder l'empire des arts, il suffit que la nature fasse naître des talens ; mais, pour que l'existence politique de chaque citoyen soit la meilleure possible, il faut que la raison se propage de tout côté, que les lumières deviennent générales, et que la force qui combat les préjugés et les abus, devienne d'abord égale et ensuite supérieure à celle qui les défend.

Il suffit de consulter un moment l'histoire et le cœur humain, pour voir combien cette lutte doit être longue et pénible. Mais au milieu de tant d'oppresseurs de toute espèce, dont l'existence est attachée à des abus absurdes et cruels, qui se sentira

fait pour les attaquer? Des hommes capables de préférer l'ambition d'éclairer leurs semblables à celle de les asservir, et l'honneur dangereux d'être leurs bienfaiteurs et leurs guides, à la facilité d'être leurs tyrans; des hommes qui aimeront mieux la reconnaissance des peuples que leurs dépouilles, et leurs louanges que leur soumission: et qui donc, j'ose le dire, sera plus susceptible de cette généreuse ambition que ceux qui se sont voués à la culture des lettres? La plupart éloignés, par ce dévouement même, de toutes les places qui flattent la vanité ou qui tentent l'avarice, n'attendent rien des autres qu'un suffrage, et de leur travail que l'honneur. Ils ne peuvent avoir d'intérêt à tromper; car leur gloire est fondée sur la raison. Aussi, depuis ce grand art de l'imprimerie, si favorable aux progrès de l'esprit humain, leur influence a été de plus en plus sensible, et a préparé celle de *Voltaire*.

La dialectique de *Bayle* avait aiguisé le raisonnement, et accoutumé au doute et à la discussion; les agrémens de *Fontenelle* avaient tempéré la sévérité que l'on portait en tous sens dans les matières abstraites; *Montesquieu* sur-tout avait agité les têtes pensantes; mais tous ces différens effets avaient été plus ou moins circonscrits, et par le nombre des lecteurs, et par la nature des objets. *Voltaire* parla de tout et à tous. Il dut au charme particulier de son style et à la tournure de ses ouvrages, d'être plus lu qu'aucun écrivain ne l'avait jamais été; et la mode se mêlant à tout, et chacun voulant lire *Vol-*

taire, il rendit l'ignorance honteuse, et le goût de l'instruction général. Ce fut-là le premier fondement de sa puissance. L'éloquence et le ridicule en furent les armes. Il émut une nation douce et sensible par des peintures touchantes, et amusa un peuple frivole et gai par des plaisanteries. Il fit retentir à nos oreilles le mot d'humanité; et si quelques déclamateurs en ont fait depuis un mot parasite, il sut le rendre sacré.

Cette dureté intolérante, née de l'habitude des querelles, fut adoucie par la morale persuasive que respirent ses écrits; et cette malheureuse importance que la médiocrité cherche à se donner par l'esprit de parti, tomba devant le ridicule. Il reproduisait sous toutes les formes ces maximes d'indulgence fraternelle et réciproque, devenues le code des honnêtes gens, ces anathèmes lancés contre l'espèce de tyrannie qui veut tourmenter les ames et assujettir les opinions, ce mépris mêlé d'horreur pour la basse hypocrisie qui se fait un mérite et un revenu de la délation et de la calomnie.

Le persécuteur fut livré à l'opprobre et l'enthousiaste à la risée. La méchanceté puissante craignit une plume qui écrivait pour le monde entier et qui fixait l'opinion; et alors s'établit une nouvelle magistrature dont le tribunal était à Ferney, et dont les oracles, rendus en prose éloquente et en vers charmans, se faisaient entendre au-delà des mers, dans les capitales, dans les cours, dans les tribunaux, et dans les conseils des rois. Le pouvoir inique, ou prévenu, ou oppresseur, qui essayait d'échapper à

cette juridiction suprême, se trouvait de toute part heurté, investi par cette force qu'exerce la société chez un peuple où elle est le premier besoin. Partout on rencontrait *Voltaire*, par-tout on entendait sa voix : il n'y avait personne qui ne dût craindre d'être inscrit sur ces tables de justice et de vengeance, où la main du génie gravait pour l'immortalité.

Cette autorité extraordinaire devait naturellement être appuyée sur une considération personnelle, aussi rare que les talens qui en étaient la source. Les tributs de l'Europe entière apportés chaque jour à Ferney; le marbre taillé par *Pigal*, et chargé de reproduire à la postérité, et les traits de *Voltaire*, et l'hommage aussi libre qu'honorable de l'admiration des gens de lettres; le commerce intime, les présens, les caresses, les visites des souverains, le prix qu'ils semblaient attacher à ses louanges, l'empressement qu'ils montraient à l'honorer, le concours de toutes les grandeurs, de toutes les réputations, et ce qui est plus respectable, de tous les opprimés, dans l'asile d'un vieillard retiré au pied des Alpes; tout contribuait à donner du poids à son suffrage, tout consacrait une vieillesse qui était l'appui de l'infortune et de l'innocence, et une demeure qui en était le refuge.

C'est là que vous vîntes, couverts des haillons de l'indigence, et baignés des larmes du désespoir, déplorables enfans de *Calas*, et toi, malheureux *Sirven*, victimes d'un fanatisme atroce et d'une jurisprudence barbare! c'est là que vous vîntes embrasser ses genoux, lui raconter vos désastres, et implorer

ses

ſes ſecours et ſa pitié. Hélas ! et qui vous amenait dans la ſolitude champêtre d'un philoſophe chargé d'années ? On ne vous avait point dit que ce fût un homme puiſſant par ſes places ou par ſes titres. Vous ne vîtes autour de lui aucune de ces marques impoſantes des fonctions publiques, qui annoncent un ſoutien et une ſauvegarde à quiconque fuit l'oppreſſion ; et vous êtes à ſes pieds ! et vous venez l'invoquer comme un dieu tutélaire ! Peut-être ne connaiſſiez-vous de lui que ſon nom et ſa renommée ; vous aviez ſeulement entendu dire que la nature l'avait créé ſupérieur aux autres hommes ; et vous avez penſé que, fait pour les éclairer, il l'était auſſi pour les ſecourir. Sans autre recommandation que votre malheur, ſans autre ſoutien que votre conſcience, vous avez eſpéré de trouver en lui un juge au-deſſus de tous les préjugés, un défenſeur au-deſſus de toutes les craintes.

Vous ne vous êtes pas trompés. Jouiſſez déjà des pleurs qu'il mêle à ceux que vous verſez. Reçus dans ſes bras, dans ſon ſein, vous êtes déſormais ſacrés, et la perſécution va s'éloigner de vous. Ah ! ce moment lui eſt plus doux et plus cher que celui où il voyait triompher Zaïre et Mérope, et l'agrandit davantage à nos yeux. Oui ; s'il eſt beau de voir le génie donnant aux hommes raſſemblés de puiſſantes émotions, oh ! qu'il paraît encore plus auguſte, quand il s'attendrit lui-même ſur le malheur, et qu'il jure de venger l'innocence !

Et combien il ſavait mettre à profit juſqu'à ces attentats du fanatiſme ; grâces à lui, devenus ſi rares !

comme il se servait des derniers crimes pour lui arracher les restes de sa puissance ! Alors le monstre épouvanté se cachait long-temps dans les ténèbres et le silence : semblable à la bête farouche et dévorante, qui, s'élançant de la profondeur des forêts pour enlever une proie, a porté dans les habitations l'alarme et la terreur ; bientôt tout est en armes pour la poursuivre et la combattre, mais elle se retire sans bruit et sans menaces ; et tranquille dans son repaire, elle attend le moment d'en sortir encore, pour détruire et dévorer.

Mais *Voltaire* goûta du moins dans sa vieillesse cette satisfaction consolante, de voir que l'ennemi qu'il avait tant combattu était enfin ou désarmé, ou enchaîné, et presque réduit parmi nous à une entière impuissance. Il osa s'applaudir de cette victoire ; et pourquoi lui eût-il été défendu de jouir du bien qu'il avait fait ? Ce fut pour lui un des avantages d'une longue vie. Il vit succéder à ceux qui, nourris dans les préjugés, avaient repoussé la vérité, une génération nouvelle qui ne demandait qu'à la recevoir, et qui croissait en s'instruisant dans ses écrits ; il vit la lumière pénétrer par-tout, et des hommes de tous les états, des hommes supérieurs par leur mérite ou par leurs emplois, la porter dans tous les genres d'administration. C'est alors qu'il se félicita d'avoir long-temps vécu. En effet, parmi les bienfaiteurs de l'humanité, combien peu ont eu assez de vie pour voir à la fois et toute leur gloire, et toute leur influence ! Ce n'est pas la destinée ordinaire du génie. On ne lui a donné qu'un instant

d'existence pour laisser une trace éternelle ; et qu'il est rare qu'il en aperçoive autour de lui les premières empreintes, et qu'il emporte dans la tombe les premiers fruits de ses bienfaits !

Ce bonheur fut celui de *Voltaire*. Ses yeux furent témoins de la révolution qui était son ouvrage. Il vit naître dans les esprits cette activité éclairée qui cherche dans tous les objets le bien possible, et ne se repose plus qu'elle ne l'ait trouvé. L'inquiétude naturelle à un peuple ardent et ingénieux, si long-temps consumée dans de tristes et frivoles querelles, se porta vers tous les moyens d'adoucir et d'améliorer la condition humaine assez affligée de maux inévitables, pour n'y en pas ajouter de volontaires.

Il ne vit pas, il est vrai, disparaître entièrement ces restes honteux de la barbarie, qui déshonorent une nation policée, et qu'il nous a tant reprochés ; mais du moins il les vit attaquer de toutes parts, et dut espérer avec nous leur anéantissement.

Il ne vit pas abolir cet usage absurde et funeste d'entasser les sépultures des morts dans les demeures des vivans, de faire du lieu saint un amas d'infection et de pourriture, de changer les temples en cimetières, et de placer les autels sur des cadavres ; mais il entendit la voix des prélats les plus illustres, et des tribunaux les plus respectables, s'élever avec lui contre la force de la coutume qui leur a résisté jusqu'ici, et qui sans doute, doit céder un jour.

Il ne vit pas une réforme absolue et régulière retrancher les abus odieux de notre jurisprudence, simplifier les procédures civiles, adoucir les lois cri-

minelles, supprimer ces tortures autrefois inventées par les tyrans contre les esclaves, et employées par les sauvages contre leurs captifs, et ces supplices recherchés, ajoutés à l'horreur de la mort, qui, sous prétexte de venger les lois, violent la première de toutes, l'humanité; mais il vit la sagesse des juges suppléer souvent aux défauts de la législation, et tempérer les ordonnances par leurs arrêts.

Il ne vit pas combler ces cachots abominables, qui rappellent les cruautés tant reprochées aux *Caligula*, aux *Tibère*, ces retraites infectes, où des hommes enferment des hommes, sans songer que le coupable, quel qu'il soit, ne doit mourir qu'une fois, et qu'enchaîné par la loi vengeresse, il doit respirer l'air des vivans, jusqu'à ce qu'elle lui ait ôté la vie. Il ne vit pas fermer au milieu de nous ces demeures non moins destructives et meurtrières, fondées pour être l'asile de l'infirmité et de la maladie, et qui ne sont que des gouffres où vont incessamment s'engloutir des milliers d'hommes, victimes de la contagion qu'ils se communiquent.

Il ne vit pas remédier aux vices mortels de cette autre institution, si précieuse dans son origine, destinée à assurer les premiers secours à ces malheureux enfans qui n'ont de père que l'Etat; institution faite pour l'honorer et l'enrichir, et qui, soit négligence dans les fonctions, soit défaut dans les moyens, éteint dans leur germe les générations naissantes, et tarit le sang de la patrie. Mais au regret qu'il dut sentir de voir des maux si grands attendre encore

les derniers remèdes, combien il se mêla de consolations ! Il versa des larmes d'attendrissement quand il jeta les yeux sur le tableau de ces calamités exposé dans la chaire de vérité, par de dignes et éloquens ministres de la parole évangélique, présenté dans Versailles à l'ame pure et sensible d'un jeune roi qui en fut ému, et qui, ne se bornant pas à une pitié stérile, donna sur le champ des ordres pour arrêter le cours de ces fléaux que son règne doit voir finir. Hélas ! le bien est toujours si difficile, même aux souverains ! L'or, nécessairement prodigué contre les ennemis de la France, ne peut être dispensé qu'avec tant de réserve, même pour les réformes les plus pressantes !

Tu les achèveras, sans doute, ô toi, l'héritier du génie de *Colbert* dont tu as été le panégyriste ! toi que la reconnaissance publique a dû naturaliser français, lorsque, par des moyens dont le secret n'a été connu que de toi seul, tu as su créer tout à coup ces trésors destinés à faire régner le pavillon françois sur les mers des deux mondes ! C'est la première fois, depuis les jours de *Sulli* et d'*Henri IV*, qu'on a su illustrer la nation sans charger le peuple, et que la gloire n'a point coûté de larmes. C'est la première fois qu'on a vu l'administration, portant de tout côté la lumière et la réforme, exécuter au milieu de la guerre tout le bien qu'on n'aupas osé espérer même dans la paix. Ah ! le grand-homme que je célèbre s'applaudirait, sans doute, de voir associer ton éloge au sien : mais que n'a-t-

il pu lire cet édit (*) qu'il avait tant désiré ; cet édit mémorable, émané d'un souverain qui, se glorifiant de commander à un peuple libre, sûr de trouver par-tout des enfans dans ses sujets, ne veut point d'esclaves dans ses domaines ! Oh ! comme en voyant remplir l'un des vœux qu'il a le plus souvent formés, *Voltaire* se serait écrié dans sa joie : » Je ne m'étais pas trompé quand j'ai regardé ce » nouveau règne comme le présage des plus heu- » reux changemens ! La vertu du jeune monarque » a devancé l'expérience ; l'expérience a été sup- » pléée en lui par cet amour du bien, qui est l'inf- » tinct des belles ames. »

Ainsi se réalisent tôt ou tard les vœux et les pensées du génie ; ainsi croît et s'établit de jour en jour ce juste respect pour l'homme ; respect qui seul peut apprendre aux maîtres de ses destinées à assurer son bonheur. Ce sentiment sublime dut être inconnu dans les siècles d'ignorance, où tous les droits étant fondés sur la force et la conquête, il semblait qu'il n'y eût de condition dans l'humanité que celle de vainqueur ou de vaincu, de maître ou d'esclave : mais il devait naître à la voix de la philosophie, et s'affermir par l'étude et le progrès des lettres. La considération de ceux qui les cultivent a dû s'augmenter avec le pouvoir des vérités qu'ils ont enseignées, et s'est encore fortifiée du nom et de la gloire de *Voltaire* ; car si nul homme n'a tiré des lettres un plus

(*) L'édit portant abolition du droit de main-morte dans les domaines du roi.

grand éclat, nul aussi ne leur a donné plus de lustre. Les écrivains distingués, les hommes d'un mérite véritable apprirent de lui à mieux sentir leurs droits et leur dignité, et surent plus que jamais ennoblir leur existence. Ils apprirent à substituer aux dédicaces serviles, qui avaient été si long-temps de mode, des hommages désintéressés et volontaires, rendus à la vraie supériorité, ou des tributs nobles encore, payés à la simple amitié. En étendant l'usage de leurs talens, ils conçurent une ambition plus relevée; ils sentirent que le temps était venu pour eux d'être les interprètes des vérités utiles, plutôt que les modèles d'une flatterie élégante; les organes des nations, plutôt que les adulateurs des princes; et des philosophes indépendans, plutôt que des complaisans titrés. Il est vrai qu'irritée de leur gloire nouvelle, la haine a employé contre eux de nouvelles armes; mais la raison, qu'il est difficile d'étouffer quand une fois elle s'est fait entendre, confond à tout moment et livre au mépris ces calomniateurs hypocrites, ces déclamateurs à gages, qui représentent les gens de lettres comme les ennemis des puissances, parce qu'ils sont les défenseurs de l'humanité, et comme les détracteurs de toute autorité légitime, parce qu'ils aspirent à l'honneur de l'éclairer.

Si *Voltaire* a été égaré par un sentiment trop vif des maux qu'a faits à l'humanité l'abus d'une religion qui doit la protéger; si, en retranchant des branches empoisonnées, il n'a pas assez respecté le tronc sacré qui rassemble tant de nations sous son ombre

immenſe, je laiſſe à l'Arbitre ſuprême, à celui qui ſeul lit dans les conſciences, à juger ſes intentions et ſes erreurs, ſes fautes et ſes excuſes, les torts qu'il eut et le bien qu'il fit; mais je dis à ceux qui s'alarment de ces atteintes impuiſſantes : fiez-vous à la balance dépoſée dans les mains du temps, qui d'un côté retient et affermit tout ce qu'a fait le génie ſous les yeux de la raiſon, et ſecoue de l'autre tout ce que les paſſions humaines ont pu mêler à ſon ouvrage. Le mal que vous craignez eſt paſſager, et le bien ſera durable.

Voltaire fut du moins un des plus conſtans adorateurs de la Divinité.

Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Ce beau vers fut une des penſées de ſa vieilleſſe, et c'eſt le vers d'un philoſophe. Quand on ira viſiter le ſéjour qu'il a long-temps embelli et vivifié, on lira ſon nom ſur le frontiſpice d'un temple ſimple et ruſtique, élevé par ſon ordre et ſous ſes yeux, au Dieu qu'il avait chanté. Ses vaſſaux qui l'ont perdu, leurs enfans, héritiers de ſes bienfaits, diront au voyageur qui ſe ſera détourné pour voir Ferney: » Voilà les maiſons qu'il a bâties, les retraites qu'il » a données aux arts utiles, les terres qu'il a rendues » à la culture, et dérobées à l'avidité des exacteurs. » Cette colonie nombreuſe et floriſſante eſt née ſous » ſes auſpices, et a remplacé un déſert. Voilà les » bois, les avenues, les ſentiers où nous l'avons vu » tant de fois. C'eſt ici que s'arrêta le charriot qui

» portait

» portait la famille désolée de *Calas*; c'est-là que » tous ces infortunés l'environnèrent en embrassant » ses genoux. Regardez cet arbre consacré par la » reconnaissance, et que le fer n'abattra point; c'est » celui sous lequel il était assis quand des laboureurs » ruinés vinrent implorer ses secours, qu'il leur » accorda en pleurant, et qui leur rendirent la vie. » Cet autre endroit est celui où nous le vîmes pour » la dernière fois... » Et à ce récit, le voyageur qui aura versé des larmes en lisant Zaïre, en donnera peut-être de plus douces à la mémoire des bienfaits.

Voilà ce qu'a fait *Voltaire*: quel a été son sort? ces talens chéris à tant de titres, et qui ont été les délices et l'instruction de tant de peuples, qu'ont-ils pu pour son bonheur? en prenant tant de pouvoir sur les ames, quel était celui qu'ils exerçaient sur la sienne? cette gloire qui remplissait le monde, avait-elle rempli son cœur? eut-il, dans le long cours de cette vie laborieuse et illustre, plus de jours sereins que de jours orageux? a-t-il obtenu plus de récompenses qu'il n'a essuyé de persécutions? enfin, dans la balance de ses destinées, les honneurs amassés sur lui par la renommée l'ont-ils emporté sur les outrages accumulés par la haine? ... Ici un sentiment de tristesse, un trouble involontaire me saisit et m'arrête un moment; il suspend cet enthousiasme qui, dans l'éloge d'un grand-homme, entraînait vers lui toutes mes facultés. Cette image que j'aimais à contempler, si pure et si brillante, semble déjà se couvrir de nuages et s'envelopper de ténè-

bres. Ah ! viens les dissiper ; lève-toi dans ton éclat, ô Divinité consolante ! fille du temps ! ô justice ! toi que j'ai vu sortir de la poussière de quatre générations ensevelies, et venir, les lauriers dans la main, placer sur cette tête octogénaire la couronne qu'un moment après a renversée la faulx de la mort ! Prêt à passer à travers tant d'orages, j'ai besoin d'entrevoir de loin ce jour si beau que tu fis luire sur sa vieillesse ; et je me souviendrai alors que les épreuves du génie ne servent pas moins que ses triomphes, et à l'instruction des hommes, et à sa propre grandeur.

TROISIÈME PARTIE.

L'AMOUR de la gloire n'appartient qu'aux ames faites pour la mériter. La médiocrité vaine et inquiète s'agite dans ses prétentions pénibles et trompées; elle cherche de petits succès par de petits moyens ; mais la première pensée du grand écrivain est celle d'exercer sur les esprits l'empire du talent et de la vérité. Cette ardente passion de la gloire, l'infatigable activité qui en est la suite nécessaire, un besoin toujours égal et du travail et de la louange, c'était-là le double ressort qui remuait si puissamment l'ame de *Voltaire ;* ce fut le mobile et le tourment de sa vie. La nature et la fortune le servirent comme de concert, et applani ent sa route. L'une l'avait doué de cette rare facilité pour qui l'étude et l'application sont des jouissances et non

pas des efforts, et qui ne laisse sentir que le plaisir, et jamais la fatigue de produire : l'autre lui procura cette précieuse indépendance qui élève l'ame et affranchit le talent, lui permet le choix de ses travaux, et ne met aucune borne à son essor.

Malheur à toi, qui que tu sois, à qui le ciel a départi à la fois le génie et la pauvreté ! celle-ci, par un mélange funeste, altérera souvent ce que l'autre a de plus pur, et avilira même ce qu'il a de plus noble. Si elle ne réduit pas ta vieillesse comme celle d'*Homère* aux affronts de la mendicité, si elle ne t'arrache pas, comme à *Corneille*, des ouvrages précipités et des flatteries serviles également indignes de toi, si elle ne plie pas la fermeté de ton ame jusqu'à l'intrigue et la souplesse, du moins elle embarrassera tes premiers pas dans ses piéges, multipliera devant toi les barrières et les obstacles, et jettera des nuages sur tes plus beaux jours, qui en feront long-temps obscurcis. Dans la culture des arts, l'imagination inconstante n'a qu'un certain nombre de momens heureux qu'il faut pouvoir attendre et saisir ; et souvent tu ne pourras ni l'un ni l'autre. Ton ame sera préocupée ou asservie, et tes heures ne seront pas à toi. Tu seras détourné dans des sentiers longs et pénibles avant de pouvoir tendre au but que tu cherches, et l'envie, toujours occupée à t'empêcher d'y parvenir, t'attendra à tous les passages pour insulter ta marche et la retarder. Tu consumeras, dans de tristes et infructueux combats, une partie des forces destinées pour un meilleur usage ; et lorsqu'enfin, rendu à

toi-même, tu verras la carrière ouverte, tu n'y entreras que fatigué de tant d'assauts, et ne pouvant plus donner à la gloire que la moitié de ton talent et de ta vie.

Celle de *Voltaire* ne fut point chargée de ce fardeau, toujours si difficile à secouer; il put la dévouer librement, la consacrer toute entière à cette gloire qu'il idolâtrait, et aux travaux qu'il avait choisis, si l'on peut appeler travaux les productions faciles de cette tête agissante et féconde, qui semblait répandre ses idées comme le soleil répand ses rayons. On a demandé plus d'une fois si cette facilité extrême était une marque essentiellement distinctive de la supériorité : c'en est du moins un des plus beaux attributs, mais ce n'en est pas un des caractères indispensables. Je l'ai déjà dit : ne soumettons point la nature à des procédés uniformes; elle est aussi sublime et aussi magnifique dans la formation de ces métaux lentement durcis et élaborés sous le poids des rochers et sous le torrent des âges, que dans la réproduction si prompte et si continuelle des substances animales, et dans l'abondance d'une végétation rapide. Il est des philosophes, des orateurs, des poëtes dont l'éloquence est plus travaillée, et dont la perfection a plus coûté; mais cette différence, analogue à celle des caractères, serait-elle la mesure du génie?

Si *Voltaire* composait en un mois une tragédie, et si *Racine* y employait une année, établirai-je sur cette disproportion celle de leur mérite? non: mais, d'un autre côté, si *Voltaire*, qui n'avait pas

moins de goût que *Racine*, a pourtant un ſtyle moins châtié; ſi, pouvant balancer les beautés de ſon rival, il offre plus de défauts, je chercherai ſeulement pourquoi, de deux écrivains nés avec la même facilité, l'un s'eſt fait une loi de la reſtreindre, et l'autre s'y eſt laiſſé emporter; et je verrai dans l'un le grand poëte qui n'a voulu faire que des tragédies, et qui de bonne heure a ceſſé d'en faire; dans l'autre, l'eſprit vaſte et hardi, dont l'entrée dans le pays des arts a été une invaſion, et qui a embraſſé à la fois l'épopée, le drame, la philoſophie et l'hiſtoire. Le travail que le premier mettait dans un ouvrage, celui-ci l'étendait ſur tous les genres; et ſi leur ambition n'a pas été la même, eſt-ce à nous de nous en plaindre, nous qui en recueillons les fruits? *Racine*, tranquille et modéré, pouvait ſe repoſer à loiſir ſur un ouvrage qui ſe perfectionnait ſous ſes mains; *Voltaire* impatient et fougueux, voulait achever auſſi-tôt qu'il avait conçu, concevait enſemble pluſieurs ouvrages, et rempliſſait encore les intervalles de l'un à l'autre par des productions différentes.

Il compoſait avec enthouſiaſme, corrigeait avec vîteſſe, et revenait auſſi facilement ſur ſes corrections. Il fallait ſans ceſſe de nouveaux alimens à cette ardeur dévorante. Les jours, qu'il ſavait étendre et multiplier par l'uſage qu'il en faiſait, lui paraiſſaient toujours trop courts et trop rapides pour celui qu'il en eût voulu faire. Le temps qu'il regardait comme le tréſor du génie, il le diſpenſait avec une économie ſcrupuleuſe, et le mettait en

œuvre de toutes les manières, comme l'avarice tourmente ses richesses pour les augmenter. Chacun de ses momens devait un tribut à sa renommée, et chaque portion de la durée un titre à son immortalité. Il eût voulu qu'il n'y eût pas une de ses heures stérile pour le monde, ni pour lui. Jamais le loisir ne parut nécessaire à cette tête robuste, qui n'avait besoin que de changer de travaux. Jamais son action ne fut interrompue ni ralentie par les distractions de la société, ni par l'embarras des affaires, ni dans le tumulte des voyages, ni dans la dissipation des cours, ni même au milieu des séductions du plaisir et parmi les orages des passions. Elles ne furent pas sans doute étrangères à cette imagination bouillante et impétueuse; mais toujours elles furent subordonnées à l'ascendant de la gloire qui absorbait tout. Il ne restait de ces tempêtes passagères que l'impression qui sert à les mieux peindre, comme l'excellente compagnie où il fut admis dès sa jeunesse, sans l'amollir et l'enchaîner par ses charmes, ne fit qu'épurer son goût et lui donner cette politesse noble qui le distingua toujours, et qui semblait un des heureux attributs qu'il avait hérités du siècle de *Louis XIV*.

Je sais que la raison vulgaire n'a souvent jeté qu'un regard de pitié sur cette agitation continuelle, élément de tout ce qui est né pour les grandes choses; qu'elle affecte de n'y voir que les faiblesses humiliantes de l'humanité. Elle nous représente un homme tel que *Voltaire* incessamment entraîné par un fantôme impérieux auquel il s'est soumis, et qui

lui a dit, au moment où il lui apparut pour la première fois : Tu ne repoſeras plus; elle nous le montre courant ſans relâche ſur les traces de ce ſpectre qui lui commande, le ſuivant dans les villes, dans les campagnes, dans les cours ; le retrouvant dans la ſolitude, au fond des bois et ſur le bord des fontaines; elle nous retrace, avec une compaſſion inſultante, les angoiſſes d'un homme battu par tous les vents de l'opinion, veillant jour et nuit, l'oreille ouverte au moindre bruit de la renommée, et ne reſpirant qu'au gré des caprices d'une multitude aveugle et inconſtante ; cette inquiétude que rien ne peut calmer; cette ſoif que rien ne peut éteindre; des ſuccès toujours incertains et toujours empoiſonnés; une lutte éternelle contre l'injuſtice et la haine ; des fatigues ſans terme et une vieilleſſe ſans repos ; et après cette affligeante peinture, on nous demande avec dédain ſi c'eſt-là le partage de ces hommes que l'on appelle grands.

Ames communes, de quel droit vous faites-vous les juges des deſtinées du génie? Avez-vous aſſiſté à ſes penſées, et vous eſt-il permis de vous mettre à ſa place? vous voyez ſes épreuves et ſes ſacrifices ; connaiſſez-vous ſes beſoins et ſes dédommagemens? ſavez-vous ce que vaut un jour de véritable gloire, quel eſpace il occupe dans la vie d'un grand-homme et dans le ſouvenir de l'Envie, quel poids il a dans la balance de la poſtérité? Tel eſt, ſi vous l'ignorez, tel eſt le calcul de toute paſſion forte : des momens de jouiſſance et des

années de tourmens. Cette compensation ne peut pas exister pour le commun des hommes; mais s'il n'y en eût pas eu de faits pour la connaître, le monde serait encore dans l'enfance, et les arts dans le néant.

Oui, je l'avoue, et l'on ne saurait le nier sans démentir l'expérience; au moment où le talent supérieur se présente aux hommes pour obtenir leurs suffrages, il doit s'attendre à une résistance égale à ses prétentions. La sévérité des jugemens sera proportionnée à l'opinion qu'il aura donnée de lui; car, si on loue avec complaisance quelques beautés dans ce qui n'est que médiocre, on recherche avec une curiosité maligne quelques fautes dans ce qui est excellent. D'ailleurs, l'admiration est un hommage involontaire, et à peine est-il arraché, qu'on regarde comme un soulagement tout ce qui peut nous en affranchir. C'est-là le soin dont se charge l'envie, presque toujours sûre que sa voix sera entendue par le génie et écoutée par la multitude: elle s'applaudit de ce double avantage; il faut bien le lui laisser; elle est toujours si malheureuse, même lorsqu'elle jouit! Quand elle parviendrait à égarer pour un temps l'opinion publique, elle ne peut ni s'ôter à elle-même le sentiment de sa bassesse, ni ôter au talent celui de sa force. Quand elle insultait avec une joie si lâche et si furieuse aux disgrâces qu'essuya *Voltaire* au théâtre dans ses premières années; quand elle voyait d'un œil si content Amasis applaudi trois mois, et Brutus abandonné; quand les plus beaux-esprits du temps,

devenus les échos de la prévention et de la malignité, conseillaient à l'auteur d'Oedipe de renoncer à un art qu'il devait porter si loin; que fesait alors le grand homme méconnu? il fesait Zaïre. Zaïre était déchirée dans vingt libelles; mais on ne se lassait pas plus de la voir que de la censurer. La chute d'Adélaïde, injure qui ne fut expiée que trente ans après, consola les ennemis de *Voltaire*; Alzire vint renouveler leurs douleurs. Ils s'en vengèrent, en réduisant à l'exil l'auteur de la charmante bagatelle du Mondain. Zulime fut encore pour eux une consolation. Ils eurent, sur-tout, le plaisir si digne d'eux et si honteux pour la France, d'arrêter les représentations de Mahomet; Mérope les accabla.

La haine ne se lasse jamais, il est vrai; mais il vient un temps où la foule qu'elle fait mouvoir d'ordinaire, se lasse de la croire et de la seconder. L'intérêt qu'excite à la longue le talent persécuté, l'emporte alors sur les clameurs du préjugé et de la calomnie. On veut être juste, au moins un moment; la justice devient faveur, la faveur devient enthousiasme. Un pareil instant devait se rencontrer dans la vie de *Voltaire*. Il est appelé au théâtre par les acclamations publiques, et à la cour par des honneurs, des récompenses et des titres. Un monarque étranger le dispute à son souverain, Berlin veut déjà l'enlever à la France; et enfin l'on permet à l'académie française de compter parmi ses membres un grand-homme de plus.

Cependant, si l'envie avait été forcée de souffrir

qu'il obtînt la juſtice qui lui était due, elle était loin de conſentir qu'il en jouît en paix, et n'y était encore ni réſignée, ni réduite. Elle connaît trop les hommes pour s'oppoſer à cette îvreſſe paſſagère, à ce torrent rapide qu'elle ne ſe flatte pas d'arrêter; et dans ces jours brillans et rares, où le génie ſemble avoir toute ſa puiſſance naturelle, elle ſouffre, ſe taît et attend. Bientôt, plus il a été élevé, plus elle a de moyens de l'attaquer. Les hommes ſont ſi prompts à s'armer contre tout ce qu'on veut placer au-deſſus d'eux! Supportera-t-on volontiers cette prééminence qui ſemble reconnue et établie? laiſſera-t-on dans la capitale et à la cour un homme qui doit faire ombrage à tant d'autres? Mais comment l'en écarter? comment forcer à la fuite celui qui a déjà réſiſté à tant de contradictions et de dégoûts, et d'ailleurs, qui lui oppoſer? *Rouſſeau*, long-temps ſon antagoniſte, n'était plus; et nul autre que lui n'ayant alors illuſtré ce nom, devenu depuis célèbre dans la proſe comme dans la poéſie, *Rouſſeau*, aſſez honoré d'être le lyrique de la France, n'avait pas encore été appelé *grand*. *Piron*, prodiguant les ſarcaſmes et les ſatires, *Piron* qui avait fait moins de bonnes épigrammes, que *Voltaire* n'avait fait de chef-d'œuvres, affectait en vain une rivalité qui n'était que ridicule, et à laquelle lui-même ne croyait pas.

Mais alors il vivait à Paris dans une obſcurité volontaire, dans une oiſiveté que l'on pouvait reprocher à ſes goûts, et dans une indigence qu'on

pouvait reprocher à sa patrie, un homme d'un génie brut et de mœurs agrestes, qui, après s'être fait, quoiqu'un peu tard, une réputation acquise par plus d'un succès, depuis trente ans s'était laissé oublier, en oubliant son talent. Cet homme était *Crébillon*, écrivain mâle et tragique, qui avec plus de verve que de goût, un style énergique et dur, des beautés fortes et une foule de défauts, avait pourtant eu la gloire de remplir l'intervalle entre la mort de *Racine* et la naissance de *Voltaire*. Mais ce feu sombre et dévorant dont il avait, pour ainsi dire, noirci ses premières compositions, n'avait depuis jeté de loin en loin que de pâles étincelles, et paraissait même entièrement consumé : semblable à ces volcans éteints qui, après quelques explosions subites et terribles, se sont refroidis et refermés, et sur lesquels le voyageur passe, en demandant où ils étaient.

A Dieu ne plaise que je veuille accuser les bienfaits si légitimes et si noblement répandus sur la vieillesse pauvre d'un homme de génie. Que les libéralités royales soient venues le chercher dans sa retraite, qu'on ait voulu l'en tirer déjà presque octogénaire, le produire à la cour pour laquelle il était si peu fait, et ressusciter un talent qui n'était plus; que ses drames, si imparfaits et la plupart déjà condamnés, aient été confiés aux presses du Louvre, tandis que toutes celles de l'Europe reproduisaient à l'envi les immortelles tragédies de *Voltaire*; je souscris à ces honneurs, peut-être d'autant plus exagérés, qu'ils étaient tardifs. Si le crédit qui les

attira sur lui ne fut pas dirigé par des intentions pures, au moins les effets en furent louables; et si l'envie méditait le mal, au moins, pour la première fois peut-être, elle commença par faire le bien. Mais bientôt ses fureurs, en éclatant, manifestèrent quelle avait été sa politique. Bientôt l'intérêt qu'avait inspiré le mérite que l'on tirait de l'oubli, se tourna contre celui qu'on voulait détruire, parce qu'il jetait trop d'éclat.

Des voix passionnées, des plumes mercenaires, pour rendre odieux les succès de *Voltaire*, comme usurpés par la cabale, peignaient la vieillesse de *Crébillon*, si long-temps délaissée et ensevelie dans l'ombre. » C'était-là l'homme de la France, l'*Eschile* » et le *Sophocle* du siècle, le dieu de la tragédie, » le seul et digne rival de *Corneille* et de *Racine*; » et après nos trois tragiques, marchait un *bel* » *esprit*, que quelques beautés, le caprice du pu- » blic et la faveur de la cour avaient mis à la » mode. »

Voilà ce qu'on répétait dans vingt brochures, avec toute l'amertume et tous les emportemens de la haine. La France demandait à grands cris un Catilina qui allait tout effacer. Paris retentissait des lectures de Catilina, et en pressait la représentation. Au milieu de cette effervescence générale des esprits, *Voltaire* prend une résolution noble et hardie, que le préjugé condamna, la seule pourtant qui convînt à la supériorité méconnue. Il ne veut combattre ses détracteurs et ses adversaires qu'avec les armes du talent. On lui préfère un rival; il offre

de se mesurer avec lui corps à corps, en traitant les mêmes sujets ; mais ce qui pour les grecs, pour les vrais juges de la gloire, n'était qu'une généreuse émulation, digne des *Euripide* et des *Sophocle*, fut dans nos idées étroites et pusillanimes une basse jalousie, et aux yeux de l'esprit de parti, un crime atroce. Dès-lors le déchaînement fut au comble.

Quand des ennemis ardens et adroits ont, sous un prétexte spécieux, échauffé les têtes du vulgaire, alors il n'y a plus ni frein ni mesure. Le mouvement une fois donné se communique de proche en proche, et acquiert une force irrésistible. L'homme innocent, que la calomnie hypocrite poursuit au nom de la morale et de la vertu, n'est plus qu'une victime dévouée à l'anathème ; contre lui toutes les attaques sont légitimes, et toutes ses défenses sont coupables. Le mensonge a raison dans la bouche de ses persécuteurs, et la vérité a menti dans la sienne. Tous les faits sont altérés et tous les principes confondus. Le méchant, si satisfait de pouvoir prononcer le mot d'honnêteté, au moment où il en viole toutes les lois ; le plus vil détracteur, flatté de jouer un rôle, tous viennent lancer leurs traits dans la foule. Les libelles, les diffamations, les invectives se succèdent et se renouvellent. C'est une sorte de vertige qui agit sur tous les esprits, jusqu'à ce qu'enfin cette rage épidémique s'épuise par ses propres excès, comme un incendie s'arrête, faute d'alimens.

Cette époque était le règne de l'injustice. Elle

triompha. Dans la même année, un drame insensé et barbare, Catilina, est accueilli avec des transports affectés, et la sublime tragédie de Sémiramis ne recueille que le mépris et l'outrage. Nanine, l'ouvrage des Grâces, est à peine supportée ; Oreste est à peine entendu ; Oreste, ce beau monument de l'antique simplicité, et dix ans après si justement applaudi. La haine jouit de tant de victoires. *Voltaire* lui cède enfin et abandonne sa patrie.

Sa renommée lui préparait un asile illustre ; et comme l'amitié l'avait autrefois fixé à Cirey, la reconnaissance l'attirait à Berlin. Sans doute il fallait que la destinée rapprochât les deux hommes les plus extraordinaires de leur siècle. On citera souvent ce commerce d'un monarque et d'un homme de lettres, et cette confiance intime et familière qui peut-être n'avait jamais eu d'exemple, et qui honorait encore plus, s'il est possible, le souverain que le poëte ; car, quel prince ose ainsi descendre de la majesté, si ce n'est celui qui se sent au-dessus d'elle ? Le séjour de *Voltaire* à Berlin, les soirées de Potsdam et de Sans-souci, occuperont, sans doute, une place brillante dans l'histoire des lettres. On rappellera quels nuages passagers vinrent obscurcir cette union si honorable pour la royauté et le talent. Sans prétendre juger entre les deux, j'observerai seulement deux faits peu communs dans l'ordre des choses et des destinées, l'un qu'après l'éclat d'une rupture, ce fut le prince qui revint le premier ; l'autre, qu'après cette liaison renouée,

que rien n'altéra plus entre le monarque et l'homme de lettres, ce fut le premier qui fit l'oraison funèbre de l'autre.

Une leçon plus importante qui se présente ici, c'est que pour l'écrivain et le philosophe, une cour, quelle qu'elle soit, ne saurait valoir la retraite. La retraite appelait *Voltaire* à son déclin ; là il commença à respirer pour la première fois ; là, après tant de courses et d'agitations, après les succès et les disgrâces, la faveur et les exils, après avoir habité les palais des rois, et éprouvé leurs caresses et leurs vengeances, il entendit la voix de la liberté, qui, des vallées riantes que baigne le Léman, invitait sa vieillesse à venir chercher la tranquillité et la paix ; si pourtant la paix était faite pour cette ame dont la sensibilité toujours si prompte se portait sur tous les objets, et recherchait toutes les émotions. Mais alors, du moins, l'instabilité de sa vie, long-temps errante et troublée, fut fixée sans retour, jusqu'au moment où son destin, le tirant de sa solitude, le ramena dans Paris pour triompher et mourir.

A ce long séjour dans les campagnes de Genève, commence un nouvel ordre de choses. Les jours de *Voltaire* vont être plus libres et plus calmes, ses pensées plus hardies et plus vastes, et la sphère de ses travaux va s'étendre sous les auspices de la liberté. Si chère à tout être qui pense, de quel prix elle devait être pour lui ! Qui sait tout ce qu'il a dû, et ce que nous devons nous-mêmes à cette entière indépendance, l'un des premiers besoins de

son esprit, et l'un des premiers vœux de son cœur, mais dont il n'a joui que dans son asile des Délices, et dans celui de Ferney ?

Jusque-là il n'avait pu que lutter, avec plus ou moins de hardiesse et de danger, contre les entraves arbitraires, les convenances impérieuses, et la vigilance menaçante des délateurs. Mais alors il n'eut plus à respecter et à craindre que cette censure, la seule peut-être que l'on dût imposer à l'écrivain, celle du public honnête et de la postérité équitable, qui applaudissent à l'usage de la liberté, et qui en condamnent l'abus. En m'élevant contre l'esclavage sous lequel une politique mal entendue voudrait enchaîner les esprits, contre cette tyrannie futile et importune, qui n'est faite que pour flétrir le talent, intimider la raison, et arrêter les progrès de tous les deux, je fuis loin d'invoquer la licence et l'oubli de toutes les lois.

Mais quel avantage est sans inconvénient, et quel bien sans mélange ? Je connais les jugemens des hommes ; je sais que, par une inconséquence établie, ils exigent dans l'exercice des qualités les plus susceptibles d'abus, et les plus voisines de l'excès, une mesure qu'eux-mêmes ne gardent pas dans leurs opinions : ils voudraient que la sensibilité qui anime les ouvrages, n'égarât jamais l'auteur ; que l'imagination qui lui fait franchir un espace immense, ne l'emportât jamais hors des bornes ; qu'il fût passionné pour la gloire, et impassible aux injustices ; ils voudraient que l'astre qui, en

échauffant

échauffant la terre, pompe et attire tant de vapeurs, nous dispensât des jours sans nuages; et que les vents qui portent les vaisseaux, ne les jetassent jamais hors de leur route: ils voudraient, en un mot, que l'éloge des grands-hommes n'eût jamais besoin d'en être l'apologie. Il n'entre point de superstition dans le culte que je leur rends. Persuadé qu'un des premiers avantages de leur grandeur, est de pouvoir avouer des fautes, je ne croirai point celle de M. de *Voltaire* affaiblie par un semblable aveu: je ne veux point le refuser à ceux qui peuvent en jouir; et je ne m'arrête qu'à ce singulier effet de l'âge et de la retraite, qui redoublèrent son activité laborieuse, lorsqu'il semblait que le temps eût dû la diminuer, et qui accrûrent ses travaux avec ses ans.

C'est une remarque qui n'a échappé à personne, que la dernière moitié de sa vie est celle où il a composé la plus nombreuse partie de ses ouvrages, et qu'il n'a jamais travaillé plus qu'à l'époque où les autres hommes se reposent. Il s'offre plusieurs causes de cette espèce de singularité. Dans une vieillesse saine et robuste, la raison est la faculté qui conserve le plus de vigueur; elle s'enrichit des pertes de l'imagination et des progrès de l'expérience. L'esprit d'un vieillard imagine moins, mais il réfléchit plus; l'habitude a plus de pouvoir sur lui; et celle de *Voltaire* était de penser et d'écrire. Pour lui l'occupation était devenue plus nécessaire que jamais, parce que les distractions étaient plus

rares. Sa compoſition était moins difficile, et par la nature des ſujets qui demandaient moins d'invention, et par une ſuite de l'âge où l'on devient moins ſévère pour ſoi-même. Cet âge, au reſte, ne lui avait guère ôté que la force qui invente et le travail qui perfectionne ; car, d'ailleurs, ſi l'on excepte les grands ouvrages d'imagination, qui peut-être, paſſé un certain temps, ne ſont plus permis à l'homme, ſa facilité n'avait jamais eu plus d'éclat, ſon ſtyle plus d'agrément et de charme. Toujours prêt à traiter toutes les matières, à ſaiſir tous les événemens, à marquer tous les ridicules et tous les abus, à combattre toute iniquité, ſa plume courait avec une rapidité piquante et une négligence aimable, avouée par ce goût qui ne l'abandonna pas juſqu'à ſon dernier moment.

Chaque jour voyait naître une production nouvelle. Heureux du ſeul droit de tout dire, il jetait ſur tous les objets ce coup-d'œil libre et hardi d'un obſervateur octogénaire, retiré dans une ſolitude, retranché dans ſa gloire et ſur le bord de ſa tombe. Cette gloire qu'il avait tant aimée, et qu'il aimait alors plus que jamais, dont il était toujours raſſaſié et toujours avide ; cette gloire qui protégeait ſa vieilleſſe, était encore le dernier aliment de ſon exiſtence défaillante, le dernier reſſort d'une vie uſée. A meſure qu'il ſentait la vie lui échapper, il embraſſait plus fortement la gloire, comme le ſeul lien qui pût l'y attacher ; il ne reſpirait plus que pour elle et par elle, il n'avait plus que ce ſeul ſentiment ; et à la vue de la mort qui s'ap-

prochait, il se hâtait de remplir les momens qu'il pouvait lui dérober, et de les ajouter à sa renommée.

Mais il n'était plus en son pouvoir d'y rien ajouter, et l'envie même en lui ne contestait plus ni l'étendue, ni la durée. L'absence avait commencé à affermir parmi nous l'édifice de sa réputation, et ses longues années l'avaient achevé. Vieilli loin de nous, *Voltaire* s'était agrandi à nos yeux. Il semble que le génie, quand nous le voyons de près, tienne trop à l'humanité : il faut qu'il y ait une distance entre lui et nous, pour ne laisser voir que ce qu'il a de divin. Il faut le placer dans l'éloignement, comme la divinité dans les temples : tant il est vrai qu'en tout genre les hommes ont besoin de barrières pour sentir le respect !

Le temps, qui mûrit tout, avait enfin mis *Voltaire* à sa place, et c'était celle du premier des êtres pensans. Le temps avait moissonné tout ce qui pouvait prétendre à quelque concurence, tout ce qui portait un nom fait pour servir de ralliement à l'inimitié et à la jalousie. Il restait bien peu de ceux qui, l'ayant vu naître, pouvaient être moins accoutumés à son élévation, parce qu'ils avaient été témoins de ses commencemens et de ses progrès. Tout ce qui, depuis quarante ans, était entré dans le monde, l'avait trouvé déjà rempli du nom et des écrits de *Voltaire*. La scène ne retentissait que de ses vers. Les femmes dont il flattait la sensibilité vive et le goût délicat, la jeunesse qu'il instruisait à penser, les vrais connaisseurs dont la voix avait entraîné tous les suffrages, qu'à la longue elle maîtrise toujours, en un

mot, tous les hommes éclairés et justes lui rendaient un hommage dont l'expression était un enthousiasme; car il ne pouvait pas inspirer un sentiment médiocre : à son égard l'admiration était un culte, et la haine était de la rage. Mais les ennemis qu'il avait encore, étaient d'une espèce propre à rehausser sa gloire, loin de l'altérer. Ce n'étoient plus des hommes qui eussent le moindre prétexte de lui rien disputer; c'étaient de vils satiriques en prose plate et grossière, et en vers froids et durs, qui n'avaient d'autre instinct que celui de la méchanceté impuissante, d'autre moyen de subsister que le mal qu'ils disaient de lui; son nom seul donnait quelque cours à leurs satires éphémères. Ces malheureux vendus à un parti assez mal-adroit pour les encourager, désavoués par le bon sens, la vérité et le public, osaient, pour dernière ressource, invoquer la religion, en violant le premier de ses préceptes; ils mêlaient la sainteté de ce nom à l'horreur de leurs libelles, et mal couverts du masque de l'hypocrisie, ne cachaient pas même la bassesse de leurs motifs, en défendant une cause respectable.

O vous qui avez fait revivre l'éloquence des *Bossuet* et des *Massillon*, c'est vous, ô dignes pasteurs! dont la plume vraiment évangelique nous a montré la loi éternelle et immuable, telle qu'elle est née dans le ciel et gravée dans les ames pures. Votre doctrine est consolante, comme celle du maître dont vous répétez les leçons; votre zèle éclaire et n'insulte pas; vous parlez aux cœurs, bien loin de révolter les esprits; et vous n'opposez aux écarts

d'une raiſon audacieuſe, aux ſiniſtres influences de l'irréligion, que la vérité et la vertu. (*)

Il eût été à ſouhaiter, ſans doute, que *Voltaire* lui-même n'oppoſât à ſes ennemis que le mépris qu'il leur devait. Elevé aſſez haut pour ne pas les apercevoir, il daigna deſcendre juſqu'a s'en venger, et ſe compromit en les accablant. L'opprobre de leur nom, qui ne ſouillera point cet éloge, eſt attaché à l'immortalité de ſes écrits; et, ce qui peut donner une idée de leur ignominie, ils ſe ſont énorgueillis plus d'une fois de lui devoir cette flétriſſante renommée. Mais en reconnaiſſant que le parti du ſilence eſt, en général, le plus noble et le plus ſage, en regrettant même que *Voltaire*, qui ſut donner à la ſatire une forme dramatique, ſi piquante et ſi neuve, ne l'ait pas toujours reſtreinte dans de juſtes limites; ſera-t-il permis de tempérer par quelques réflexions la rigueur de cette loi qui preſcrit ce ſilence ſi rarement gardé, et d'affaiblir les reproches ſi ſincères que l'on fait aux tranſgreſſeurs?

Cette loi, aujourd'hui établie par l'opinion, n'a-t-elle été dictée que par un ſentiment de vénération pour le génie, et par la haute idée de ce qu'il ſe doit à lui-même? les hommes ont-ils en effet pour lui ce reſpect ſi épuré et ſi religieux? Ne ſerait-ce pas plutôt une ſuite de cette eſpèce d'oſtraciſme dont le principe eſt dans leurs cœurs, et de ce plaiſir ſecret qu'ils goûtent à entendre médire de ce qu'ils

(*) Le public inſtruit et juſte nommera ſans peine les perſonnes reſpectables à qui s'adreſſe cet éloge.

ſont forcés d'eſtimer ? n'eſt-ce pas qu'ils veulent jouir à la fois des travaux du grand écrivain et des aſſauts qu'on lui livre; qu'ils croient que ce double ſpectacle leur appartient également, et qu'ils regardent la réſiſtance comme un attentat à leurs droits ? ils ne pardonnent pas, s'il faut les en croire, qu'on réfute ce qui eſt mépriſable; mais ne ſont-ils pas toujours prêts à accueillir avec complaiſance la plus mépriſable cenſure ? Ils ne conçoivent pas cette ſenſibilité de *Racine*, qui avouait le mal que lui feſait la plus mauvaiſe critique; mais qu'eſt-ce autre choſe, après tout, que l'indignation d'un cœur droit et d'un bon eſprit, contre tout ce qui eſt faux et injuſte ? Et qu'a donc ce ſentiment de ſi étrange et de ſi répréhenſible ? Ils s'étonnent que parmi tant de ſuffrages on entende les contradictions, qu'au milieu de tant de gloire on s'aperçoive des offenſes; mais n'eſt-ce pas ainſi que l'homme eſt fait ? n'eſt-il pas d'ordinaire plus touché de ce qui lui manque que de ce qu'il obtient ? toutes les jouiſſances ne ſont-elles pas faciles à troubler ? et quel bonheur, enfin, n'eſt pas aiſément altéré par la méchanceté et la calomnie ?

Que l'on ait amèrement reproché à *Voltaire* une ſenſibilité trop irritable, ce n'eſt qu'un excès de ſévérité. Mais cette eſpèce d'inquiſition ſi terrible et ſouvent ſi odieuſe, que l'on porte ſur la vie des hommes célèbres, et juſque dans les replis de leur conſcience, a chargé ſa mémoire d'un reproche plus grave. Ce même homme que j'ai repréſenté toujours en butte à l'envie, eſt accuſé de l'avoir ſentie lui-

même. On a prétendu que cette passion forcenée pour la gloire, ne pouvait pas être exempte de jalousie; qu'attachant un si grand prix à l'opinion, il ne pouvait souffrir rien de ce qui partageait ou occupait la renommée. Ses jugemens sévères ou passionnés sur des écrivains illustres, ont appuyé cette accusation; mais sa maniére de juger ne peut-elle pas tenir d'un côté à la délicatesse de son goût, et de l'autre à sa préférence exclusive pour la poésie, et sur-tout pour la poésie dramatique, mérite devant qui tous les autres s'effaçaient à ses yeux?

Quand la passion l'a emporté jusqu'à l'injustice, n'était-ce pas un ressentiment particulier qui l'animait, et n'était-il pas alors irrité plutôt qu'envieux? Rappelons-nous son admiration constante pour *Racine*, celui de tous les écrivains dont il doit le plus redouter la comparaison; le témoignage si flatteur et si éclatant qu'il rendit dans l'académie française aux talens de *Crébillon*; ce sentiment profond des beautés sublimes de *Corneille*, exprimé à tout moment dans ce même Commentaire où il a relevé tant de défauts. Enfin, si j'étais forcé de croire que cet homme qui ne pouvait regarder qu'au-dessous de lui, a eu le regard de l'envie; que celui à qui l'on peut appliquer si justement ce vers d'une de ses tragédies,

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

a pourtant été jaloux lui-même; si des indices toujours suspects, des apparences toujours trompeuses,

quand il s'agit de juger le cœur humain, pouvaient se changer en démonstration ; je détournerais les yeux avec confusion et avec douleur de cette triste et affligeante vérité ; car il y a pour l'homme de bien une sorte de religion à baisser la vue, pour ne rencontrer ni les faiblesses du génie, ni les fautes de la vertu.

Mais, parmi ces faiblesses, heureusement il en est de bien pardonnables, et qu'on peut avouer sans peine ; par exemple, celle qu'il eut de prétendre encore à la force tragique dans un âge à qui elle n'est plus possible, et d'oublier les leçons qu'il donnait à cette vieillesse, qui *n'est faite*, disait-il lui-même dans le Temple du Goût, *que pour le bon sens*. La sienne, il est vrai, était faite pour les grâces ; elle pouvait se couronner de fleurs : il voulut l'armer du poignard de *Melpomène*. Et quel homme, après tout, devait aimer le théâtre plus que *Voltaire*, et plus long-temps ? sans doute, sa carrière théâtrale, si Tancrède l'avait fermée, aurait été sans égale, toutes les traces en étaient lumineuses, et la gloire sans mélange. Rival de *Sophocle* à vingt ans, il voulut l'être à quatre-vingts, et finir, comme lui, par remporter la palme dramatique. Plein de cette idée séduisante, il souriait avec complaisance à ces nombreux enfans de sa vieillesse, qui n'offraient plus que les traits presque effacés d'une belle nature affaiblie. *Sophocle*, avec deux scènes, avait pu, *à cent ans, charmer encore Athènes* ; mais *Voltaire* lui-même, après *Racine*, nous avait accoutumés à être plus difficiles sur nos plaisirs, et la pénible étendue

de

de nos cinq actes, ne pouvait pas être embrassée par une tête octogénaire.

C'est pourtant, il faut l'avouer, cette ambition d'occuper encore le théâtre, qui peut-être a précipité ses derniers momens, et qui a fait que le favori de la gloire a fini par en être la victime. Elle le tira de sa retraite, malgré les infirmités de l'âge; mais aussi elle lui préparait une journée qui valait seule une vie entière. Il vient, il apporte sur la scène sa dernière tragédie, Irène.... Mais qu'importe alors Irène? Il vient, après trente ans d'absence, c'est lui! c'est *Voltaire!* O vous, adorateurs des arts et de la gloire, vous qui auriez suivi *le Tasse* au Capitole, hélas! où il n'a point monté; vous qui avez été chercher, parmi les ronces d'un champ désert, la pierre oubliée qui couvre *Racine*; vous qui avez laissé tomber quelques larmes sur le coin de terre où reposent ensemble *Molière* et *la Fontaine*; qui vous êtes prosternés aux pieds des statues qu'une reconnaissance tardive vient enfin de leur décerner; venez, c'est pour vous que ce spectacle est fait. Voyez cette foule qui s'empresse sous ces portiques, ces avenues pleines d'un peuple immense; entendez ces cris qui annoncent l'approche du char, de ce char vraiment triomphal qui porte l'objet des adorations publiques. Le voilà!... Les acclamations redoublent; tous veulent le contempler, le suivre, le toucher, et tous, respectant la caducité fragile et tremblante, qui peut succomber au milieu de tant de gloire, le couvrent, le protégent contre leurs propres transports, assurent sa marche et lui ouvrent

la route. Tout retentit du bruit des applaudiſſemens, tout eſt emporté par la même ivreſſe. On porte devant lui les lauriers, les couronnes : il les écarte de ſon front : elles tombent à ſes pieds....

O quel jour pour l'humanité, que celui où les rangs, les titres, les richeſſes, le crédit, le pouvoir, toutes les décorations extérieures, toutes les diſtinctions paſſagères, tout eſt enſemble confondu dans la foule qu'un grand-homme entraîne après lui ! En ce moment, il n'y a plus rien ici, que *Voltaire* et la nation.

Et où donc eſt l'envie ? où ſe cache-t-elle, où fuit-elle devant toute cette pompe ? a-t-elle encore une voix que l'on diſtingue parmi ces cris et ces tranſports ? Qu'elle ſe conſole pourtant : bientôt elle ſera trop vengée.

Un jour viendra, que ceux qui, témoins dans leur enfance de ce triomphe inoui, n'en auront pu conſerver que des traces confuſes, ſe rappelleront après de longues années, cet étonnant ſpectacle, et le raconteront à nos neveux. » Nous y étions, diront-» ils, nous l'avons vu. Il était comme porté par » tout un peuple. On couronna ſa tête. Il pleu-» rait.... et un moment après, il n'était plus..... »

Il n'était plus ! cet éclatant appareil était dreſſé ſur une tombe !.... Que dis-je, une tombe ?.... Voix ſouveraine et inexorable de la poſtérité ! toi, que nulle puiſſance ne peut ni prévenir, ni étouffer, qui révèles au monde entier ce que l'on croit cacher à une nation, et redis dans tous les âges ce qu'on a voulu taire un moment ; le temps n'eſt pas éloigné,

où tu raconteras ce que je craindrais de retracer ; tu ne m'imputeras point mon silence, et ce sera même une injure de plus que tu auras à venger.

Et moi, tandis que la haine faisait servir ton nom à la calomnie qui m'outrageait, ô grand-homme! je n'adressais mes plaintes qu'à ton ombre. Elle était présente à mes yeux quand je lui préparais en silence ces tributs secrets, alors seul objet de mes veilles, seul adoucissement de tant d'amertumes. Je t'appelais sur ce théâtre où t'attendaient les honneurs funèbres que je t'offris au nom et en présence de la nation. La pompe, dont tes yeux avaient joui, se renouvela pour tes manes, qui peut-être n'y furent pas insensibles, s'il est vrai que le sentiment de la vraie gloire soit immortel en nous, comme l'esprit qui nous anime. J'ai chanté la tienne sur tous les tons qu'a pu essayer ma faible voix, qui du moins s'est fait entendre ; et ce n'est enfin qu'après m'être acquitté ainsi de tout ce que mon cœur destinait à ta mémoire, que je pouvais pardonner à l'injustice.

Fin du Tome troisième et dernier de la Correspondance de d'Alembert.

22 7/i (99)
S

AB: 22 7/i (99)

DL 5472 c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51690/fragment/page=0327

UVRES

MPLETES

DE

LTAIRE.

TRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

STOLB. BIBLIOTHEK ... PROSSIA

DEUX-PONTS,

NSON ET COMPAGNIE.

1792.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51690/fragment/page=0329